

32
CONTES
ET
NOUVELLES

EN VERS.

PAR M. DE LA FONTAINE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée, & enrichie de l'Eloge de l'Au-
teur, & d'un Dictionnaire des mots
vieux ou peu usités.

TOME PREMIER.



A HAMBOURG,

De l'Imprimerie d'A. VANDENHOECK,

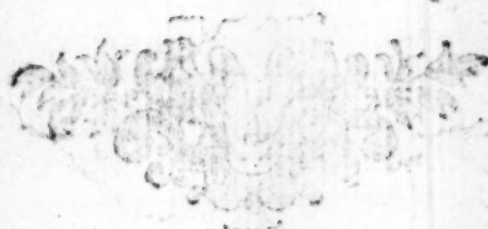
Libraire à LONDRES.

M. DCC. XXXI.

25

CE T MO

STILLIVON

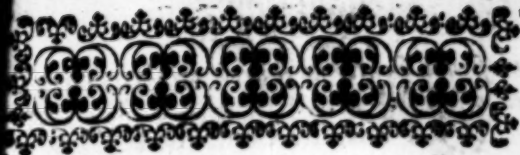


AD HOC



poin
si co
que
la c
ge.
qu'i
néce
toui
ajou
Con
se se
qui
cher
pla
bien

Fon



A V I S

D E S

EDITEUR ET LIBRAIRES.



VOICI une édition des
CONTES DE LA FONTAI-
NE beaucoup plus * correcte
que celle de Hollande, & en
même tems plus portative.

Il est surprenant qu'on n'ait
point encore songé à leur donner ce format,
si convenable à un livre qu'on ne doit lire
que dans les heures perdues, c'est à dire, à
la campagne, à la promenade, ou en voya-
ge. Nous les donnons sans figures, parce-
qu'il nous semble qu'elles n'y sont pas fort
nécessaires. M. de la Fontaine peint si bien
tout ce qu'il dit, que le burin n'y peut rien
ajouter; & d'ailleurs les gens pour qui ses
Contes ont été faits, ne sont pas d'un âge à
se soucier beaucoup d'un ornement accessoire,
qui ne tend qu'au plaisir des yeux. Ils cher-
chent uniquement dans cet ouvrage le
plaisir de l'esprit, & cet amusement est
bien plus solide. Ajoutez que l'essenciel de
plu-

* Voyez les Erratas, après l'Eloge de M. de la
Fontaine.

A V I S &c.

plusieurs Contes ne sauroit être honnêtement exposé à la vue.

Il y a dans les Contes de la Fontaine un assez grand nombre de termes qui ont vieilli depuis longtems, ou qui ne sont gueres d'usage. Pour en faciliter l'intelligence aux Etrangers, & même à beaucoup de François, nous donnons à la fin de ce livre une table alphabétique où ils sont expliqués. Nous nous sommes servis des définitions du Furetiere, qui est le plus nouveau & le meilleur Dictionnaire qui ait paru sur la langue François, malgré le fatras dont on l'a chargé. Quant aux mots que nous n'y avons point trouvés, & que nous avons distingués par une étoile, nous les expliquons suivant l'esprit dans lequel l'Auteur a dû vraisemblablement les employer.

*Nous avons retranché de la fin du second Tome quelques Contes qui, de l'aveu * de l'Editeur même de Hollande, ne sont point de M. de la Fontaine. Pour justifier cette espece de charlatanerie, il dit que ces Contes aprochent si fort du stile de M. de la Fontaine, qu'on pouroit presque assurer qu'ils sont de lui. C'est en verité se moquer du Public, que de vouloir ainsi surprendre son jugement; & c'est faire à M. de la Fontaine une terrible injustice, que de mettre en parallele avec ses ouvrages inimitables les froides & seches productions d'un Poëte sans art & sans génie.*

E L O.

* Tom. II. p. 230, & 234.



ELOGE*

D E

MONSIEUR DE LA FONTAINE.



JEAN DE LA FONTAINE † na-
quit † le 8. Juillet 1621. à Châ-
teau-Thierry, où son pere étoit
Maître des Eaux & Forêts. A
l'âge de dix-neuf ans il entra
dans l'Oratoire, & dix-huit mois
après il en sortit. Quand on au-

vu quel homme c'étoit, on sera moins en
deine de savoir pourquoi il en sortit, que de sa-
voir comment il avoit songé à se mettre dans
une maison où il faut s'assujettir à des regles.

Pour le connoître à fond, nous avons deux
choses à considerer en lui séparément, l'homme
& le Poëte.

Jamais homme ne fut plus simple, mais de
cette simplicité ingénue, qui est le partage de
l'en-

* Tout ce qui suit est tiré presque mot pour
mot de l'Histoire de l'Académie Française par
M. l'Abbé d'Olivet.

† Reçu à l'Académie le 2. Mai 1684. mort
le 13. Mars 1695.

† De Jean de la Fontaine, ancien Bourgeois
de Château-Thierry & de Françoise Pidoux,
ville du Bailli de Coulommiers.

Tom. I.

*

l'enfance. Disons mieux, ce fut un enfant toute sa vie. Un enfant est naïf, crédule, facile, sans ambition, sans fiel; il n'est point touché des richesses; il n'est pas capable de s'attacher longtems au même objet; il ne cherche que le plaisir, ou plutôt l'amusement: & pour ce qui est de ses moeurs, il se laisse guider par une sombre lumiere, qui lui découvre en partie la loi naturelle. Voilà trait pour trait ce qu'a été *M. de la Fontaine*.

Quoiqu'il eût peu de goût pour le mariage, il s'y détermina par complaisance pour ses parents. On lui donna * une femme qui ne manquoit ni d'esprit ni de beauté; mais qui pour l'humeur tenoit fort de cette *M^e Honesta*, qu'il dépeint dans sa nouvelle de *Belpégor*. Aussi ne trouvoit-il d'autre secret que celui de *Belpégor*, pour vivre en paix. Je veux dire, qu'il s'éloignoit de sa femme, le plus souvent & pour le plus longtems qu'il pouvoit, mais sans aigreur & sans bruit. Quand il se voyoit poussé à bout, il prenoit doucement le parti de s'en venir seul à Paris, & il y passoit des années entières, ne retournant chez lui que pour vendre quelque portion de son bien. Car voilà de quoi il subsistoit dans les commencemens, parceque ni sa femme ni lui ne s'entendoient à faire valoir leurs terres, dont le revenu, s'ils les avoient bien gouvernées, leur pouvoit suffire.

A la verité ses poësies lui eurent bientôt acquis de généreux Protecteurs. Il reçut en divers tems diverses gratifications de *M. Fouquet*, de *Mrs. de Vendome*, & de *M. le Prince de Conty*. Mais tout cela venoit de loin à loin, & il auroit eu besoin de bien d'autres fonds plus sûrs & plus abondans, s'il avoit longtems continué

* Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Baillage Royal de la Ferté-Milon. Il en a eu un ls dont la posterité subsiste.

être son économe. Heureusement M^e. de la Sa-
 tière le delivra de tout soin domestique, en le
 tirant chez elle. C'étoit une Dame d'un rare
 mérite, & dont l'esprit avoit *beauté * d'homme*
avec graces de femme. Elle se plaisoit à la poë-
 sie, & plus encore à la philosophie, mais sans
 ostentation. Ce fut pour elle que Bernier fit
 l'abrégé de Gassendi. *La Fontaine* demeura chez
 elle près de vingt ans. Elle pourvoyoit géné-
 ralement à tous ses besoins; persuadée qu'il n'é-
 toit guere capable d'y pourvoir lui-même. Un
 jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques
 à la fois, *Je n'ai gardé avec moi*, dit-elle, *que*
mes trois animaux, mon chien, mon chat & la
Fontaine.

Joignons à ce mot-là celui de M^e. de Bouil-
 lon. Comme l'arbre qui porte des pommes est
 appelé *pommier*, elle disoit de M. de la Fon-
 taine, *c'est un Fablier*, pour dire que ses fables
 naissoient d'elles-mêmes dans son cerveau, & s'y
 trouvoient faites sans méditation de sa part, ainsi
 que les pommes sur le pommier: tant il pa-
 roissoit n'être bon à rien, & n'avoir pas la moin-
 dre étincelle de ce feu divin, qui fait les grands
 poëtes. A sa physionomie du moins on n'eût
 pas deviné ses talens: un sourire niais, un air
 lourd, des yeux presque toujours éteints, nulle
 contenance. Rigault & de Troyes l'ont peint
 du naturel; mais l'estampe que nous en avons
 dans les *Hommes illustres* de Perrault, le flatte un
 peu.

Rarement il commençoit la conversation; &
 même pour l'ordinaire il y étoit si distrait,
 qu'il ne savoit ce que disoient les autres. Il rê-
 voit à tout autre chose, sans qu'il eût pu dire à
 quoi il rêvoit. Si pourtant il se trouvoit entre
 amis, & que le discours vînt à s'animer par quel-
 que agréable dispute, surtout à table, alors il s'é-
 chauffoit

chausoit veritablement, ses yeux s'allumoient c'étoit *la Fontaine* en personne, & non pas un phantôme revêtu de sa figure.

On ne tiroit rien de lui dans un tête à tête à moins que le discours ne roulât sur quelque chose de serieux, ou d'intéressant pour celui qui parloit. Si des personnes dans l'affliction & dans le doute s'avisent de le consulter, non seulement il écoutoit avec grande attention, mais (& je le fais de gens qui l'ont éprouvé) il s'attendrissoit, il cherchoit des expédiens, il en trouvoit; & cet idiot, qui de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui, donnoit les meilleurs conseils du monde. Une chose qu'on ne croiroit pas de lui, & qui pourtant est très vraie, c'est que dans ses conversations il ne laissoit rien échapper de libre ni d'équivoque. Quantité de gens l'agaçoient, dans l'esperance de lui entendre faire des contes semblables à ceux qu'il a rimés: il étoit sourd & muet sur ces matieres; toujours plein de respect pour les femmes, donnant de grandes louanges à celles qui avoient de la raison, & ne témoignant jamais de mépris à celles qui en manquoient.

Autant qu'il étoit sincere dans ses discours, autant étoit-il facile à croire tout ce qu'on lui disoit: témoin son aventure avec un nommé Poignan, ancien Capitaine de Dragons, retiré à Château-Thierry. Tout le tems que ce Poignan n'étoit pas au cabaret, il le passoit auprès de *M^e. de la Fontaine*, qui étoit comme j'ai dit, une *M^e. Honesta*,

--- d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

Poignan de son côté n'étoit point du tout glorieux. On en fit cependant de mauvais rapports à *M^e. de la Fontaine*, & on lui dit qu'il étoit déshonoré

M. DE LA FONTAINE. ♣

honoré, s'il ne se battoit contre Poignan: il le crut. Un jour d'été, à quatre heures du matin, il va chez lui, le presse de s'habiller & de le suivre avec son épée. Poignan le suit, sans savoir où ni pourquoi. Quand ils furent hors de la ville, *la Fontaine* lui dit: *Je veux me battre contre toi, on me l'a conseillé; & après* lui en avoir expliqué le sujet, il mit l'épée à la main. Poignan tire à l'instant la sienne, & d'un coup ayant fait sauter celle de *la Fontaine* à dix pas, il le ramena chez lui, où la réconciliation se fit en déjeûnant.

Figurons-nous une République toute composée d'hommes tels que *M. de la Fontaine*. Parmi eux on ne verroit ni fraude, ni mensonge, ni querelles, ni procès, ni chicane, ni luxe, ni ambition, ni en un mot aucun de ces monstres qui font des ravages continuels dans la vie civile. J'avoue que les terres n'y seroient pas trop bien régies: mais c'est un mal qui seroit tout au moins compensé par le retranchement de l'ambition & du luxe. Peut-être n'y trouveroit-on personne capable d'être magistrat, ou soldat; mais dans le cas que nous imaginons, le soldat & le magistrat seroient inutiles. On suivroit aveuglément l'instinct de la Nature, qui porte à se contenter de peu, & à ne goûter que des plaisirs innocens. On verroit ce siècle d'or, que les Poëtes ont dépeint, & qui n'exista jamais.

Tout le monde cependant ne m'approuva point d'avoir trop appuyé sur la simplicité de *M. de la Fontaine*, quand je lus dernièrement cet article dans une assemblée de l'Académie; & ceux mêmes qui rendoient le plus de justice à mes intentions, me conseillèrent de supprimer divers traits, qu'en effet je supprime, de peur qu'on n'en prit occasion de rire aux dépens d'un écrivain, qui certainement a mérité que sa mémoire fût jamais sous la protection des honnêtes gens.

Pour le confiderer donc maintenant comme Poëte, difons un mot de fes études, de fon goût & de fes ouvrages.

Il étudia fous des maîtres de campagne, qui ne lui enfeignèrent que du Latin, & il avoit déjà vingt-deux ans, qu'il ne fe portoit encore à rien, lorsqu'un Officier, qui étoit à Château-Thierry en quartier d'hiver, lut devant lui par occafion, & avec emphafe, cette ode de Malherbe,

*Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?*

Il écouta cette ode avec des transports mécaniques de joie, d'admiration & d'étonnement. Ce qu'éprouveroit un homme né avec de grandes difpofitions pour la mufique, & qui, après avoir été nourri au fond d'un bois, viendroit tout d'un coup à entendre un claveffin bien touché, c'étoit l'impreffion que l'harmonie poétique fit fur l'oreille de M. de la Fontaine. Il fe mit auffitôt à lire Malherbe, & s'y attacha de telle forte, qu'après avoir paffé les nuits à l'apprendre par coeur, il alloit de jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter; & fes efforts de verfification, comme il nous * l'apprend lui-même, furent dans le goût de Malherbe.

** Dans fon Epître à M. Huet, en lui envoyant un Quintilien de Tofcanella :*

Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître
Il penfa me gêner : à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me defilla les yeux.

L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France

Effimoit dans fes vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût prisés ? j'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a fuivi.

M. DE LA FONTAINE. VII

Un de ses parens, nommé Pintrel, homme de bon sens, & qui n'étoit * pas ignorant, lui fit comprendre que, pour se former, il ne devoit pas se borner à nos Poëtes François; qu'il devoit lire, & lire sans cesse Horace, Virgile, Terence. Il se rendit à ce sage conseil. Il trouva que la maniere de ces Latins étoit plus naturelle, plus simple, moins chargée d'ornemens ambitieux; & que par conséquent Malherbe (je ne le dis qu'après M. de la Fontaine) péchoit par être trop beau, ou plutôt trop embelli. Tout ce qui tendoit à une plus grande naïveté, mais naïveté noble & ingénieuse, flatoit son penchant.

Rabelais, que M. Despréaux apelloit *la Raison kabillée en masque*, fut encore un de ses Auteurs favoris. Il l'admiroit follement. Car tout le monde a entendu raconter là-dessus une extravagante saillie, dont M. de Valincour fut témoin, étant chez M. Despréaux avec M. Racine, Boileau le Docteur, & quelques autres personnes. On y parloit fort de S. Augustin. La Fontaine écoutoit avec cette stupidité, qui étoit ordinairement peinte sur son visage. Enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, & demanda d'un grand sérieux au Docteur, s'il croyoit que S. Augustin eût eu plus d'esprit que Rabelais. Le Docteur l'ayant regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, lui dit pour toute réponse: *Prenex garde, Monsieur de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers; & cela étoit vrai en effet.*

Mais de tous les modeles qu'il se proposa, Marot est celui dont il retint le plus, quant au stile. J'entends ici par stile, un choix de certaines expressions, & plus particulièrement encore de certains tours. Or Marot ayant le

pre-

* On a de lui une traduction des Epîtres de Sénèque, imprimée après sa mort par les soins de M. de la Fontaine, à Paris, 1681.

premier attrapé le vrai tour du genre naïf, il a été censé depuis avoir déterminé le point de perfection où notre langue pouvoit être portée dans le genre naïf: jusques-là qu'aujourd'hui encore, malgré tous les changemens arrivés dans le François, le stile marotique fait parmi nous comme une langue à part, dans laquelle notre oreille est faite à sentir des finesses & des agrémens, que l'on ne sauroit lui remplacer dans un autre stile. C'est ainsi qu'en Latin, par exemple, nous trouvons dans la mesure & dans les tours de Catulle, un sel qui n'est point ailleurs.

Après Marot & Rabalais, *la Fontaine* n'estimoit rien tant que l'*Astrée* de M. d'Urfé. C'est d'où il tiroit ces images champêtres, qui lui sont familières, & qui sont toujours un si bel effet dans la poésie. Il lisoit peu nos autres livres François. Il se divertissoit mieux, disoit-il, avec les Italiens; surtout avec Bocace & Arioste, qu'il n'a que trop bien imités. Mais ce qu'on ne s'imagineroit pas, il faisoit ses délices de Platon & de Plutarque. J'ai tenu les exemplaires qu'il en avoit; ils sont notés de sa main à chaque page; & j'ai pris garde que la plupart de ses notes étoient des maximes de morale, ou de politique, qu'il a semées dans ses fables. Pour les traits de physique qu'il y a placés, aussi-bien que dans son poëme du *Quinquina*, il les devoit moins aux livres qu'à ses entretiens avec Bernier le Gassendiste, qui logeoit comme lui chez M^e. de la Sablière.

Tous ses ouvrages ne sont pas d'un prix égal. Il nous en découvre lui-même la raison: c'est qu'il a voulu essayer trop de genres différens. *Je m'avoue*, dit-il,

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,

A qui le bon Platon compare nos merusilles.

M
Je
Je
A
J
Si
Ma

Voi
sujet
duite
ingé
trait
niere
ceau
dres
tre,
origin
de go
pour
vrag
tre la

Un
préau
joueur
encore
distrac
de sa
ment
ser les
coteau
parlan
Esprit
faceroi

Il
Je m'
ques a

A
teur de
pellier,

M. DE LA FONTAINE. IX

*Je suis chose légère, & vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet.
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avis usé mes jours.
Mais quoi ? Je suis volage en vers comme en a-
mours.*

Voilà en effet tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Le même esprit qui presidoit à sa conduite, presidoit à ses compositions : esprit simple ingénu, sensé, galant : mais inconstant, distrait, paresseux. Il ne met pas toujours la dernière main à un ouvrage : mais jusqu'aux morceaux qu'il a le plus négligés, jusqu'à ses moindres ébauches, tout décele en lui un grand maître, & qui est, à divers égards, véritablement original. Aussi est-il regardé par tous les gens de goût, comme l'un de nos cinq ou six Poètes, pour qui le tems aura du respect, & dans les ouvrages desquels on cherchera les débris de notre langue, si jamais elle vient à perir.

Un jour Moliere soupoit avec Racine, Despréaux, *la Fontaine*, & Descoteaux, fameux joueur de flute. *La Fontaine* étoit ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire, plongé dans ses distractions. Racine & Despréaux, pour le tirer de sa létargie, se mirent à le railler, & si vivement qu'à la fin Moliere trouva que c'étoit passer les bornes. Au sortir de table il poussa Descoteaux dans l'embrasure d'une fenêtre, & lui parlant de l'abondance du coeur, *nos Beaux-Esprits*, dit-il, *ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon-homme.*

Il me reste à dire un mot de sa conversion. Je m'en fis instruire exactement, il y a quelques années, par le P. * Pouget, qui en avoit été

* *Amable Pouget, Prêtre de l'Oratoire, Docteur de Sorbonne, Auteur du Catéchisme de Montpellier, mort à Paris en 1723.*

été le ministre ; & comme le régit qu'il me fit étoit chargé de circonstances que j'avois peur d'oublier, je l'engageai à se donner la peine de le mettre lui-même par écrit. J'avois gardé sa lettre pour la placer au bout de cet article. Mais à sa mort, ceux qui en trouverent la minute parmi ses papiers, la firent * imprimer ailleurs : de sorte qu'aujourd'hui cette lettre ayant été vue de tout le monde, il me suffit d'en rapporter ici la substance.

On y voit que sur la fin de l'année 1692. la *Fontaine* étant attaqué d'une grande maladie, le Vicaire de la paroisse (c'étoit le P. Pouget lui-même) alla le visiter, & fit tomber le discours sur les preuves de la religion. Jamais la *Fontaine* n'avoit été impie par principes ; mais il avoit vécu dans une prodigieuse indolence sur la religion, comme sur le reste. *Je me suis mis*, dit-il au P. Pouget, *depuis peu à lire le Nouveau Testament : je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre ; oui par ma foi c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne suis pas rendu, c'est celui de l'éternité des peines. Je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. Je ne rapporterai point les réponses du P. Pouget, ni tout ce qu'il fit durant plus de six semaines pour toucher le coeur de son pénitent. Telle fut, en un mot, l'impression de la Grace, que M. de la Fontaine en vint à se confesser généralement de toute sa vie, avec la componction la plus vive ; que prêt à recevoir le viatique, il détesta ses contes, les larmes aux yeux, & fit amende honorable devant Mrs. de l'Académie, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par Députés, pour être témoins de ses dispositions présentes : protestant que s'il re-*

venoit

* Dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, Tom. I. & dans la Biblioth. Française, Tom. IV. 1. partie.

M. DE LA FONTAINE. XI

venoit en santé, il n'employeroit son talent pour la poésie, qu'à écrire sur des matieres pieuses; & qu'il étoit resolu à passer le reste de sa vie, autant que ses forces le permettroient, dans l'exercice de la pénitence.

Une particularité dont le P. Pouget ne fait pas mention dans sa lettre, mais qu'il m'a contée, & qui montre admirablement bien l'idée qu'on avoit de M. de la Fontaine, c'est que la garde qui étoit auprès de lui, voyant avec quel zele on l'exhortoit à la pénitence, dit un jour au P. Pouget: *Hé ne le tourmentez pas tant, il est plus bête que méchant.* Et une autrefois, *Dieu n'aura jamais le courage de le damner.* Je ne dois pas oublier que M. le Duc de Bourgogne, le jour même qu'il aprit que la Fontaine avoit reçu le viatique, lui envoya une bourse de cinquante louis. Il lui faisoit souvent de semblables gratifications, sans quoi aparemment la Fontaine se fût transplanté en Angleterre. Car M^e. de la Sabliere étant morte, il fut invité par M. de S. Evremont à s'y retirer, & quelques Mylords s'obligerent de pourvoir à ses besoins. Mais les bienfaits de M. le Duc de Bourgogne épargnerent à la France, & la douleur de perdre un si excellent homme, & la honte de ne l'avoir pas arrêté par de si foibles secours.

Après sa conversion, il vécut, ou plutôt languit encore deux ans. Il les passa chez M^e. d'Hervart, où il retrouva la même hospitalité, & les mêmes douceurs, dont il avoit joui chez M^e. de la Sabliere. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise; mais il n'alla pas loin; car les remedes qu'on lui avoit fait prendre dans le cours de sa maladie, l'ayant fort échauffé, il voulut essayer d'une ptisane rafraichissante, qui acheva d'éteindre son feu poétique, & qui vraisemblablement avança la fin de ses jours. Plus il sentit diminuer ses forces, plus il redoubla sa ferveur & ses austerités. J'ai vu entre les mains de son

XII E L O G E D E

son ami M. de Maucroix, le cilice dont il se trouva couvert, lorsqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort : vrai dans sa pénitence, comme dans tout le reste de sa conduite, & n'ayant jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.

Il mourut à Paris, rue Plâtrière, & fut enterré dans le cimetière de S. Joseph, à l'endroit même où Molière avoit été mis vingt-deux ans auparavant.

OUVRAGES DE M. DE LA FONTAINE.

- I. *L'Eunuque, comédie.* Paris, 4. 1654.
- II. *Contes & Nouvelles * en vers.* Paris 12. 1665. Deuxieme partie, 1666. Troisieme partie, 1671.
- III. *Fables choisies mises en vers.* Premiere partie, dédiée à M. le Dauphin. Paris, 4. 1668. Seconde partie, dédiée à M^c. de Montespan, 1679. Troisieme, dédiée à M. le Duc de Bourgogne, 1693.
- IV. *Les Amours de Psyché & de Cupidon.*
- V. *Fables † nouvelles, & autres Poësies,* Paris 12. 1671.
- VI. *Poëme de la captivité de S. Malc.* Paris 12. 1673.
- VII. *Poë-*

* Ces trois volumes imprimés à Paris ne contiennent qu'une partie de ses Contes. Le débit en fut défendu par une sentence du Lieutenant de Police du 5. Avril 1675. Les autres éditions n'ont été faites qu'en pays étrangers.

† Ce qu'il y a de fables dans ce volume, se trouve ailleurs. Mais cette même année 1671. parurent les trois volumes intitulés, *Recueil de Poësies Chrétiennes & diverses*, dédié à Monsieur le Prince de Conty, par M. de la Fontaine, où il n'a nulle part, si ce n'est pour en avoir fait l'Epître Dédicatoire en vers. Henri-Louis de Loménie, Comte de Brienne, qui après avoir été Secrétaire d'Etat, s'étoit retiré à l'Oratoire, est le véritable Auteur de ce Recueil.

M. DE LA FONTAINE. XIII

II. *Poëme du Quinquina*, & autres ouvrages en vers. Paris, 1682.

III. *Ouvrages de Prose & de Poësie des Sieurs de Maucroix & de la Fontaine*. Deux * volumes. Paris, 12. 1685.

IV. *Astrée*, tragédie représentée par l'Académie de Musique. Paris, 4. 1691.

V. *Oeuvres Posthumes*. Paris, 12. 1696. Tous les Ouvrages de M. de la Fontaine, à l'exception de ses Contes & de ses Fables, viennent d'être rassemblés en trois volumes. Paris, 8. 1729.

* Il n'y a de M. de la Fontaine que le second volume; le premier contient des traductions de M. de Maucroix.



E P I T A P H E

D E

M. DE LA FONTAINE,

FAITE PAR LUI-MEME

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds après son revenu,
 Croyant le bien chose peu nécessaire.
 Quant à son tems, bien sut le dispenser :
 Deux parts en fit, dont il souloit passer
 L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire

ERRA

FAUTES GROSSES



Le présent ouvrage est dédié à la mémoire de M. de la Harpe, par son fils, M. de la Harpe.

Paris, chez la Citoyenne de la Harpe, au Salon de la République.

ERRATA

Tom. I. Pag. 47. vers 16. pour *pira*, lisez *pourvoira*. p. 65. v. 3. *puissiez*, l. *puissiez*. p. 75. v. 1. *païs*, l. *pays*. p. 87. v. 13. en bas, *forte*, l. *forte*. p. 88. v. 3. *visité*, l. *visités*. p. 112. v. 2. en bas, *suivront*, l. *suivront*.

Tom. II. Pag. 25. v. 24. *silence*, l. *silence*. p. 68. v. 12. *Beaute*, l. *Beauté*.

FAU-



FAUTES GROSSIERES

*Qui se trouvent dans les Contes de la Fontaine, édition de Hollande 1721.
avec & sans figures.*

TOM. I. pag. 2. vers 14. secours, lisez discours.
p. 30. v. 20. Tôt, tôt, que l'on, l. Tôt, tôt,
dit-il, que l'on. p. 34. v. 2. couche, l. bou-
che. p. 38. v. 4. en bas, jour, l. jeu. p.
46. v. 14. dans dans, ôtez un de ces mots.
p. 76. v. 20. l'animal, l. l'Amiral. p. 81.
v. 16. sont empêchés, lis. sont bien empê-
chés. p. 98. v. 17. je n'en puis faire,
lis. je n'en puis plus faire. p. 114. v. 11.
il boit tant, lis. il y boit tant. p. 126. v.
3. repas, lis. repos. p. 131. v. 5. c'étoit vo-
tre, lis. c'étoit là votre.

TOM. II. p. 10. v. 4. en bas, ni, lis. n'y. p. 33.
v. 14. matin, l'avez, lis. matin, Monsieur,
l'avez. p. 37. v. 16. Si confite, lis. &
confite. p. 43. v. 12. de partir, lis. d'empor-
ter. p. 80. v. 2. en bas. qui, lis. qu'il. p.
219. v. 16. visible, lis. risible.

Nous ne rapportons point les fautes ordinaires
d'impression dont le nombre est très grand, sans
compter celles d'orthographe faites par ignorance,
& le peu de soin qu'on a eu de distinguer les
vers de quatre, de cinq & de six pieds, qui sou-
vent sont confondus par leur position. Après
tout, quant à ce dernier article, il y auroit peut-
être de l'injustice à exiger des Correcteurs de
Hollande qu'ils entendissent les moindres règles
de la versification.

PREFACE DE L'AUTEUR

sur le premier Tome de ces Contes *.



J'AVOIS resolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à présent ce qui me reste de ces bagatelles , afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir , qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ai pu pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose à ma faveur à qui que ce soit , & de suivre un chemin contraire à celui de certains gens , qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen : Créatures de la cabale ; bien differens de l'Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres oeuvres. Quoique j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement , je m'accommoderai , s'il m'est possible , au goût de mon siècle , instruit que je suis par ma propre experience , qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables

a

pour

* Nous donnons cette Preface telle qu'elle se trouve dans l'édition de Hollande 1721.

ES
de b
21.
discours
ôt, rû,
l. bu
jeu. p
es mot
p. 31
emp
faire,
v. 11
126. v
toit v
p. 33
onfieur,
lif. &
l'emp
u'il. p
dinaires
nd, sam
orance,
guer les
qui, sou
Après
oit peut
teurs de
es regla

PRE-

P R E F A C E

pour toutes sortes de livres. Nous avons eu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés, régner tour à tour. Maintenant ces galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie: tant il est certain que ce qui plaît en un tems, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, & d'une véritable beauté, d'être bien recus de tous les esprits, & dans tous les siècles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon tems pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parcequ'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai raccourcis; seulement pour diversifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une que ce livre est licencieux; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature même le vouloit ainsi; étant une loi indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison & le sens commun, de se conformer

D E L'A U T E U R.

aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait
 été permis d'écrire de celles-ci, comme tant
 d'autres l'ont fait, & avec succès, je ne
 croirois pas qu'on le mette en doute; & l'on ne
 me sauroit condamner, que l'on ne condam-
 ne aussi Arioste devant moi, & les Anciens
 devant l'Arioste. On me dira que j'eusse
 mieux fait de supprimer quelques circonstan-
 ces, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y
 avoit rien de plus facile; mais cela auroit
 affoibli le Conte, & lui auroit ôté de sa
 grace. Tant de circonspection n'est nécessaire
 que dans les ouvrages qui promettent beau-
 coup de retenue dès l'abord, ou par leur
 sujet, ou par la maniere dont on le traite.
 Je confesse qu'il faut garder en cela des
 bornes, & que les plus étroites sont les
 meilleures: aussi faut-il m'avouer que trop
 de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit ré-
 primer Bocace à la même pudeur que Virgile,
 ne feroit assurément rien qui vaille; & pe-
 cheroit contre les loix & la bienséance, en
 prenant à tâche de les observer. Car afin
 que l'on ne s'y trompe pas, en matière de
 vers & de prose, l'extrême pudeur & la
 bienséance sont deux choses bien différentes.
 Cicéron fait consister la dernière à dire ce
 qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au
 lieu, au tems, & aux personnes qu'on en-
 tretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas
 une faute de jugement que d'entretenir les
 gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres.
 Je ne peche pas non plus en cela contre la
 Mo-

P R E F A C E &c.

Morale. Si l'y a quelque chose dans mes écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gayeté de ces Contes : elle passe légèrement. Je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, ou auroit raison si je parlois sérieusement. Mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages n'en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire ; enfin qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garans ; & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer. Quant à ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

J O C O N



O C O N D E.

N O U V E L L E

T I R E E

D E L' A R I O S T E.



A D I S régnoit en Lombardie
 Un Prince aussi beau que le
 jour,
 Et tel, que des Beautés qui
 régnoient à sa Cour
 La moitié lui portoit envie,
 L'autre moitié brûloit pour
 lui d'amour.

pour en se mirant, je fais, dit-il, gageure,
 Qu'il n'est Mortel dans la Nature
 Qui me soit égal en apas;
 Et si l'on veut, la meilleure Province
 De mes Etats:
 S'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
 à traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

propos s'avance un certain Gentilhomme

D'auprès de Rome.

dit-il, si Votre Majesté

Est curieuse de beauté,

Qu'elle fasse venir mon frère;

plus charmans il n'en doit guere:

je connois un peu; soit dit sans vanité.

sois en cela pouvant m'être flaté,

en'en sois pas cru, mais les cœurs de vos Dames:

Du soin de guerir leurs flâmes

I.

A

II

Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous seul au tourment de chaque,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'aurez jamais fait; il vous faut un second.

Il a-dessus Astolphe répond:

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons si nos Beautés en seront amoureuses,
Si ses apas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde;
(C'est le nom que ce frere avoit.)

A la campagne il vivoit,

Loin du commerce du monde:

Marié depuis peu: content, je n'en fais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse,

De la beauté, de la délicatesse;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambassade;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un Roi puissant, & d'ailleurs fort aimable.

Et d'autre part aussi sa charmante moitié

Triumphoit d'être inconsolable,

Et de lui faire des adieux.

A tirer les larmes des yeux.

Quoi! tu me quittes, disoit-elle,

As-tu bien l'ame assez cruelle,

Pour preferer à ma constante amour,

Les faveurs de la Cour?

Tu fais qu'à peine elles durent un jour:

Qu'on les conserve avec inquiétude,

Pour les perdre avec desespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos regne jour & nuit :

Que les ruisseauX n'y font du bruit

afin de t'inviter à fermer la paupière.

Épi-moi, ne quitte point les hôtes de ces bois,

ces fertiles valons, ces ombrages si cois,

afin moi, qui devois me nommer la première.

Mais ce n'est plus le tems, tu ris de mon amour.

Oh, cruel, va montrer ta beauté singulière ;

Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

Histoire ne dit point ni de quelle manière

conde put partir, ni ce qu'il répondit,

Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;

m'en tais donc aussi de crainte de pis faire.

Ons que la douleur l'empêcha de parler ;

est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.

La femme le voyant tout prêt de s'en aller,

accable de baisers, & pour comble lui donne

Un brasselet de façon fort mignonne ;

En lui disant : Ne le perds pas,

Et qu'il soit toujours à ton bras,

car te ressouvenir de mon amour extrême ;

est de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même ;

Et voilà de plus mon portrait,

Que j'attache à ce brasselet.

Les autres bonnes gens, eussiez cru que la Dame

Une heure après eût rendu l'ame ;

qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,

je m'en serois à bon droit défié.

Il se partit dont ; mais ayant oublié

Le brasselet & la peinture.

Par je ne sais quelle aventure,

Le matin même il s'en souvient ;

au grand galop sur ses pas il revient,

sachant quelle excuse il seroit à sa femme.

rencontrer personne, & sans être entendu,

monte dans sa chambre, & voit près de la Dame

bourdaut de valoir sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre Monde :

Mais cependant il n'en fit rien ;

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire ,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence , ou par pitié ,

Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces amans il ne le faisoit pas ;

Car son honneur l'obligeoit en ce cas ,

De leur donner le trépas.

Vi , méchante , dit-il tout bas ,

A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin ,

Rêvant à son malheur tout le long du voyage

Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin

Encor si c'étoit un blondin !

Je me consolerois d'un si sensible outrage ,

Mais un gros lourdaud de valet !

C'est à quoi j'ai plus de regret :

Plus j'y pense , & plus j'en enrage.

Où l'Amour est aveugle , ou bien il n'est pas là

D'avoir assemblé ces amans.

Ce sont hélas ! ses divertissemens.

Et possible est-ce par gageure

Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour

Alteroit fort la beauté de Joconde :

Ce n'étoit plus ce miracle d'amour ,

Qui devoit charmer tout le monde.

Les Dames le voyant arriver à la Cour ,

Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse ,

Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?

Quoi , le pauvre homme a la jaunisse !

Ce n'est pas pour nous la donner.

A quel propos nous amener

Un Galant qui vient de jeûner

La quarantaine ?

se fût bien passé de prendre tant de peine.

Polphe étoit ravi ; le frere étoit confus ;

Et ne savoit que penser là-dessus :

Joconde cachoit avec un soin extrême

La cause de son ennui.

On remarquoit pourtant en lui ,

Malgré ses yeux cavés , & son visage blême ,

De fort beaux traits ; mais qui ne plaisoient point ,

Faute d'éclat & d'embonpoint.

Pour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse

Soit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux ;

Un des plus grands supôts de l'Empire amoureux

Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.

Romain se vit donc à la fin soulagé

Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Un jour étant seul en une galerie ,

Lieu solitaire , & tenu fort secret ,

Il entendit en certain cabinet ,

Et la cloison n'étoit que de menuiserie ,

Le propre discours que voici :

Mon cher Curtade , mon souci ,

J'ai beau t'aimer , tu n'es pour moi que glace :

Je ne vois pourtant , Dieu merci ,

Pas une Beauté qui m'efface :

Cent Conquerans voudroient avoir ta place ,

Et tu sembles la mépriser ;

Aimant beaucoup mieux t'amuser

A jouer avec quelque Page

Au Lansquenet ,

Et me venir trouver seule en ce cabinet.

Simene tantôt t'en a fait le message ;

Tu t'es mis contre elle à jurer ,

A la maudire , à murmurer ,

N'as quitte le jeu que ta main étant faite ,

Et te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain.

Je donnerois jusqu'à demain,

Pour deviner qui tenoit ce langage,

Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant son quant-à-moi :

Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,

Et son amante étoit la Reine.

Le Romain sans beaucoup de peine,

Les vit en approchant les yeux

Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.

Ces amans se fioient au soin de Dorimène ;

Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là ;

Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,

Puis s'en servit, puis en tira

Consolation non petite :

Car voici comme il raisonna :

Je ne suis pas le seul, & puisque même on qu'on

Un Prince si charmant pour un Nain contredit

Il ne faut pas que je m'irrite

D'être quitte pour un valet.

Ce penser le console : il reprend tous ses charmes

Il devient plus beau que jamais :

Telle pour lui verse des larmes,

Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera, la plus prude s'en pique

Astolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.

Retournons aux amans que nous avons laissés.

Après avoir tout vu le Romain se retire,

Bien empêché de ce secret :

Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire

Et peu se font vantés du don qu'on leur a fait

Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de

Un Prince libéral qui le favorisoit,

Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

J O C O N D E.

7

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,

Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être mal-adroît;

Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,

Fît un dénombrement des Rois & des Césars,
Qui sujets comme nous à ces communs hasards,

Malgré les soins dont leur grandeur se pique,

Avoient vu leur femme tomber

En telle ou semblable pratique,

Et l'avoient vu sans succomber

A la douleur, sans se mettre en colere,

Et sans en faire plus chere.

Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,

Ce jour que pour vous voir je me mis en chemin,

Je fus forcé par mon destin

De reconnoître Cocuage

Pour un des Dieux du mariage,

Et comme tel de lui sacrifier.

A-dessus il conta, sans en rien oublier,

Toute sa déconvenue;

Puis vint à celle du Roi.

Je vous tiens, dit Artolphe, homme digne de soi;

Mais la chose, pour être true,

Mérite bien d'être vue.

Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait, & de ses propres yeux

Artolphe vit des merveilles,

Comme il en entendit de ses propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus,

Que d'abord tous ses sens demeurèrent perchés;

Il fut comme accablé de ce cruel outrage;

Mais bientôt il le prit en homme de courage,

En galant homme, & pour le faire court,

En véritable homme de Cour.

Les femmes; ce dit-il, nous en ont donné d'une;

Nous voici lâchement trahis :
 Vengeons-nous-en , & courons le pays ;
 Cherchons partout notre fortune.
 Pour réussir dans ce dessein ,
 Nous changerons nos noms , je laisserai mon train
 Je me dirai votre cousin ,
 Et vous ne me rendrez aucune deference :
 Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance ,
 Plus de plaisir , plus de commodité ,
 Que si j'étois suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
 Il nous faut dans notre équipage ,
 Continua le Prince , avoir un livre blanc ,
 Pour mettre les noms de celles
 Qui ne seront pas rebelles ,
 Chacune selon son rang.
 Je consens de perdre la vie ,
 Si , devant que sortir des confins d'Italie ,
 Tout notre livre ne s'emplit ;
 Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
 Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;
 Avec cela bonnes lettres de change.
 Il faudroit être bien étrange ,
 Pour résister à tant d'apas ,
 Et ne pas tomber dans les lacs
 De gens qui semeront l'argent & la fleur-de-lys
 Et dont la personne est bien faite.
 Leur bagage étant prêt , & le livre surtout ,
 Nos Galans se mettent en voie.
 Je ne viendrois jamais à bout
 De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie
 Nouveaux objets , nouvelle proie.
 Heureuses les Beautés qui s'offrent à leurs yeux
 Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire
 Il n'est en la plupart des lieux
 Femme d'Echevin , ni de Maire ,
 De Podestat , de Gouverneur ,
 Qui ne tienne à fort grand honneur
 D'avoir en leur registre place.

Les cœurs que l'on croyoit de glace

Se fondent tous à leur abord.

J'entends déjà maint Esprit-fort

M'objecter que la vraisemblance

N'est pas en ceci tout-à-fait.

Car, dira-t-on, quelque parfait

pe puisse être un Galant dedans cette science,

cor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.

S'il en faut, je n'en fais rien;

n'est pas mon métier de cajoler personne:

Je le rends comme on me le donne;

Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas

Arrêter un conteur d'histoire,

n'auroit jamais fait; suffit qu'en pareil cas

promets à ces gens quelque jour de les croire.

and nos Aventuriers eurent goûté de tout,

(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)

ous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout

Que nous voudrons en entreprendre;

Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.

Arrêtons-nous pour un temps quelque part,

Et cela plutôt que plus tard;

Car en amour, comme à la table,

Si l'on en croit la Faculté,

versité de mets peut nuire à la santé.

Le trop d'affaires nous accable.

Ayons quelque objet en commun;

Pour tous les deux c'est assez d'un.

consens, dit Joconde, & je fais une Dame

es de qui nous aurons toute commodité.

à beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme

D'un des premiers de la cité.

en moins, reprit le Roi, laissons la qualité;

Sous les cotillons des Grisettes

Peut loger autant de beauté

Que sous les jupes des Coquettes.

ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,

Etre en continuel soupçon.

Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage.

Chez les Dames de haut parage

Ces choses sont à craindre, & bien d'autres enco-

Une Grisetle est un trésor,

Car sans se donner de la peine,

Et sans qu'aux bals on la promene,

On en vient aisément à bout;

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

Le point est d'en trouver une qui soit fidelle:

Choisissons-la toute nouvelle,

Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte.

Je la tiens pucelle sans faute;

Et si pucelle qu'il n'est rien

De plus puceau que cette Belle;

Sa poupée en fait autant qu'elle.

J'y songeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce soir.

Il ne s'agit que de savoir,

Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,

Si son cœur se rend à nos vœux,

La première leçon du plaisir amoureux.

Je fais que cet honneur est pure fantaisie;

Toutefois étant Roi l'on me le doit céder,

Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,

Vous auriez droit de prétendre le pas;

Mais il s'agit d'un autre cas,

Tirons au sort, c'est la justice;

Deux pailles en feront l'office.

De la chape à l'Evêque hélas! ils se battent

Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage

Du prétendu pucelage.

La Belle étant venue en leur chambre le soir

Pour quelque petite affaire;

Nos deux Avanturiers près d'eux la firent se-

Louerent sa beauté, tâcherent de lui plaire,

Firent briller une bague à ses yeux.

A cet objet si précieux,

Son cœur fit peu de résistance.

Le marché se conclut ; & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,

Elle les vint trouver sans bruit.

Au milieu d'eux ils lui font prendre place ;

Tant qu'enfin la chose se passe

Au grand plaisir des trois , & surtout du Romain,

Qui crut avoir rompu la glace.

Je lui pardonne , & c'est en vain

Que de ce point on s'embarasse.

Car il n'est si sotte après tout

Qui ne puisse venir à bout

De tromper à ce jeu le plus sage du Monde :

Salomon , qui grand Clerc étoit ,

Le reconnoît en quelque endroit ,

Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.

Il se tint content pour le coup ,

Crut qu' Astolphe y perdoit beaucoup.

Tout alla bien , & maître Pucelage

Joua des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Le tems à cela près fut fort bien employé ,

Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor ,

Et même encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort

Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :

Il se douta du fait , la gueta , la surprit ,

Et lui fit fort grosse querelle.

Afin de l'apaiser la Belle lui promit ,

Quoi de fille de bien , que sans aucune faute

Leurs hôtes delogés elle lui donneroit

Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.

Je n'ai souci , dit-il , ni d'hôte ni d'hôte :

Je veux cette nuit même , ou bien je dirai tout.

Comment en viendrons-nous à bout ?

Dit la fille fort amigée :

De les aller trouver je me suis engagée :

Si j'y manque , adieu l'amour ,

Que j'ai gagné bien & beau.

Faisons que l'anneau vous demeure,
 Reprit le garçon tout à l'heure.
 Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
 Oui, reprit-elle ; mais entre eux
 Il faut que toute nuit je demeure couchée :
 Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
 L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien
 souvent,

Tant que le siège soit vacant :
 C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant :
 Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
 Elle reprit, Ah ! gardez-vous-en bien,
 Vous seriez un mauvais homme.

Non, non, dit-il, ne craignez rien,
 Et laissez ouverte la porte.
 La porte ouverte elle laissa :
 Le Galant vint, & s'aprocha
 Des pieds du lit ; puis fit en sorte,
 Qu'entre les draps il se glissa ;
 Et Dieu sait comme il se plaça ;
 Et comme enfin tout se passa ;
 Et de ceci, ni de cela,
 Ne se douta le moins du monde
 Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
 Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
 Bien étonné de telle aubade.
 Le Roi Lombard dit à part-soi,
 Qu'a donc mangé mon camarade ?
 Il en prend trop ; & sur ma foi,
 C'est bien fait s'il devient malade.

Autant en dit de sa part le Romain,
 Et le garçon ayant repris haleine,
 S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
 Enfin pour toute la semaine.
 Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
 Il s'en alla de grand matin,
 Toujours par le même chemin,
 Et fut suivi de la Donselle,
 Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux
 F
 V
 Et n'a
 Comm
 Vous a
 Moi
 Et
 Q
 Vous v
 Sa
 Q
 Je me
 Q
 J'aur
 C'eû
 A
 P
 Cessez
 Je suis
 C'est a
 Dispo
 Nous v
 Il pour
 Si j'ai
 Sire, d
 Donnez
 Astolph
 Et leur
 Elle
 Le
 Lo
 Ils en r
 Et
 Dont p

Eux éveillés, le Roi dit au Romain :

Frere, dormez jusqu'à demain ;

Vous en devez avoir envie,

Et n'avez à present besoin que de repos.

Comment? dit le Romain: mais vous-même, à pro-

Vous avez fait tantôt une terrible vie. (pos,

Moi? dit le Roi, j'ai toujours attendu :

Et puis voyant que c'étoit tems perdu,

Que sans pitié ni conscience

Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,

Sans en avoir d'autre raison

Que d'éprouver ma patience ;

Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.

Que s'il vous eût plu, notre ami,

J'aurois couru volontiers quelque poste.

C'eût été tout, n'ayant pas la riposte

Ainsi que vous : qu'y feroit-on?

Pour Dieu, reprit son compagnon,

Cessez de vous railler, & changeons de matiere :

Je suis votre vassal, vous l'avez bien fait voir.

C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir

La filette toute entiere.

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;

Nous verrons si ce feu toujours vous durera.

Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,

Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.

Sire, dit le Romain, treve de raillerie,

Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ain-

Astolphe se piqua de cette repartie ; [si,

Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,

Si le Roi n'eût fait venir

Tout incontinent la Belle.

Ils lui dirent, jugez-nous,

En lui contant leur querelle.

Elle rougit, & se mit à genoux ;

Leur confessa tout le mystere.

Loin de lui faire pire chere,

Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,

Et maint bel écu couronné,

Dont peu de tems après on la vit mariée,

Et pour pucelle employée.

Co

Ce fut par-là que nos **Avanturiers**
 Mirent fin à leurs **avantures**,
 Se voyant chargés de **lauriers**
 Qui les rendront fameux chez les **raees futures**;
 Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coût
 Qu'un peu d'adresse, & quelques **seintes larmes**;
 Et que loin des dangers & du bruit des **allarmes**
 L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de Bel-
 Et leur livre étant plus que plein, [les,
 Le **Roi Lombard** dit au **Romain**:

Retournons au logis par le plus court chemin.
 Si nos femmes sont infidelles,

Consolons nous; bien d'autres le font qu'elles.
 La constellation changera quelque jour:

Un tems viendra, que le flambeau d'Amour
 Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes:

A present on diroit que quelque astre malin
 Prend plaisir aux bons tours des maris & des fem-

D'ailleurs, tout l'**Univers** est plein [mes.
 De maudits enchanteurs, qui des corps & des âmes

Font tout ce qu'il leur plaît: savons-nous si ces gens,
 Comme ils sont traîtres & méchans,

Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre,
 N'ont point enforcé mon épouse & la vôtre?

Et si par quelque étrange cas
 Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?

Ainsi que bons Bourgeois achevons notre vie,
 Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.

Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
 Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.

Astolphe rencontra dans cette prophétie.
 Nos deux **Avanturiers** au logis retournés,

Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés;
 Mais seulement par bienveillance.

L'un & l'autre se vit de baisers régaler:
 On se récompensa des pertes de l'absence;

N fut danse, faute, balé:
 Et tout bien de temps.

Chaque
 Véc
 Le
 La R
 Au
 Au

Se

L

N

Quand
 Bon v
 Avint
 Il vit
 Leste,
 Et la
 La co
 Prou
 De ve
 La D
 De do
 Somme
 Fors
 Tant
 Que d
 Et s'i

LE COCU BATU, &c. 13

Et du Nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.

Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié;

Le plus heureux, le plus content du monde.

La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point;

Autant en fit la femme de Joconde:

Autant en font d'autres qu'on ne fait point.



LE COCU BATU,

ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Boccace.

N'A pas long-tems de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere,

Et volontiers en chemin s'ejournoit,

Quand par hazard le Galand rencontroit

Bon vin, bon gîte & belle chambrière.

Avint qu'un jour en un bourg arrêté,

Il vit passer une Dame jolie,

Leste, pimpante, & d'un Page suivie;

Et la voyant il en fut enchanté,

La convoita, comme bien savoit faire.

Prou de pardons il avoit rapporté,

De vertu peu; chose assez ordinaire.

La Dame étoit de gracieux maintien,

De doux regard, jeune, fringante & belle;

Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,

Fors que d'avoir un ami digne d'elle.

Tant se la mit le drôle en la cervelle,

Que dans sa peau peu ni point ne duroit:

Et s'informant comment on l'appelloit;

C'est

16 LE COCU BATU, I

C'est, lui dit-on, la Dame du village.
 Messire Bon l'a prise en mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris:
 Mais comme il est des premiers du pays,
 Son bien supplée au défaut de son âge.
 Notre Cadet tout ce détail aprit,
 Dont il conçut espérance certaine.
 Voici comment le Pelerin s'y prit.
 Il renvoya dans la ville prochaine
 Tous ses valets; puis s'en fut au château:
 Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
 Qui cherchoit maître, & qui savoit tout faire.
 Messire Bon, fort content de l'affaire,
 Pour Fauconnier le loua bien & beau;
 Non toutefois sans l'avis de sa femme.
 Le Fauconnier plut très fort à la Dame;
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Guere ne mit à déclarer sa flâme.
 Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
 Fou de sa femme, & fort peu la quitoit,
 Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
 Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
 Eût demeuré volontiers en sa place.
 La jeune Dame en étoit bien d'accord:
 Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
 Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.
 La Dame dit un soir à son mari:
 Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
 De tous vos gens? Ce propos entendu,
 Messire Bon lui dit: J'ai toujours cru
 Le Fauconnier garçon sage & fidèle;
 Et c'est à lui que plus je me fierois.
 Vous auriez tort, repartit cette Belle;
 C'est un méchant: il me tint l'autre fois
 Propos d'amour, dont je fus si surprise.
 Que je pensai tomber tout de mon haut;

Car

Car qu
 Dedans
 De l'é
 Il tin
 Que po
 même
 Je fis
 Et cet
 Dans l
 Mon r
 Plus p
 Je ne
 Sinon
 D'aupe
 Dans l
 Voilà
 Messire
 Sa fem
 Jusqu'
 Dans l
 Vous l
 Le poi
 Mais i
 Prenen
 Vous
 Lors d'
 Que le
 Je suis
 Tel ce
 L'épou
 Onc il
 Que ce
 Le ter
 Messire
 S'enco
 Dans l
 Garde
 Claque
 Le Pe
 Va vo

Car qui croiroit une telle entreprise ?
 Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
 De l'étrangler, de lui manger la vue :
 Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
 Que pour n'oser un tel cas publier.
 Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
 Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
 Et cette nuit sous un certain poirier
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
 Plus par amour que doutant de ma foi ;
 Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
 Sinon la nuit pendant son premier somme :
 D'auprès de lui tâchant de me lever,
 Dans le jardin je vous irai trouver.
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
 Messire Bon se mit fort en colere.
 Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux :
 Dans le jardin attrapez-le vous même ;
 Vous le pourrez trouver fort aisément :
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma jupe, & contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
 Que le Galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur !
 L'époux retint cette leçon par cœur.
 Onc il ne fut une plus forte dupe
 Que ce vicillard, bon homme au demeurant.
 Le tems venu d'attraper le Galant,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe,
 S'encornetta, courut incontinent
 Dans le jardin, où ne trouva personne :
 Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne,
 Claque des dents, & meurt quasi de froid ;
 Le Pelerin, qui le tout observoit,
 Va voir la Dame ; avec elle se donne
 Tout

18 LE COCUBATU,

Tout le bon tems qu'on a, comme je croi,
Lors qu'Amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à foi.

Quand le Galant un assez bon espace
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place :
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le Pelerin d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la Dame,
Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu braslois un tel tour ?
Est-ce le fruit de son parfait amour ?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte :
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perversi,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi,
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis ; mais j'ai fa, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur serois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de Page ;
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiara,
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et tout ravi disoit entre ses dents :
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet si chastes, si prudents.
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le Pelerin vout lui froisser une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Messire

Messire
De son
Mais
Le bon
Dedans
Lui co
Quand
Ni vo
Un te
Dans r
A l'av
Pas n
Et de

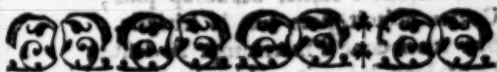


LE
Conte

M

Fait C
Son G
Dont
Ne lu
Si s'en
Où m
Seule
Il la
Danfa
Et des
Messir
Et ru

Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusques-là ;
Mais le voyant si sage & si fidelle,
Le bon-homme au des coups se consola
Dedans le lit sa femme il retrouva ;
Lui conta tout, en lui disant : Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encore,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudeai, lui repartit la Dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.



LE MARI CONFESSEUR.

*Conte tiré des cent Nouvelles Nou-
velles.*

Messire Artus, sous le grand Roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux ex-
Fait Chevalier en grand' cérémonie. [ploits,
Son Général lui chaussa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Mugets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire ;
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire,
Depuis

20 LE SAVETIER.

Depuis que j'ai mon village quitté,
 Si j'étois cru, dit-il, en dignité
 De cocuage & de chevalerie!
 C'est moitié trop: sachons la vérité.
 Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,
 De se vêtir en Prêtre, & confesser.
 Sa femme vient à ses pieds se placer.
 De prime abord sont par la bonne Dame
 Expédiés tous les péchés menus;
 Puis à leur tour les gros étant venus,
 Force lui fut qu'elle changeast de game.
 Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus,
 Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
 Si le Mari ne se fût fait connoître,
 Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
 Courte n'étoit pour sûr la kirieille.
 Son mari donc l'interrompt là-dessus;
 Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle!
 Un Prêtre même! A qui crois-tu parler?
 A mon mari, dit la fausse femelle,
 Qui d'un tel pas se fut bien démêler.
 Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
 Ce qui m'a fait douter du badinage.
 C'est un grand cas qu'étant homme si sage,
 Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.
 On vous a fait, dites-vous, Chevalier:
 Auparavant vous étiez Gentilhomme:
 Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
 Benit soit Dieu, dit alors le bon-homme,
 Je suis un sot de l'avoir si mal pris.



LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaise,
 Prit belle femme, & fut très avisé.
 Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,
 S'en vont prier un Marchand peu rusé, Qu'il

Qu'il leur prêtât deffous bonne promesse
 Mi-muid de grain, ce que le Marchand fait
 Le terme échu, ce créancier les presse.
 Dieu fait pourquoi le Galant en effet
 Crut que par-là baiseroit la commere.
 Vous avez trop dequoi me satisfaire,
 Ce lui dit-il, & sans déboursier rien
 Accordez-moi ce que vous savez bien.
 Je songerai, répond-elle, à la chose.
 Puis vient trouver Blaise tout-aussi-tôt,
 L'avertissant de ce qu'on lui propose.
 Blaise lui dit: Parbieu, femme, il nous faut
 Sans coup ferir rattraper notre somme.
 Tout de ce pas allez dire à cet homme
 Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
 Je veux ici me cacher tout à point.
 Avant le coup demandez la cédule.
 De la donner je ne crois qu'il recule.
 Puis toufferez afin de m'avertir;
 Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
 Lors de mon coin vous me verrez sortir
 Incontinent, de crainte de fortune.
 Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta:
 Dont le mari puis après se vanta;
 Si que chacun glosoit sur ce mystere.
 Mieux eût valu touffer après l'affaire,
 Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois,
 Vous eussiez eu votre compte tous trois.
 N'y manquez plus, sauf après de se taire.
 Mais qu'en est-il, or ça, Belle, entre nous?
 Elle répond: Ah Monsieur! croyez-vous,
 Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames?
 (Notez qu'illec avec deux autres femmes
 Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi.)
 Je pense bien, continua la Belle,
 Qu'en pareil cas Madame en use ainsi;
 Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'e'le.

LE PAYSAN,

QUI AVOLT OFFENSE

SON SEIGNEUR.

UN Payfan son Seigneur offensa.
 L'Histoire dit que c'étoit la gatelle
 Et toutefois ce Seigneur l'élança
 Fort rudement; ce n'est chose nouvelle.
 Coquin, dit-il, tu mérites la hart;
 Fai ton calcul d'y venir tôt ou tard;
 C'est une fin à tes pareils communi.
 Mais je suis bon; & de trois peines l'une
 Tu peux choisir; ou de manger trente aulx;
 J'entends sans boire, & sans prendre repos:
 Ou de souffrir trente bons coups, de gaulles,
 Bien appliqués sur tes larges épaules;
 Ou de payer sur le champ cent écus.
 Le Payfan consultant là-dessus;
 Trente aulx sans boire! ah, dit-il en soi-même,
 Je n'ais on à les manger ainsi.
 De recevoir les trente coups aussi,
 Je ne le puis sans un peril extrême.
 Les cent écus c'est le pire de tous.
 Incertain donc il se mit à genoux;
 Et s'écria: Pour Dieu, misericorde!
 Son Seigneur dit: Qu'on apporte une corde;
 Quipi le Galant m'ose répondre encor!
 Le Payfan, de peur qu'on ne le pendey,
 Fait choix de l'ail; & le Seigneur commande
 Que l'on en cueille, & surtout du plus fort.
 Un après un lui-même il fait le compte:
 Puis quand il voit que son calcul se monte
 A la trentaine, il les met dans un plat;
 Et cela fait, le malheureux pied-plat
 Prend le plus gros, en pitié le regarde;

Mange

Mange, & rochigne, ainsi que fait un chat :
 Dont les morceaux sont frotés de mustarde.
 Il n'oseroit de la langue y toucher.
 Son Seigneur rit, & surtout il prend garde,
 Que le Galant n'avale sans mâchier
 Le premier pain ; aussi fait le deuxième :
 Au tiers il dit : Que le diable y ait part.
 Bref il en fut à grand' peine au dîner,
 Que s'écriant : Hère la gorge m'ard ;
 Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
 Son Seigneur dit : Ah ah, Sire Grégoire,
 Vous avez soif ! Je vois qu'en vos repas
 Vous humectez volontiers le lampas.
 Or buvez donc ; & buvez à votre aise :
 Bon prou vous fasse ! hola, du vin, hola.
 Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
 Il vous faudra choisir après cela
 Des cent écus, ou de la bastonnade,
 Pour suppléer au défaut de l'aillade.
 Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
 Que les aulx soient sur les coups précomptés :
 Car pour l'argent par trop grosse est la somme.
 Où la trouver moi, qui suis un pauvre homme ?
 Hé bien, souffrez les trente horions,
 Dit le Seigneur ; mais laissons les oignons.
 Pour prendre cœur le vassal en sa panse
 Loge un long trait ; se munit le dedans ;
 Puis souffre un coup avec grande constance.
 Au deux il dit : Donnez-moi patience,
 Mon doux Jesus, en tous ces accidens.
 Le tiers est rude, il en grince les dents,
 Se courbe tout, & saute de sa place.
 Au quart il fait une horrible grimace :
 Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;
 Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
 On ne vit onc si cruelle aventure.
 Deux forts paillards ont chacun un bâton,
 Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
 En observant la cadence & le ton.
 Le malheureux n'a rien qu'une chanson.

Grâce,

24 L E M U L E T I E R.

Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;
 Car le Seigneur fait fraper de plus belle,
 Juge des coups, & tient sa gravité,
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
 Après vingt coups, d'un ton piteux il crie.
 Pour Dieu cessez : hélas ! je n'en puis plus.
 Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,
 Net & comptant : je fais qu'à la desseire
 Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
 Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
 Vous en peut bien assister entre nous.
 Mais pour si peu vous ne vous seriez tondre.
 Le malheureux n'osant presque répondre,
 Court au magot, & dit : C'est tout mon fait.
 On examine, on prend un trébuchet.
 L'eau cependant lui coule de la face :
 Il n'a point fait encor telle grimace.
 Mais que lui sert ? il convient tout payer.
 C'est grand' pitié quand on fâche son maître !
 Ce Payfan eut beau s'humilier ;
 Et pour un fait, assez léger peut-être,
 Il se sentit enflâmer le gosier,
 Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
 Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
 Fait seulement grace d'un carolus.



L E M U L E T I E R.

Nouvelle tirée de Boccace.

UN Roi Lombard (les Rois de ce pays
 Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)
 Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
 Maître Boccace, Auteur de cette histoire, Por-

it le nom d'Agiluf en son tems.
 oufa Teudelingue la belle,
 e du Roi dernier mort fans enfans,
 el laiffa l'Etat fous la tutelle
 elui-ci, Prince fage & prudent.

Beauté n'étoit alors égale
 udelingue ; & la couche Royale
 rt & d'autre étoit affûrement
 complete, autant bien assortie
 e fut onc ; quand Meffer Cupidon
 dinant fit choir de fon brandon
 Agiluf, droit deffus l'écurie,
 prendre garde, & fans fe fôcier
 el endroit ; dont avecque furie
 a fe prit au cœur d'un Muletier.

Muletier étoit homme de mine,
 mentoit en tout fon origine,
 fait & beau, même ayant du bon fens :
 e montra, car s'étant de la Reine
 raché, quand il eut quelque tems
 es efforts, & mis toute fa peine
 e guerir, fans pouvoir rien gagner,
 mpagnon fit un tour d'homme habile.
 e ne fais meilleur pour enseigner
 Cupidon ; l'ame la moins fubtile
 a ferule apprend plus en un jour,
 Maître és Arts en dix ans aux Ecoles.
 lus groffiers par un chemin bien court,
 montrer les tours & les paroles.
 eſent Conte en eſt un bon témoin.
 Amoureux ne ſongeoit près ni loin
 l'abord à jouir de ſa mie.
 larer de bouche ou par écrit
 pas ſûr. Si ſe mit dans l'eſprit,
 t ou non, d'en paſſer ſon envie ;
 auffi bien plus vivre ne pouvoit :
 rt pour mort, toujours mieux lui valoit,
 avant que ſortir de la vie,
 ver tout, & tenter le hafard,

L'usage étoit chez le peuple Lombard,
 Que quand le Roi, qui faisoit lit à part,
 Comme tous font, vouloit avec sa femme
 Aller coucher, seul il se presentoit,
 Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
 Qu'une simarre; à la porte il frapoit
 Tout doucement; aussi-tôt une Dame
 Ouvroit sans bruit; & le Roi lui mettoit
 Entre les mains la clarté qu'il portoit,
 Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flamme
 D'abord la Dame éteignoit en sortant
 Cette clarté; c'étoit le plus souvent
 Une lanterne, ou de simples bougies.
 Chaque Royaume a ses ceremonies,
 Le Muletier remarqua celle-ci,
 Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
 Se presenta comme c'étoit l'usage,
 S'étant caché quelque peu le visage.
 La Dame ouvrit dormant plus d'à demi,
 Nul cas n'étoit à craindre en l'avanture,
 Fors que le Roi ne vint pareillement.
 Mais ce jour-là s'étant heureusement
 Mis à chasser, force étoit que nature
 Pendant la nuit cherchat quelque repos.
 Le Muletier frais, gaillard & dispos,
 Et parfumé, se coucha sans rien dire.
 Un autre point, outre ce qu'avons dit,
 C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
 Quelque chagrin, soit touchant son Empire
 Ou sa famille, ou pour quelque autre cause,
 Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
 A tout cela Teudelingue étoit faite.
 Notre Amoureux fournit plus d'une traite
 (Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois)
 Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
 En pensément; & crut que la colère
 Rendoit le Prince outre son ordinaire.
 Plein de transport, & qu'il n'y songeoit
 En ses presens le ciel est toujours juste:

Le départ à gens de tous états
 Ses talens. Un Empereur auguste
 Ses vertus propres pour commander:
 L'Avocat fait les points décider:
 L'Amour le Muletier fait rage:
 L'un son fait; nul n'a tout en partage.

Le Galant s'étant diligenté,
 Partit sans bruit & sans clarté,
 Avant l'Aurore. Il en sortoit à peine,
 Qu'Agiluf alla trouver la Reine;
 Et s'ébatte, & l'étonna bien fort.
 « Monsieur, je fais bien, lui dit-elle,
 Vous avez pour moi beaucoup de zèle;
 Mais de ce lieu vous ne faites encor
 Rien de sortir: même outre l'ordinaire
 Vous avez pris, & beaucoup plus qu'assez.
 Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
 Que ne soit trop; votre santé m'est chère.
 Le Roi fut sage, & se douta du tour,
 donna mot, descendit dans la cour,
 De la cour entra dans l'écurie,
 Et vit en lui que le cas provenoit
 Du Muletier, comme l'on lui parloit.
 La troupe étoit lors endormie,
 Le Galant qui trembloit pour sa vie.
 Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
 Étonnant il s'approcha de tous;
 Et que l'auteur de cette tromperie
 Connoitroit au batement du poulx.
 Il ne faillit dedans sa conjecture:
 Le second qu'il tâta d'aventure
 Et son homme, à qui d'émotion,
 Pour la peur, ou soit pour l'action,
 Le cœur battoit, & le poulx tout ensemble.
 Sachant pas où devoit aboutir
 Ce mystère, il seignoit de dormir;
 Quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
 Certain coin va prendre des ciseaux,
 Et on coupoit le crin à ses chevaux.

Faisons, dit-il, au Galant une marque,
 Pour le pouvoir demain connoître mieux.
 Incontinent de la main du Monarque
 Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
 Lui fut coupé, droit vers le front du Sire;
 Et cela fait le Prince se retire.
 Il oublia de ferrer le toupet,
 Dont le Galant s'avisa d'un secret
 Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
 Le Muletier alla sur l'heure même
 En pareil lieu tondre ses compagnons.
 Le jour venu, le Roi vit ces garçons
 Sans poil au front. Lors le Prince en son an
 Qu'est ceci donc! qui croiroit que ma femme
 Auroit été si vaillante au déduit?
 Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
 Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
 Autant en vit vers le front de tondus.
 Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taïse:
 Au demeurant qu'il n'y retourne plus.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE

*Nouvelle tirée des Contes de la
 Reine de Navarre.*

BOCACE n'est le seul qui me fournit
 Je vais par fois en une autre boutique.
 Il est bien vrai que ce divin esprit
 Plus que pas un me donne de pratique.
 Mais comme il faut manger de plus d'un pain
 Je puise encore en un vieux magasin;
 Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
 Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
 Pour la plupart, & de très bonne main.

Sur cette fois la Reine de Navarre,
 n'étoit moi, naïf autant que rare,
 retiendra dans ces vers le Lecteur.
 Ici le fait, quiconque en soit l'auteur.
 J'y mets du mien selon les occurrences:
 Et ma coutume; & sans telles licences
 Quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante.
 Elle rendit au jeu d'Amour savante.
 Elle étoit fille à bien armer un lit,
 Et de suc, & donnant apétit;
 Qu'on appelle en François bonne robe:
 Un beau jour cet homme se dérobe
 Avec sa femme; & d'un très grand matin
 Va trouver sa servante au jardin.
 Elle faisoit un bouquet pour Madame:
 C'étoit sa fête. Ayant donc de la femme
 Le bouquet, il commence à louer
 Son sortiment; tâche à s'insinuer:
 Insinuer en fait de chambrière,
 Et proprement couler sa main au sein:
 Qui fut fait. La servante soudain
 Défendit: mais de quelle manière?
 Rien gêner: c'étoit une façon
 De marché: bien savoit sa leçon.
 Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
 Sur un morceau, les jette au compagnon.
 Elle baïsa pour en avoir raison,
 Et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
 Cet étrif la servante tomba.
 Et d'en tirer aussi-tôt avantage.
 Malheur fut que tout ce beau ménage
 Découvert d'un logis près de là.
 Les gens n'avoient pris garde à cette affaire.
 Une voisine aperçut le mystère.
 Elle vint la voir, je ne fais pas comment.
 Elle voilà pris, dit-il à la servante:
 Votre voisine est languarde & méchante;

30 LA SERVANTE

Mais ne soyez en crainte aucunement.
 Il va trouver la femme en ce moment:
 Puis fait si bien que s'étant éveillée
 Elle se leve; & sur l'heure habillée,
 Il continue à jouer son rollet:
 Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
 La pauvre épouse au jardin est menée.
 Là fut par lui procédé de nouveau.
 Même débat, même jeu se commence:
 Fleurs de voler; tétons d'entrer en danse.
 Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
 Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
 La pauvre Dame alla l'après-dinée
 Voir sa voisine, à qui ce secret-là
 Chargeoit le cœur: elle se soulagea
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commère
 Dit cette femme avec un front sévère,
 Laisser passer, sans vous en avertir,
 Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
 Encor long-tems d'une fille perdue?
 A coups de pied, si j'étois que de vous,
 Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
 Comment! elle est aussi brave que nous.
 Or bien, je fais celui de qui procéda
 Cette piafe: apportez-y remède
 Tout au plutôt: car je vous avertis
 Que ce matin étant à la fenêtre,
 (Ne sais pourquoi) j'ai vu de mon logis
 Dans son jardin votre mari paroître,
 Puis la Galande; & tous deux se sont mis
 A se jeter quelques fleurs à la tête.
 Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
 Je vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

La voisine.

Voire! écoutez le reste de la fête:
 Vous ne savez où je veux en venir:
 Les bonnes gens se sont pris à cueillir
 Certaines fleurs que baisers on appelle.

La femme.

C'est encor moi que vous prenez pour elle

La voisine.

Jeu des fleurs à celui des tétons
sont passés : après quelques façons
de main l'on les a laissés prendre.

La femme.

Pourquoi non ? c'étoit moi : votre époux
n'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

La voisine.

Personne enfin sur l'herbe tendre
trébuchée, & comme je le croi,
ne se blesser ; vous riez ?

La femme.

C'étoit moi.

La voisine.

Cotillon a paré la verdure.

La femme.

C'étoit le mien.

La voisine.

Sans vous mettre en courroux

le portoit de la fille ou de vous ?

Et là le point : car Monsieur votre époux
à bout a poussé l'aventure.

La femme.

C'étoit moi : votre tête est bien dure.

La voisine.

C'est assez. Je ne m'en informe plus :

pourtant l'œil assez bon, ce me semble
j'aurais juré que je les avois vus
ce lieu-là se divertir ensemble.

Mais excusez ; & ne la chassez pas.

La femme.

Pourquoi chasser ? J'en suis très bien servie.

La voisine.

Ent pis pour vous : c'est justement le cas.

Mais en tenez, ma commère d'amie,

LA GAGEURE

DES TROIS COMMERES.

Où sont deux *Nouvelles tirées de*
Boccace.

APRÈS bon vin, trois commeres un jour
 S'entretenoient de leurs tours & prouesses

Toutes avoient un ami par amour,

Et deux étoient au logis les maîtresses.

L'une disoit: J'ai le Roi des maris:

Il n'en est point de meilleur dans Paris:

Sans son congé je vais partout m'ébatre.

Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.

Il ne faut pas se lever trop matin,

Pour lui prouver que trois & deux sont qu'un

Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,

Si je l'avois, j'en ferois une étreine;

Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,

A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.

Votre époux va tout ainsi qu'on le mène;

Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.

Bien sauroit prendre & le tems & le lieu,

Qui tromperoit à son aise un tel homme.

Pour tout cela ne croyez que je chomme.

Le passe-tems en est d'autant plus doux:

Plus grand en est l'amour des deux parties.

Je ne voudrois contre aucune de vous,

Qui vous vantiez d'être si bien loties,

Avoir troqué de Galant ni d'époux.

Sur ce débat la troisieme commere

Les mit d'accord; car elle fut d'avis

Qu'Amour se plaît avec les bons maris,

Et veut aussi quelque peine légère.

point vuide, le propos s'échauffant,
 d'en conter toutes trois triomphant,
 le-ci dit: Pourquoi tant de paroles?
 allez-vous voir qui l'emporte de nous?
 Tons à part les disputes frivoles:
 nouveaux frais attrapons nos époux.
 moins bon tour payera quelque amende:
 s le voulons, c'est ce que l'on demande,
 ent les deux. Il faut faire serment,
 toutes trois, sans nul déguisement,
 porterons, l'affaire étant passée,
 cas au vrai; puis pour le jugement
 en croira la commere Macée.
 si fut dit, ainsi l'on accorda.
 ci comment chacune y procéda.

de des trois qui plus étoit contrainte,
 hoit alors un beau jeune garçon,
 s, delicat, & sans poil au menton;
 qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
 pauvres gens n'avoient de leurs amours
 or joui, sinon par échapées:
 jours falloit forger de nouveaux tours,
 jours chercher des maisons empruntées.
 plus à l'aise ensemble se jouer,
 bonne Dame habille en chambriere
 ouvenceau, qui vient pour se loper,
 n air modeste, & baissant la paupiere.
 coin de l'oeil l'époux le regardoit,
 dans son coeur déjà se proposoit
 rechauffer le dinge de la fille.
 lui sembloit, en la considerant,
 n avoir vu jamais de si gentille.
 la retient, avec peine pourtant:
 e servante, & mari vert-galant,
 oit matiere à seindre du scrupule.
 premiers jours le mari dissimule,
 urning l'oeil, & ne fait pas semblant.
 regarder sa servante nouvelle;
 s tôt après il tourna tant la Belle,

Tant lui donna, tant encor lui promit,
 Qu'elle feignit à la fin de se pendre;
 Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
 Un certain soir la Galande lui dit:
 Madame est mal, & seule elle veut être
 Pour cette nuit: incontinent le maître
 Et la servante ayant fait leur marché,
 S'en vont au lit, & le drôle couché,
 Elle en cornette, & degasant sa jupe,
 Madame vient: qui fut bien empêché?
 Ce fut l'époux cette fois pris pour dupe.
 Oh, oh, lui dit la commere en riant,
 Votre ordinaire est donc trop peu friand
 A votre goût; & par saint Jean, beau Sir,
 Un peu plutôt vous me le deviez dire:
 J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
 De celle-ci pour certaines raisons
 Vous faut passer; cherchez autre avanture.
 Et vous, la Belle au dessein si gaillard,
 Merci de moi, chambrière d'un liard,
 Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
 Il vous faut donc du même pain qu'à moi?
 J'en suis d'avis; non pourtant qu'il m'en chûit
 Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille:
 Graces à Dieu, je crois avoir dequoi
 Donner encore à quelqu'un dans la rue;
 Je ne suis pas à jeter dans la rue.
 Laissons ce point; je fais un bon moyen.
 Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
 Voyez un peu; disoit-on qu'elle y touche?
 Vite, marchons, que du lit où je couche
 Sans marchander on preane le chemin:
 Vous chercherez vos besognes demain.
 Si ce n'étoit le scandale & la honte,
 Je vous mettrois dehors en cet état.
 Mais je suis bonne, & ne veux point d'êde
 Puis je rendrai de vous un très bon compte
 A l'avenir, & vous jure ma foi
 Que nuit & jour vous serez près de moi.
 Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,

DES TROIS COMMÈRES. 35

Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
 La chambrière écoutant ce discours
 Mit la honteuse, & jette une ou deux farines ;
 Prend son paquet, & sort sans consulter ;
 Et se le fait par deux fois répéter ;
 En va jouer un autre personnage ;
 Lit au logis deux métiers tour à tour ;
 Tant de nuit, chambrière de jour :
 En deux façons elle a soin du ménage.
 Le pauvre époux se trouve tout heureux
 À si bon compte il en ait été quitte.
 Qui couché seul, notre couple amoureux
 Un tems si doux à son aise profite.
 On ne s'en perd ; & des moindres momens
 Nos ménagers furent nos deux amans,
 Sachant très-bien que l'on n'y revient guères.
 Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre de qui le mari croyoit tout,
 Avecque lui sous un poirier assise,
 Son dessein vint aisément à bout.
 Un peu de mots j'en vais conter la guise.
 Leur grand valet près d'eux étoit debout,
 Un bon bien-fait, beau parleur & de mise,
 Qui faisoit les servantes trôter.
 Dame dit : Je voudrois bien goûter
 De ce fruit-là : Guillot, monte, & secoue
 Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
 Émporté qu'il est, le drôle fait semblant
 Qu'il lui paroît que le mari se joue
 Avec la femme : aussi-tôt le valet
 Rotant ses yeux comme étonné du fait,
 S'écrie, Monsieur, commence-t-il à dire,
 Vous vouliez Madame caresser,
 Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
 Moi présent du moins vous en passer.
 Ceci me cause une surprise extrême.
 Avant les gens prendre ainsi vos ébats !
 D'un valet vous ne faites nul cas,
 Vous vous devez du respect à vous-même.

Quel taon vous point ? attendez à tantôt,
 Ces privautés en seront plus friandes ;
 Tout aussi bien, pour le tems qu'il vous faut,
 Les nuits d'été sont encore assez grandes.
 Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles
 La Dame dit : Que conte celui-là ?
 Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
 Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
 Descends, descends, mon ami, tu verras.
 Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
 Nous jouons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le present.

Le mari.

Pour le present ?

Guillot.

Oui, Monsieur, je veux être

Ecorché vif, si tout incontinent

Vous ne baifiez Madame sur l'herbette.

La femme.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette ;

Je te le dis ; car elle sent les coups.

Le mari.

Non non, m'amie, il faut qu'avec les fous

Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

La femme.

Et qu'as-tu vu ?

Guillot.

J'ai vu, je le répète,

Vous & Monsieur qui dans ce même endroit

Jouiez tous deux au doux jeu d'amourcous ;

Si ce poirier n'est peut-être charmé.

La femme.

Voire, charmé ! tu nous fais un beau conte !

Le mari.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte

Vous en saurez bien-tôt la verité.

Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.

L'époux qui voit comme l'on se caresse,
Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.

Il se rompit le col, ou peu s'en faut,

Pour empêcher la suite de l'affaire :

Et toutefois il ne put si bien faire

Que son honneur ne reçut quelque échec.

Comment, dit-il, quoi même à mon aspect !

Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte Dame,

Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

Le mari.

Oses-tu bien le demander encor ?

La femme.

Et pourquoi non ?

Le mari.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort

De t'accuser de cette effronterie ?

La femme.

Ah ! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie

Le mari.

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas ?

La femme.

Moi ? vous rêvez,

Le mari.

D'où viendrait donc ce cas ?

Ai-je perdu la raison ou la vue ?

La femme.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,

Que devant vous je commisse un tel tour ?

Ne trouverois-je assez d'heures au jour

Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

Le mari.

Je ne fais plus ce qu'il faut que j'y die.

Notre poirier m'abuse assurément.

Voyons encor, Dans le même moment

L'époux remonte, & Guillot recommence.

Pour cette fois le mari voit la danse

Sans se fâcher, & descend doucement.

Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :

C'est

38 LA GAGEURE

C'est ce poirier, il est enforcé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis ; di qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit ;
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quant,
Se demandant l'un l'autre sourdement,
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La Dame dit : Abattez seulement ;
Quant au surplus ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commere
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux dévots ;
Notre Donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me defaire
Pendant ce tems. Aussi-tôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit ;
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais :
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près ;
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur & son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux fillet
Il lui faisoit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.

Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
 Un brin de fil, qui rendoit à la porte
 De la maison ; & puis se va coucher
 Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
 On apelloit son mari de la sorte.)
 Elle fit tant qu'Henriet se tournant
 Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
 Quelque dessein, & sans faire semblant
 D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
 Se leve enfin, & sort tout doucement,
 De bonne foi son épouse dormant,
 Ce lui sembloit ; suit le fil dans la rue ;
 Conclud de là que l'on le trahissoit :
 Que quelque amant, que la Donselle avoit,
 Avec ce fil par le pied la tiroit,
 L'avertissant ainsi de sa venue :
 Que la Galande aussi-tôt descendoit,
 Tandis que lui pauvre mari dormoit.
 Car autrement, pourquoi ce badinage ?
 Il falloit bien que Messier cocuage
 Le visitât ; honneur dont à son sens
 Il se seroit passé le mieux du monde.
 Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
 Hors la maison fait le guet & la ronde,
 Pour attraper quiconque tirera
 Le brin de fil. Or le Lecteur saura
 Que ce logis avoit sur le derriere
 De quoi pouvoir introduire l'amant.
 Il le fut donc par une chambrière.
 Tout Domestique en trompant un mari
 Pense gagner indulgence plénier.
 Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
 La bonne Dame, & le jeune Moguet
 En sont aux mains, & Dieu fait la maniere.
 En grand soulas cette nuit se passa.
 Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
 Tout fut des mieux, grâces à la servante,
 Qui fit si bien devoir de surveillante,
 Que le Galant tout à tems delogea.
 L'époux revint quand le jour aprocha ;

Reprit

40 L'AM GAGEURE

Reprit sa place, & dit que la migraine
 L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
 Deux jours après, la commerce ne faut
 De mettre un fil; Berlinguier aussi-tôt,
 L'ayant senti, rentre en la même peine,
 Court à son poste, & notre amant au sien.
 Renfort de joie: on s'en trouva si bien,
 Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
 Et Berlinguier prenant la même excuse
 Sortit encore, & fit place à l'amant.
 Autre renfort de tout contentement.
 On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
 Il en falut venir au dénouement;
 Trois actes eut sans plus la comédie.
 Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
 Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
 Par un des siens sur qui l'époux se rue,
 Et le contraint en occupant la rue,
 D'entrer chez lui, le tenant au collet,
 Et ne sachant que ce fût un valet.
 Bien à propos lui fut donné le change.
 Dans le logis est un vacarme étrange:
 La femme accourt au bruit que fait l'époux.
 Le compagnon se jette à leurs genoux:
 Dit qu'il venoit trouver la chambrière;
 Qu'avec ce fil il la tiroit à soi
 Pour faire ouvrir; & que depuis n'aguere
 Tous deux s'étoient entredonné la foi.
 C'est donc cela? poursuivit la commere,
 En s'adressant à la fille en colere:
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
 Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
 Pour attraper avec ce stratagème
 Votre Galant. Or bien, c'est votre époux:
 A la bonne heure; il faut cette nuit même
 Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux;
 Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
 On les dota l'un & l'autre amplement;
 L'époux, la fille; & le valet, l'amant:
 Puis au moulier le couple s'alla rendre;

Se

Se co
 Ce fu
 Leque
 Macé
 Ne fu
 Tant
 Toute
 Le pr
 Encor



C A

D

PLU

Que

En est

Lors qu

Les per

Tout le

Jeunes

Et cepen

D'avoir

De mên

Ainsi de

Sont tou

Si sans

Commer

Ne mal

DES TROIS COMMERES. 43

Se connoissant tous deux de plus d'un jour:
Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.
Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en raporte,
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne fut à qui la victoire accorder;
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, & pendra de la sorte.
Encor long-tems, comme l'on peut juger.



C A L E N D R I E R

D E S V I E I L L A R D S.

Neuve tirée de Boccace.

PLUS d'une fois je me suis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lors que l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien.
Tout le surplus, ils le comptent pour rien.
Jeunes tendrons à vieillards aperiens:
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés;
Ainsi des boeufs, qui de force pareille
Sont toujours pris: car ce seroit merveille
Si sans cela la charue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage

Qui

42 LE CALENDRIER

Qui bien souvent ne se raporte en rien ;
J'en vais conter un exemple notable.

On fait qui fut Richard de Quidazica,
Qui mainte fête à sa femme allégué,
Mainte vigile, & maint jour ferialle,
Et du devoir eut s'échaper par-là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge.
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante, & la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle surtout ; c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile :
Et l'on disoit communément de lui,
Que ses enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant dequoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte, & son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'himen, chose aux vieillards commode.
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu ;
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Tout en serie il mettoit la semaine ;
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres penfers, ainsi que chacun fait :
Pareillement il faut que d'on retranche

Le fa
D'aut
Pour
Quan
De co
Ce n'
Les a
Et qu
C'étoi
Et qu
Long-
Long-t
Aux C
Sans o
Cette
Un ten
De pat
Point d
Pour u
Vierge
Qu'il n
Que s'i
l allég
Puis les
De s'ex
La chof
Quatre
Notre D
Petitem
A cela p
Les affig
oyaux,
Mais tou
Un peu
Droit au
son seul
C'étoit d
Que son
ils y cou
à quelq

Le samedi, non sans juste sujet,
 D'autant que c'est la veille du dimanche.
 Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
 Quant au lundi, je ne trouve à propos
 De commencer par ce point de la semaine;
 Ce n'est le fait d'une ame bien Chrétienne,
 Les autres jours autrement s'excusoit.
 Et quand venoit aux fêtes solennelles,
 C'étoit alors que Richard triomphoit,
 Et qu'il donnoit les leçons les plus belles:
 Long-tems devant toujours il s'abstenoit;
 Long-tems après il en usoit de même;
 Aux Quatre-tems autant il en faisoit;
 Sans oublier l'Avent ni le Carême.
 Cette saison pour le vieillard étoit
 Un tems de Dieu, jamais ne s'en lassoit.
 De patrons même il avoit une liste.
 Point de quartier pour un Evangeliste,
 Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur:
 Vierge n'étoit, Martir & Confesseur
 Qu'il ne chommat; tous les savoit par cœur.
 Que s'il étoit au bout de son scrupule,
 Il alléguoit les jours malencontreux,
 Puis les brouillards, & puis la canicule;
 De s'excuser n'étant jamais honteux.
 La chose ainsi presque toujours égale,
 Quatre fois l'an, de grace spéciale,
 Notre Docteur régaloit sa moitié,
 Petitement; enfin c'étoit pitié.
 A cela près, il traitoit bien sa femme.
 Les affiquets, les habits à changer,
 Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;
 Mais tout cela n'est que pour amuser
 Un peu de tems des esprits de poupée;
 Droit au solide alloit Bartholomée.
 Son seul plaisir, dans la belle saison,
 C'étoit d'aller à certaine maison
 Que son mari possédoit sur la côte:
 Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
 Là quelquefois sur la mer ils montoient,

Et

44 LE CALENDRIER

Et le plaisir de la pêche goûtoient,
 Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
 Arrive donc, qu'un jour de promenade,
 Bartholomée & Messier le Docteur,
 Prennent chacun une barque à Pêcheur,
 Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure,
 A qui des deux auroit plus de bonheur,
 Et trouveroit la meilleure aventure
 Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,
 Dans chaque barque, en tout qu'un homme

[deux]

Certain Corsaire aperçut la chaloupe
 De notre épouse, & vint avec sa troupe
 Fondre dessus; l'emmena bien & beau;
 Laisa Richard; soit que près du rivage
 Il n'osât pas hasarder davantage;
 Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son vaisseau
 Notre vieillard, il ne pût de sa proie
 Si bien jouir: car il aimoit la joie
 Plus que l'argent, & toujours avoit fait
 Avec honneur son métier de Corsaire;
 Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
 Ainsi que sont gens de pareille affaire.
 Gens de mer sont toujours prêts, à bien faire,
 Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
 On n'en voit point qui les fêtes allegue:
 Or tel étoit celui dont nous parlons,
 Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
 La Belle fit son devoir de pleurer
 Un demi jour, tant qu'il se put étendre:
 Et Pagamin de la reconforter;
 Et notre épouse à la fin de se rendre.
 Il la gagna; bien savoit son métier.
 Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
 Dix mille fois plus Corsaire que l'autre,
 Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
 La Belle avoit sa rançon toute prête:
 Très bien lui prit d'avoir de quoi payer;
 Car là n'étoit ni vigile ni fête,
 Elle oublia ce beau calendrier

Rouge partout, & sans nul jour ouvrable :
 De la ceinture on le lui fit tomber ;
 Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
 Votre Légiste eût mis son doigt au feu,
 Que son épouse étoit toujours fidelle,
 Intière & chaste ; & que moyennant Dieu,
 Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
 Le Pagamin il prit un fauf-conduit,
 Alla trouver, lui mit la carte blanche.
 Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
 C'est à grand tort : je veux vous rendre franche)
 Et sans rançon, votre chere moitié.
 Qu'il plaise à Dieu que si belle amitié
 Soit par mon fait de defastre ainfi pleine.
 Elle pour qui vous prenez tant de peine
 Vous reviendra selon votre defir.
 Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
 Donnez-moi voir feulemēt qu'elle est vôtre ;
 Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
 Comme il m'en tombe affez entre les mains,
 Ça me feroit une efpece de blâme.
 Ces jours paffés je pris certaine Dame,
 Dont les cheveux font quelque peu châains,
 Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche,
 Cette Belle après vous avoir vu,
 A été à vous, c'est autant de conclu :
 Prenez-la : rien ne vous en empêche.
 Richard reprit : Vous parlez fagement,
 Mais me traitez trop généreufement.
 Dans fon métier il faut que chacun vive,
 Payez un prix à la pauvre captive,
 Je le pairai comptant, fans hefiter.
 Ce compliment n'est ici néceffaire :
 Dans ma bourse, il ne faut que compter.
 Traitez-moi comme on pourroit faire
 Dans pareil cas l'homme le moins connu.
 Il dit que vous m'euffiez vaincu
 Par honnêteté ? non fera fur mon ame
 Plus le verrez. Car, quant à cette Dame,

Ne

46. LE CALENDRIER

Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
 Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
 Mais aux baisers que de la pauvre femme
 Je recevrai, ne craignant qu'un seul point;
 C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
 On fait venir l'épouse tout à l'heure,
 Qui froidement & ne s'émouvant point,
 Devant ses yeux voit son mari paroître,
 Sans témoigner seulement le connoître,
 Non plus qu'un homme arrivé du Hierou.
 Voyez, dit-il, la pauvrete est honteuse
 Devant les gens; & sa joie amoureuse
 N'ose éclater: soyez sûr qu'à mon cou,
 Si j'étois seul, elle seroit sautée.
 Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela:
 Dedans sa chambre allez, conduisez-là.
 Ce qui fut fait: & la chambre fermée,
 Richard commence: Eh là, Bartholomée,
 Comme tu fais! Je suis ton Quinzica,
 Toujours le même à l'endroit de sa femme.
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
 En mon visage un si grand changement?
 C'est là douleur de ton enlèvement.
 Qui me rend tel; & toi seule en es cause.
 T'ai-je jamais refusé nulle chose,
 Soit pour ton jeu, soit pour tes vetemens?
 En étoit-il quelqu'une de plus brave?
 De ton vouloir ne me rendois-je esclave?
 Tu le seras étant avec ces gens,
 Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
 Ce qu'il poura, répondit brusquement
 Bartholomée. Est-il tenis, maintenant
 D'en avoir soin? S'en est-on mis en peine,
 Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous?
 Vous venez penardre moi fille jeune & drue,
 Qui meritois d'être un peu mistoux pourvue,
 Et de goûter ce qu'il y a de doux.
 Pour cet effet j'étois assez aimable;
 Et me trouvois aussi digne, entre nous,
 De ces plaisirs, que j'en étois capable.

Or est le cas allé d'autre façon,
 J'ai pris mari qui pour toute chanson
 N'a jamais eu que les jours de férie.
 Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,
 M'e fut donner bien une autre leçon.
 J'ai plus appris des choses de la vie
 Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
 Laissez-moi donc, Monsieur mon cher époux,
 Sur mon retour n'insistez davantage.
 Calendriers ne sont point en usage
 Chez Pagamin : je vous en avertis.
 Vous & les miens avez mérité pis ;
 Vous pour avoir mal mesuré vps forces
 En m'épousant ; eux pour s'être mépris
 En préférant les légères amorcees
 De quelque bien à cet autre point-là.
 Mais Pagamin pour tous y pourra.
 Il ne fait loi, ni Digeste, ni Code ;
 Et cependant très bonne est sa méthode.
 De ce matin lui-même il vous dira
 Du quart en sus comme la chose en va.
 Un tel aveu vous surprend & vous touche :
 Mais faire ici de la petite bouche
 Ne sert de rien ; l'on n'en croira pas moins.
 Et puisqu'enfin nous voici sans témoins :
 Adieu vous dis, vous & vos jours de fête.
 Je suis de chair ; les habits rien n'y font :
 Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
 Et le talon d'autres affaires sont.
 Et tant se tut. Richard tombé des nues,
 Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
 Bartholomée ayant ses hontes bues,
 Ne se fit pas tenir pour demeurer.
 Ce pauvre époux en eut tant de tristesse,
 Outre les maux qui suivent la vieillesse,
 Qu'il en mourut à quelques jours de là ;
 Et Pagamin prit à femme sa veuve.
 Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
 Dans l'accident du pauvre Quinzica,
 Étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.

Belle

18 LA FEMME AVARE.

Belle leçon pour gens à cheveux gris ;
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante ;
Car en ce cas Messieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.



A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Boccace.

QU'un homme soit plumé par des Coquettes
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'amour sans payer
En beaux Louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des Coquettes s'entend.
Pour notre honneur si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar,
Le drôle fit un trait de franc soudart,
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourser, escroquant la Chrétienne.
Notez ceci, & qu'il vous en souviennne,
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous stiler soit fort peu nécessaire :
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune, & belle créature ;
Plaisoit beaucoup ; fors un point qui gâtoit

Tout

e l'affaire, & qui seul rebutoit
 lus ardens ; c'est qu'elle étoit avare.
 est pas chose en ce siècle fort rare.
 i ja dit ; rien n'y font les soupirs,
 là parle une langue Barbare
 or en main n'explique ses desirs.
 u, la jupe, & l'amour des plaisirs,
 les ressorts que Cupidon emploie.
 ur boutique il sort chez les François
 le cocus, que du cheval de Troye
 sortit de Heros autrefois.
 revenir à l'humeur de la Belle,
 mpagnon ne put rien tirer d'elle,
 ne parlat. Chacun sait ce que c'est
 e parler ; le Lecteur, s'il lui plaît,
 rmettra de dire ainsi la chose.
 ar donc parle, & si bien qu'il propose
 ents écus. La Belle l'écouta :
 parin à Gulphar les préta ;
 t le bon :) puis aux champs s'en alla
 ppoissant aucunement sa femme.
 r les donne en présence de gens.
 , dit-il, deux cents écus comptans,
 otre époux vous donnerez, Madame.
 e crut qu'il avoit dit cela
 itique, & pour jouer son rôle.
 demain elle le régala
 e son mieux, en femme de parole :
 e en prit ce jour & les suivans
 n argent, & même avec usure :
 payeur on fait bonne mesure.
 Gasparin fut de retour des champs,
 lui dit, son épouse présente :
 re argent à Madame rendu,
 ant eu pour une affaire urgente
 besoin, comme je l'avois cru :
 ez-en votre livre, de grâce.
 opos aussi froid que glace
 alande avoua le reçu.

L.

C

Qu'ait.

 bit
 Tout

50 ON NE S'AVISE

Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enfié la dose
De ses faveurs; c'est ce qui la faisoit;
Voyez un peu la perte que c'étoit!
En la quitant Gulphar alla tout droit
Contre ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer, il seroit inutile:
Ainsi vit-on chez nous autres François.



ON NE S'AVISE

JAMAIS DE TOU

*Conte tiré des cent Nouvelles
velles.*

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe fait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hidre, à parler franchement.
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre.
La faisoit suivre, à toute heure, en tout.
Par une vieille au corps tout rempli d'un
Qui la quitoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par-là les Galans hors de game.
Un jour de fête arrive que la Dame,

JAMAIS DE TOUT. 51

revenant de l'Eglise, passa
 d'un logis, d'où quelqu'un lui jette
 à propos plein un panier d'ordure.
 s'excusa : la pauvre créature
 vilaine entra dans le logis.
 lui salut dépouiller ses habits.
 envoya querir une autre jupe,
 en entrant, par cette Douagna,
 hors d'haleine à Monsieur raconta
 l'accident. Foin, dit-il, celui-là
 dans mon livre, & je suis pris pour dupe
 le recueil au diable soit donné.
 soit bien; car on n'avoit jette
 immondice, & la Dame gâté,
 fin qu'elle eût quelque valable excuse,
 éloigner son dragon quelque tems.
 bien Galant, ami de là-dedans,
 aussi-tôt profita de la ruse.
 avons beau sur ce sexe avoir l'oeil :
 n'est coup sûr encontre tous esclandres.
 jaloux, brûlez votre recueil
 ma parole, & faites-en des cendres.



LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gascon, pour s'être vanté
 De posséder certaine Belle,
 Fut puni de sa vanité
 D'une façon assez nouvelle.
 vantoit à faux, & ne possédoit rien,
 qu'on tout médissant est Prophète en ce Monde;
 soit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
 Il faut que la vue en réponde.

52 LE GASCON PUNL

La Dame cependant du Gascon se moquoit :
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable , & de divine ,
La Belle aussi-tôt s'enfuyoit ,
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis , son voisin Eurilas ,
La voisine Cloris , le Gascon Dorilas ,
Un sien ami Damon : c'est tout , si j'ai mémoire
Ce Damon , de Cloris , à ce que dit l'Histoire
Étoit amant aimé , Galant , comme on voudra
Quelque chose de plus encor que tout cela.

Pour Philis , son humeur libre , gaie & sincère
Montroit qu'elle étoit sans affaire ,
Sans secret & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle aprochoit vingt ans , & venoit d'enterrer
Un mari (de ceux-là que l'on perd sans pleurer ,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne

En mille endroits de sa personne

La Belle avoit dequoi mettre un Gascon aux cieux
Des attraits par dessus les yeux ,
Je ne fais quel air de pucelle ,
Mais le coeur tant soit peu rébelle ;

Rébelle toutefois de la bonne façon :

Voilà Philis. Quant au Gascon ,

Il étoit Gascon , c'est tout dire.

Je laisse à penser si le Sire

Importuna la veuve , & s'il fit des sermens

Ceux des Gascons & des Normans

Passent peu pour mots d'Évangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas de Philis amoureux ;

Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux

Philis dissimulant , dit un jour à cet homme

Je veux un service de vous :

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome :

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux

La chose est sans peril , & même fort aisée.

Non

LE GASCON PUNI. 53

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris, qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée,

leur faut une nuit entière, & par delà,
pour démêler entre eux tout ce différend-là.

Notre but est qu'Eurilas pense,

vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié:

ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,

soit par jalousie, ou bien par impuissance,

retranché d'himen certains droits d'amitié;

Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite:

est assez qu'en son lit il trouve une cornette.

vous vous ajusterons: enfin, ne craignez rien:

Je vous récompenserai bien.

pour se rendre Philis un peu plus favorable,

le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.

La nuit vint, on le coiffe, on le met au grand lit,

on éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place.

Du Gascon la peur se saisit;

Il devient aussi froid que glace;

N'oseroit tousser ni cracher,

Beaucoup moins encor s'approcher:

il fait petit, se serre, au bord se va nicher,

ne tient que moitié de la rive occupée:

Craint qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.

Le coucheur cette nuit se retourna cent fois;

jusques sur le nez lui porta certains doigts

Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ces inquiétudes,

est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux

prît à ce mari: tels cas sont dangereux,

et que l'un des conjoints se sent privé du somme.

Les jours nouveaux sujets allarmoient le pauvre

homme.

Il étendoit un pied; l'on aprochoit un bras:

Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Voici quelque chose à mon sens de terrible.

La sonnette étoit près du chevet du lit:

Il craignoit de sonner, & faire un bruit horrible.

54 LE GASCON PUNI.

Le Gascon se pâme à ce bruit ;
 Cette fois-là se croit détruit ;
 Fait un vœu , renonce à sa Dame ,
 Et songe au salut de son ame.
 Personne ne venant , Eurilas s'endormit.
 Avant qu'il fût jour on ouvrit.
 Philis l'avoit promis ; quand voici de plus
 Un flambeau , comble de tous maux.
 Le Gascon après ces travaux
 Se fût bien levé sans chandelle.
 Sa perte étoit alors un point tout assuré.
 On aproche du lit. Le pauvre homme éclairé
 Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
 Je le veux , dit une personne
 D'un ton de voix rempli d'apas.
 C'étoit Philis qui d'Eurilas
 Avoit tenu la place , & qui sans trop attendre
 Tout en chemise s'alla rendre
 Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Dan
 C'étoit , dis-je , Philis , qui conta du Gascon
 La peine & la frayeur extrême ;
 Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même ,
 En lui montrant ce qu'il avoit perdu ,
 Laissoit son sein à demi nu.



LA

A

U

n'est

n abu

e le fo

cun y

s aux

Im

fait d

me su

en po

Tout

Alac

lauroie

suivi

Poin

Le pl

n est q

Avan

utre qu

Ayan

Dequ

Quoi qu

Accio

beauo

Chan

il ne fa

n'étoit

Grati

A F I A N C É E
DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
on abuse du vrai comme on fait de la feinte :
le souffre aux récits qui passent pour chan-
çons ;

chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte :
ils aux évenemens de qui la vérité

Importe à la postérité,

Tels abus méritent censure.

fait d'Alaciel est d'une autre nature.

me suis écarté de mon original.

en pourra gloser ; on pourra me mécroire :

Tout cela n'est pas un grand mal :

Alaciel & sa mémoire

sauroient guere perdre à tout ce changement.

suivi mon Auteur en deux points seulement :

Points qui sont véritablement

Le plus important de l'histoire.

est que par huit mains Alaciel passa

Avant que d'entrer dans la bonne :

autre que son Fiancé ne s'en embarrassa ,

Ayant peut-être en sa personne

Dequoi négliger ce point-là.

Quoi qu'il en soit, la Belle en ses traverses ,

Accidens, fortunes diverses,

et beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;

Changea huit fois de Chevalier.

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :

n'étoit après tout que bonne intention,

Gratitude, ou compassion,

Crainte de pis, honnête excuse.
 Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fr
 Veuve de huit Galans, il la prit pour puc
 Et dans son erreur par la Belle
 Aparament il fut laissé.
 Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute d
 Mais après huit, c'est une étrange affai
 Je me raporte de cela
 A quiconque a passé par là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie,
 Aima sa fille Alaciel
 Un peu plus que sa propre vie.
 Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
 De bon, de beau, de charmant & d'aima
 D'accommodant, j'y mets encor ce point
 La rendoit d'autant estimable;
 En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provin
 Mamolin, Roi de Garbe, en devint amour
 Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres Princes.
 La Belle aimoit déjà; mais on n'en savoit
 Filles de sang Royal ne se déclarent guere
 Tout se passe en leur cœur, cela les fâche
 Car elles sont de chair ainsi que les Bergers
 Hispal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan
 Bien fait, plein de merite, honneur de l'Alon
 Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun mar

Tous deux brûloient, sans oser se le dire
 Ou s'ils se le disoient, ce n'étoit que des ye
 Comme ils en étoient là, l'on accorda la B
 Il falut se resoudre à partir de ces lieux.
 Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
 S'en fier à quelque autre eût peut-être été mi

Après huit jours de traite, un vaisseau de Cor
 Ayant pris le dessus du vent,
 Les attaqua; le combat fut sanglant;

aucun des deux partis y fit mal ses affaires.
 Les assaillans, faits aux combats de mer,
 Étoient les plus experts en l'art de massacrer;
 Ils ignoient l'adresse au nombre: Hispal par sa vail-
 lante Tenoit les choses en balance. [lance
 Les Corfaires pourtant monterent sur son bord.
 Grifonio le gigantesque
 Conduisoit l'horreur & la mort
 Avecque cette soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné.
 Un Corfaire sentit son bras déterminé.
 Ses yeux il sortoit des éclairs & des flâmes.
 Pendant qu'il étoit au combat acharné,
 Grifonio courut à la chambre des femmes.
 Il avoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau;
 L'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
 Il l'emportoit comme un moineau;
 La charge pour lui n'étant pas suffisante,
 Il prit aussi la cassette aux bijoux,
 Aux diamans, aux témoignages doux
 Que reçoit & garde une amante:
 Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
 Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
 Un aveu dont d'abord elle parut contente,
 Et d'avoir le tems de s'en mettre en courroux.

Malheureux Corfaire emportant cette proie,
 N'en eut pas long-tems de la joie.
 Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
 S'étant quelque peu détaché,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
 Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
 Heros d'un revers coupe en deux l'Amiral:
 Le tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
 Niant Mahom, Jupin & Targavant,
 Et maint autre Dieu non moins extravagant:
 Il demeure sur pieds, en la même posture.
 On auroit ri de l'aventure,
 Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après: l'un & l'autre vaisseau.

Mal-mené du combat, & privé de Pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.

La mort fit lâcher prise au Géant pourfendeur,
L'Infante par sa robe en tombant soutenue,
Fut bien-tôt d'Hispal secourue.

Nager vers les vaisseaux eût été tems perdu:
Ils étoient presque à demi mille.

Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante.
Aucuns ont assuré comme chose constante,
Que même du peril la cassette échapa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La Belle après soi la tira;
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.

Le premier roc gagné, non pas sans quelque peur,
La crainte de la faim suivit celle des flots;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'achève; il se passe une nuit;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit.

Point de quoi manger sur ces rochers:
Voilà notre couple réduit

A sentir de la faim les premières aproches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux

Qu'aimés aussi bien qu'amoureux, []
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.

Après s'être long-tems regardés sans parler,
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler.

Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque.
Nous n'en mourrons pas moins; mais il

pend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups;

C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler! dit-il, le peut-on quand on aime.

Ah si.... mais non, Madame, il n'est pas à plaindre
Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre

brave à mon égard & la faim & les flots ;
 Mais jettant l'œil sur vous je trouve tout à craindre.
 La Princesse à ces mots ne se put plus contraindre.
 Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
 Regards d'être au ciel adressés,
 Et puis sanglots, & puis soupirs encore :
 Ce même langage Hispal lui repartit,

Tant qu'enfin un baiser suivit :

Il fut pris ou donné c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissans,

Le Heros dit : Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si sûre,

Qu'il importe que nos corps des oiseaux ravissans,

Des monstres marins, deviennent la pâture ?

Sépulture pour sépulture,

La mer est égale à mon sens :

Attendons-nous ici qu'une fin languissante ?

Seroit-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots ?

Si de la force encor, la côte est peu distante,

Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;

Passons de rocher en rocher :

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.

Alaciel s'y résolut sans peine.

Il revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,

La cassette en lèsse suivant,

Et le nageur poussé du vent,

De roc en roc portant la Belle,

Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du ciel, & de ces repatoires,

du Dieu qui preside aux liquides manoirs,

Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,

De travail & d'inquiétude,

Non pour lui, mais pour ses amours,

Après avoir jeûné deux jours,

Prit terre à la dixième traite,

Lui, la Princesse & la cassette.

Surquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours

Cette cassette ? Est-ce une circonstance

Qui soit de si grande importance ?

Oui selon mon avis; on va voir si j'ai tort,
 Je ne prends point ici l'effor,
 Ni n'affecte de railleries.
 Si j'avois mis nos gens à bord
 Sans argent & sans pierreries,
 Seroient-ils pas demeurés court?
 On ne vit ni d'air ni d'amour.
 Les amans ont beau dire & faire,
 Il en faut revenir toujours au nécessaire.
 La cassette y pourvut avec maint diamant.
 Hispal vendit les uns, mit les autres en gage
 Fit achat d'un château le long de ces rivages
 Ce château, dit l'Histoire, avoit un parc fort grand
 Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages
 Sous ces ombrages nos amans
 Passoient d'agréables momens:
 Voyez combien voilà de choses enchainées,
 Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit
 Sourd & muet, & d'amoureuse affaire;
 Sombre surtout; la Nature sembloit
 L'avoir mis là non pour autre mystère.
 Nos deux amans se promenant un jour,
 Il arriva que ce fripon d'Amour
 Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
 Chemin faisant Hispal expliquoit ses desirs,
 Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs
 Plein d'une ardeur impatiente;
 La Princesse écoutoit incertaine & tremblante

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
 Ignorés du reste des hommes;
 Profitons-en; nous n'avons à songer
 Qu'aux douceurs de l'Amour, en l'état où nous
 sommes.

Qui vous retient? on ne fait seulement
 Si nous vivons; peut-être en ce moment
 Tout le monde nous croit au corps d'une balcin
 Ou favorisez votre amant,

Ou qu'à votre époux il vous mene.
 Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre
 heureux
 Celui dont vous avez éprouvé la constance.
 Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
 N'est-il pas assez amoureux ?
 Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?

Hispal haranguoit de façon
 Qu'il auroit échauffé des marbres,
 Tandis qu'Alacié, à l'aide d'un poinçon,
 Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
 Mais l'amour la faisoit rêver
 A d'autres choses qu'à graver
 Des caractères sur l'écorce.
 Son amant & le lieu l'assuroient du secret :
 C'étoit une puissante amorce.
 Elle résistoit à regret :
 Le printems par malheur étoit lors en sa force
 Jeunes coeurs sont bien empêchés
 A tenir leurs desirs cachés,
 Etant pris par tant de manières.
 Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
 Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
 Qui dans l'abord ne croyoient pas
 Pouvoir accorder les premières ?
 Amour, sans qu'on y pense amène ces instans,
 Mainte fille a perdu ses gans,
 Et femme au partir s'est trouvée,
 Qui ne fait la plupart du tems
 Comme la chose est arrivée.

Près de l'autre venus, notre amant proposa
 D'entrer dedans, la Belle s'excusa,
 Mais malgré soi, déjà presque vaincue.
 Les services d'Hispal en ce même moment
 Lui reviennent devant la vue.
 Ces jours sauvés des flots, son honneur d'un Géant
 Que lui demandoit son amant ?
 La bien dont elle étoit à sa valeur tenue.

Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagard
Vous le vienne enlever; Madame, songez-y;

L'on ne fait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.

Il salut se mettre à l'abri:
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je fais plus d'une Belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir:
Rien ne coute en amour que la première peine
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr

Ceux de ce bois; car la forêt n'est pleine
Que de monumens amoureux,
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit: Ici pâma de joie
Des Mortels le plus heureux:

Là mourut un amant sur le sein de sa Dame
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés, & mille autres rendus.

Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus
Si châteaux avoient une langue.

La chose en vint au point, que las de tant d'amour
Nos amans à la fin regretterent la Cour.
Le Belle s'en ouvrit, & voici sa harangue:

Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans
Je vous le demande à vous-même. {desir
Ce sont des feux bien-tôt passés,

Que ceux qui ne sont point dans leur cours
Il y faut un peu de contrainte. {suerie

Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un desert, & puis un monument;
Hispal, otez-moi cette crainte.

Allez

Allez-vous-en voir promptement
 Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
 Quand on saura que nous sommes en vie.
 Déguisez bien notre séjour :
 Dites que vous venez préparer mon retour,
 Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
 Qu'il n'arrive plus d'aventure.
 Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
 Trouvez seulement le moyen
 De me suivre en ma destinée
 Ou de fillage, ou d'himénée,
 Et tenez pour chose assurée,
 Que si je ne vous fais du bien,
 Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
 Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.
 Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
 L'Infante pour Zair le charge d'une lettre.
 Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent :
 Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
 S'il est mort, s'il est vivant,
 Tant la surprise fut grande ;
 En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
 Dès qu'il eut à tout satisfait,
 On fit partir une escorte puissante.
 Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
 Le moindre soupçon de l'Infante.
 Le Chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
 Abordé près du port, avant tout il partage
 Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
 Va droit avec l'autre au château.
 La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue :
 Il en devint épris à la première vue ;
 Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,
 Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
 Elle s'en tint fort offensée,
 Et l'avertit de son devoir.
 Témoigner en tels cas un peu de desespoir,

Est

64 LA FIANCÉE

Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce qu'il fait notre homme ; il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim ;
 Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite ;
 On n'a pas le tems d'en venir
 Au repentir.
 D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
 Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
 Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.
 Le second jour commence à la toucher.
 Elle rêve à cette aventure.
 Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher
 C'est avoir l'ame un peu trop dure.
 Par pitié donc elle condescendit
 Aux volontés du Capitaine ;
 Et cet office lui rendit,
 Gaïement, de bonne grace, & sans montrer de peine
 Autrement le remède eût été sans effet. [n]
 Tandis que le Galant se trouve satisfait,
 Et remet les autres affaires,
 Disant tantôt que les vents sont contraires ;
 Tantôt qu'il faut radoubier ses galeres,
 Pour être en état de partir ;
 Tantôt qu'on vient de l'avertir,
 Qu'il est attendu des Corsaires ;
 Un Corsaire en effet arrive, & surprenant
 Ses gens demeurés à la rade,
 Les tue, & va donner au château l'escalade :
 Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
 Il prend le château d'emblée.
 Voilà la fête troublée.
 La jeûneur maudit son sort.
 Le Corsaire apprend d'abord
 L'aventure de la Belle,
 Et la tirant à l'écart,
 Il en veut avoir sa part.
 Elle fit fort la rébelle.

Vous a
 Q
 V
 O
 a just
 avons
 Atten
 que qu
 e mar
 qu'eût f
 accom
 e qu'on
 quand i
 augmen
 par p
 ue ne
 le se f
 n'est a
 Si l
 eût m
 Sage e
 andis qu
 Vent p
 rtune qu
 Et ve
 Lui
 Seigne
 Hom
 Sans
 ge de ch
 Ayan
 Perfe

DU ROI DE GARBE. 65

Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis Corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable,
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer
avons rendre à chacun selon ce qu'il merite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger,
que quand de ce côté vous aurez été quite.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-
qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi. [moi.
s'accommoder à tout est chose nécessaire.

Ne qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire,
quand il plaît au destin que l'on en vienne là ;
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
par pitié d'autrui la Belle se força,
ne point essayer par pitié de soi-même ?
elle se force donc, & prend en gré le tout.
n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le Corsaire eût été sage,
eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Helas ! il n'en est point.
andis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
fortune qui ne dort que lors que nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & sans souci
de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,

Qu'en

Qu'en sa voisine on disoit être,
 Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître
 Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
 Pouvoit assembler deux mille hommes.
 Il les assemble donc un beau jour, & leur dit:
 Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes
 Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin?
 Qu'il traite comme esclave une Beauté divine?
 Allons tirer notre voisine
 D'entre les griffes du matin.
 Que ce soir chacun soit en armes;
 Mais doucement, & sans donner d'alarmes
 Sous les auspices de la nuit,
 Nous pourons nous rendre sans bruit
 Au pied de ce château, dès la petite pointe
 Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe
 Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
 Pour ma part du butin je ne veux que la Dame
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
 Je me sens un desir en l'ame,
 De lui restituer ses biens & son honneur.
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, le
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
 Dont ces brigands ont rempli la maison.
 Je vous demande encore un don;
 C'est qu'on pendre aux creneaux haut & court
 le Corsaire.

Cette harangue militaire
 Leur fut tant d'ardeur inspirer,
 Qu'il en falut une autre afin de modérer
 Le trop grand desir de bien faire.
 Chacun repaît le soir étant venu:
 L'on mange peu; l'on boit en récompense
 Quelques tonneaux sont mis sur cu.
 Pour avoir fait cette dépense,
 Il s'est gagné plusieurs combats,
 Tant en Allemagne qu'en France.
 Ce Seigneur donc n'y manqua pas;
 Et ce fut un trait de prudence.

Main

DU ROI DE GARBE. 67

Sainte échelle est portée, & point d'autre emba-
Point de tambours, force bons coutelas. [ras]

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir.

C'est un tems où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple Corsaire,
En sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise & son épouvante,

Et les civilités de son libérateur,

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa priere sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts, consola les mourans,

Et puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de tems

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers Galans ;

Je n'ai pas peine à le croire.

Un voisin la reçut en un appartement,

Tout brillant d'or, & meublé richement.

On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre :

Nouvel hôte, & nouvel amant,

Ce n'étoit pas pour rien omettre.

Grande chere surtout, & des vins fort exquis.

Les Dieux ne sont pas mieux servis.

Alaciel, qui de sa vie

Selon la loi n'avoit bu vin,

Goûta ce soir par compagnie

De ce breuvage si divin.

Il ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,

Insensiblement fit carrousse :

Et comme amour jadis lui treubla la raison,

Ce fut lors un autre poison.

Tous deux sont à craindre des Dames.

Alaciel mise au lit par ses femmes,

Ce

Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un
 Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles apas ?
 Si j'en trouvois autant je saurois bien qu'en fin
 Disoit l'autre jour un certain :
 Qu'il me vienne une même affaire,
 On verra si j'aurai recours à mon voisin.
 Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la Belle
 Cette nuit disposerent d'elle.
 Les charmes des premiers dissipés à la fin,
 La Princesse au sortir du somme
 Se trouva dans les bras d'un homme.
 La frayeur lui glaça la voix :
 Elle ne put crier, & de crainte faisie
 Permit tout à son hôte, & pour une autre fois
 Lui laissa lier la partie.
 Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
 Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à d'...
 Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
 Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
 De faire cette nuit les honneurs du logis,
 Prendre sa place, aller trouver la Belle,
 Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
 Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ;
 Et qu'en s'aqu Coastant bien de l'emploi proposé,
 L'Infante assurément agréroit son service.
 L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
 Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
 A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
 Il ne put sans parler contenir cette joie.
 La Belle se plaignit d'être ainsi leur jouet.
 Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
 Dit-elle, & de quel droit me donner comme
 L'autre confessa qu'en effet [fais
 Ils avoient tort ; mais que toute la faute
 Etoit au maître du logis.
 Pour vous venger de son mépris,
 Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.
 Encherissez sur les tendresses

vous eutes pour lui tant qu'il fut votre amant,
 neez-moi par dépit, & par ressentiment,
 Si vous ne pouvez autrement.
 conseil fut suivi, l'on poussa les affaires,
 L'on se vangea, l'on n'omit rien.
 Que si l'ami s'en trouva bien,
 L'hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ai bien compté,
 sixieme incident des travaux de l'Infante
 Par quelques-uns est raporté
 D'une maniere differente.
 Force gens concluront de là,
 d'un Galant au moins je fais grace à la Belle,
 C'est médifance que cela :
 Je ne voudrois mentir pour elle.
 Son époux n'eut assurément
 Que huit Précurseurs seulement.
 Pour suivons donc notre nouvelle.
 L'hôte revint quand l'ami fut content.
 Alaciel lui pardonnant,
 Fit entre eux les choses égales :
 clémence sied bien aux personnes Royales,

si de main en main Alaciel passoit,
 Et souvent se divertissoit
 Aux menus ouvrages des filles
 qui la servoient, toutes assez gentilles.
 en aimoit fort une à qui l'on en contoit ;
 le conteur étoit un Gentilhomme
 de ce logis, bien fait & galant homme ;
 Mais violent dans ses desirs,
 Et grand ménager de soupirs,
 nes à commencer près de la plus sévere ;
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Pour au bout du parc le Galant rencontra
 Cette fillette ;
 dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
 Toute seulette.
 L'Infante étoit fort près de là :

Mais

70 LA FIANCÉE

Mais il ne la vit point, & crut en assurance
Pouvoir user de violence.

Sa médifante humeur, grand obftacle aux faveurs

Pefte d'amour, & des douceurs

Dont il tire fa fubfiftance,

Avoit de ce Galant fouvent grêlé l'efpoir.

La crainte lui nuifoit autant que le devoir.

Cette fille l'auroit felon toute aparence

Favorifé,

Si la Belle eût ofé.

Se voyant craint de cette forte,

Il fit tant qu'en ce pavillon

Elle entra par occafion ;

Puis le Galant ferme la porte :

Mais en vain, car l'Infante avoit dequoi l'ouvrir

La fille voit fa faute, & tâche de fortir.

Il la retient : elle crie, elle appelle :

L'Infante vient, & vient comme il faloit,

Quand fur fes fins la Demoifelle étoit.

Le Galant indigné de la manquer fi belle

Perd tout refpect, & jure par les Dieux,

Qu'avant que fortir de ces lieux,

L'une ou l'autre païra fa peine ;

Quand il devroit leur attacher les mains :

Si loin de tous fecours humains,

Dit-il, la refiftance eft vaine.

Tirez au fort fans marchander ;

Je ne ferois vous accorder

Que cette grace ;

Il faut que l'une ou l'autre paffe

Pour aujourd'hui.

Qu'a fait Madame ? dit la Belle,

Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui, fi le fort tombe fur elle,

Dit le Galant, prenez-vous-en à lui.

Non non, reprit alors l'Infante ;

Il ne fera pas dit que l'on ait, moi prefente,

Violenté cette innocente.

Je me refous plutôt à toute extrémité.

Ce combat plein de charité

Fut par le fort à la fin terminé.

L'Infante en eut toute la gloire :

Lui donna sa voix, à ce que dit l'Histoire.

L'autre sortit, & l'on jura

De ne rien dire de cela.

Mais le Galant se seroit laissé pendre,

Autôt que de cacher un secret si plaisant ;

Pour le divulguer il ne voulut attendre

Le tems qu'il falloit pour trouver seulement

Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris

Devint à l'Infante une peine ;

Elle eut regret d'être l'Helene

D'un si grand nombre de Paris.

Aussi l'Amour se jouoit d'elle.

Un jour entre autres que la Belle

Dans un bois dormoit à l'écart,

Il s'y rencontra par hasard

Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,

Ces sortes de gens que sur des palefrois

Les Belles suivoient autrefois,

Et passoient pour chastes & pures.

Lui-ci qui donnoit à ses desirs l'essor,

Comme faisoient jadis Roger & Galaor,

N'eut vu la Princesse endormie,

De prendre un baiser il forma le dessein ;

Et prêt à faire choix de la bouche ou du sein,

Étoit sur le point d'en passer son envie,

Quand tout d'un coup il se souvint

Des loix de la Chevalerie.

A ce penser il se retint,

Priant toutefois en son ame

Toutes les Puissances d'amour,

Qu'il pût courir en ce séjour

Quelque aventure avec la Dame.

L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point.

Non, non, dit-il, ne craignez point,

Je ne suis Géant ni Sauvage ;

Mais Chevalier errant, qui rends grâces aux Dieux,

D'avoir

D'avoir trouvé dans ce bocage
 Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieus
 Après ce compliment, sans plus longue demeure
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit
 C'étoit un homme qui faisoit
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.
 Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras
 Et tout ce qu'en semblables cas
 On a de coutume de dire
 A celles pour qui l'on soupire
 Son offre fut reçue, & la Belle lui fit
 Un long Roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,
 Les six Galans. L'Avanturier en prit
 Ce qu'il crut à propos d'en prendre
 Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
 Cet inconnu s'engagea de la rendre
 Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois
 Dans Garbe ? non, reprit-elle, & pour causer
 Si les Dieux avoient mis la chose
 Jusques à présent à mon choix,
 J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
 Pourvu qu'Amour me prête vie,
 Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remède à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'apaise
 Si j'en mourrais (à vos bontés ne plaise)
 Vous demeureriez seule, & pour vous parler franc
 Je tiens ce service assez grand,
 Pour me flater d'une espérance
 De récompense
 Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs
 Convint d'un nombre de faveurs,
 Qu'afin que la chose fût sûre,
 Cette Princesse lui paioit,
 Non tout d'un coup, mais à mesure
 Que le voyage se feroit ;
 Tant chaque jour, sans nulle faute,
 Le marché s'étant ainsi fait,
 La Princesse en croupe se met,

Sans prendre congé de son hôte.

L'inconnu qui pour quelque tems

S'étoit defait de tous ses gens,

rencontra bien-tôt. Il avoit dans sa troupe

un neveu fort jeune avec son Gouverneur.

La Heroïne prend en descendant de croupe

le palefroi. Cependant le Seigneur

Marche toujours à côté d'elle,

Tantôt lui conte une nouvelle,

Et tantôt lui parle d'amour,

Pour rendre le chemin plus court.

beaucoup de foi le traité s'exécute :

Pas la moindre ombre de dispute :

de faute au calcul, non plus qu'entre
marchands.

leur en faveur (ainsi contoient ces gens)

au bord de la mer enfin ils arriverent,

Et s'embarquerent.

l'élément ne leur fut pas moins doux

autre avoit été ; certain calme au contraire

longeant le chemin, augmenta le salaire.

les & gaillards ils débarquerent tous

port de Joppe, & là se rafraichirent ;

au bout de deux jours en partirent,

sans autre escorte que leur train.

ce fut aux brigands une amorce.

un gros d'Arabes en chemin

tant rencontrés, ils cédoient à la force ;

notre Avanturier fit un dernier effort,

sa les brigands, reçut une blessure

qui le mit dans la sépulture,

son sur le champ. Devant sa mort

eut à la Belle, ordonna du voyage,

chargea son neveu, jeune homme de courage,

lui légua par même moyen

plus des faveurs, avec son équipage,

et tout le reste de son bien.

on fut revenu de toutes ces allarmes,

on eut versé certain nombre de larmes,

I.

D

On

On satisfit au testament du mort ;
 On paya les faveurs , dont enfin la dernière
 Echut justement sur le bord
 De la frontiere.

En cet endroit le neveu la quita ,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le Gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.
 Au Soudan il la presenta.
 D'exprimer ici la tendresse ,
 Ou pour mieux dire les transports ,
 Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse
 Il faudroit de nouveaux efforts ;
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que
 Phébus , qui sur la fin du jour
 Tombe d'ordinaire si court
 Qu'on diroit qu'il se précipite.
 Le Gouverneur aimoit à se faire écouter ;
 Ce fut un passe-tems de l'entendre conter
 Monts & merveilles de la Dame ,
 Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Seigneur
 Hispal étant parti , Madame incontinent ,
 Pour fuir oisiveté , principe de tout vice ,
 Résolut de vaquer nuit & jour au service
 D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit
 Je ne vous aurois jamais dit
 Tous ses temples & ses chapelles ,
 Nommés pour la plupart alcôves & ruelles
 Là les gens pour idole ont un certain oiseau
 Qui dans ses portraits est fort beau ,
 Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes
 Au contraire des autres Dieux ,
 Qu'on ne sert que quand on est vieux
 La Jeunesse lui sacrifie.
 Si vous saviez l'honnête vie
 Qu'en le servant menoit Madame Alaciel
 Vous béniriez cent fois le ciel
 De vous avoir donné fille tant accomplie

DU ROI DE GARBE. 75

este en ces païs on vit d'autre façon
 de parmi vous ; les Belles vont & viennent ;
 Point d'Eunuques qui les retiennent ;
 Hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
 L'une dès l'abord s'est faite à leur méthode ,
 Tant elle est de facile humeur ;
 Et je puis dire à son honneur
 Que de tout elle s'accommode.

étoit ravi. Quelques jours écoulés ,
 la princesse partit pour Garbe en grande escorte,
 gens qui la suivoient furent tous régalez
 de beaux presens : & d'une amour si forte
 Belle toucha le cœur de Mamolin ,
 ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
 pendant lequel , ayant belle audience ,
 le roi conta tout ce qu'elle voulut ,
 Dit les mensonges qu'il lui plut.
 Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
 Il vint : on porta la Reine dans son lit.
 A son honneur elle en sortit :
 Le Prince en rendit témoignage.
 Alaciel , à ce qu'on dit ,
 N'en demandoit pas davantage.

Monte nous apprend que beaucoup de matis ,
 se vantent de voir fort clair en leurs affaires ,
 viennent bien souvent qu'après les favoris ,
 et s'avans qu'ils sont ne s'y connoissent gueres.
 Mais sur toutefois est de se bien garder ,
 Craindre tout , ne rien hasarder.
 Maintenez-vous ; l'affaire est d'importance :
 de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
 Voyez que l'himen y suit l'accord de près :
 C'est là l'un des plus grands secrets ,
 Pour empêcher les aventures.
 En vos amitiés fort chastes & fort pures ;
 Cupidon alors fait d'étranges leçons :
 Rompez-lui toutes ses mesures :

D a

Pour-

Pourvoyez à la chose aussi-bien qu'aux soupçons
 Ne m'allez point conter; c'est le droit des garçons
 Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre
 Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
 Le remède sera de rire en son malheur.

Il est bon de garder sa fleur;
 Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas peiner.



LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE

DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne sont que des chagrins

Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.

Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons

Sont bien venus, quoi qu'on lui die.

Il n'a pas un moment de repos en sa vie.

Si l'oreille lui tinte, o Dieux! tout est peiné.

Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.

Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire.

Je ne vous voudrois pas un tel point garantir

Car pour songer il faut dormir,

Et les jaloux ne dorment guere.

Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux

Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne.

C'est cocuage qu'en personne

Il a vu de ses propres yeux:

Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.

Il veut à toute force être au nombre des jaloux.

Il se maintient cocu, du moins de la pensée.

S'il ne l'est en chair & en os.

avres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
 Quel tort vous fait-il? quel dommage?
 Est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
 Se moquent avec juste cause?
 Quand on l'ignore, ce n'est rien,
 Quand on le fait, c'est peu de chose.
 Mais croyez cependant que c'est un fort grand cas:
 Ne craignez donc d'en douter, & ne ressemblez pas
 à celui-là qui but dans la coupe enchantée.
 Profitez du malheur d'autrui.
 Cette histoire peut soulager votre ennui,
 Je vous l'aurai bien-tôt contée.

Mais je vous veux premièrement,
 Prouver par bon raisonnement, [sûr,
 Ce mal dont la peur vous mine & vous con-
 tamine, mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
 En mettez-vous votre bonnet
 Moins aisément que de coutume?
 Cela s'en va-t-il pas tout net?
 Craignez-vous qu'il en reste une seule apparence?
 Une tâche qui nuise à vos plaisirs secrets?
 Ne trouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
 Ne percevez-vous d'aucune différence?
 Je tire donc ma conséquence,
 Et malgré le peuple, ignorant & brutal:
 Cocuage n'est point un mal.

Non, mais l'honneur est une étrange affaire!
 Vous soutient que non? ai-je dit le contraire?
 C'est en l'honneur, l'honneur; je n'entends que
 ce mot.
 Sçavez-vous qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome;
 Ici qui s'afflige y passe pour un sot;
 Là qui rit, pour un fort honnête homme.
 Et l'on prend comme il faut cet accident fatal,
 Cocuage n'est point un mal.

Alors que c'est un bien: la chose est fort facile.
 Vous rit; votre femme est souple comme un
 band; D 3 Et

Et vous pouriez avoir vingt Mignonnes en ville
 Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout
 Quand vous parlez, c'est dit notable
 On vous met le premier à table
 C'est pour vous la place d'honneur
 Pour vous le morceau du Seigneur
 Heureux qui vous le sert ! la blondine Chien
 Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen
 Vous êtes le patron ; donc je conclus en fin
 Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous le
 revanche ;

Même votre homme écarte & ses as & ses
 Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dieux
 Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
 Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine
 Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'aise
 Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
 Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit
 Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle, vous plaise
 Qui dit prude au contraire, il dit laide ou marie
 Incapable en amour d'apprendre jamais rien
 Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse
 Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matière en est courte
 Ce n'est pas en passant qu'on traite cette courte
 Venons à notre histoire. Il étoit un qu'on
 Dont je tairai le nom, l'état & la patrie.

Celui-ci, de peur d'accident,
 Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie
 Nimphe si vous voulez, Bergere & cetera
 Pour épouse, jamais il n'en vint jusqu'à
 S'il eut tort ou raison, c'est un point que je prie
 Quoi qu'il en soit, himen n'ayant pu trouver place
 Devant cet homme, il falut que l'amour

Se mêlat seul de ses affaires,
 Eût soin de le fournir des choses nécessaires

ENCHANTE'E. 79

Soit pour la nuit, soit pour le jour.
 Si procura donc les faveurs d'une Belle ,
 Qui d'une fille naturelle
 Et pere, & mourut: le pauvre homme en pleura,
 Se plaignit, gémit, soupira,
 Non comme qui perdrait sa femme :
 Deuil n'est bien souvent que changement
 d'habits ;
 Et comme qui perdrait tous ses meilleurs amis ,
 Son plaisir, son cœur & son ame.
 Elle crut, se fit; on pouvoit déjà voir
 Hauffer & baisser son mouchoir.
 Temps coule, on n'est pas si-tôt à la bavette
 Et trote, qu'on raisonne, on devient grandelette,
 Et grande tout-à-fait, & puis le serviteur.
 Le pere avec raison eut peur
 Que sa fille chassant de race,
 Ne le prévint, & ne prévint encor
 Prêtre, Notaire, himen, accord ;
 Ses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
 Au present que l'on fait de soi.
 La laisser sur sa bonne foi
 Ce n'étoit pas chose trop sûre.
 Il vous mit donc la créature
 Dans un couvent: là cette Belle aprit
 Et qu'on apprend, à manier l'éguille.
 Point de ces livres qu'une fille
 Lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit:
 Langage d'amour étoit jargon pour elle.
 On n'eût su tirer de la Belle
 Un seul mot que de sainteté.

En spiritualité

Elle auroit confondu le plus grand personnage.
 Une des Nonains la louoit de beauté,
 Et Dieu si, disoit-elle, ah ma soeur ! soyez sage
 Ne confidez point des traits qui periront:
 Et sur terre que cela, les vers le mangeront.
 Le reste elle n'avoit au Monde sa pareille
 A manier un cannevas,
 Et mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,

Tapissoit mieux qu'Arachne , & mainte
merveille.

Sa sagesse , son bien , le bruit de ces beaux
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse

Car la Belle étoit là comme en lieux empruntés

Attendant mieux ; ainsi que l'on y laisse

Les bons partis , qui vont souvent

Au moultier sortant du couvent.

Vous saurez que le pere avoit long-temps

Cette fille légitimée ;

Caliste (c'est le nom de notre Renfermée)

N'eut pas la clef des champs , qu'adieu les

Il se presenta des Blondins ,

De bons Bourgeois , des Paladins ,

Des gens de tous états , de tout poil , de tout

La Belle en choisit un , bien fait , beau person

D'humeur commode , à ce qu'il lui sem

Et pour gendre aussi-tôt le pere l'agréa.

La dot fut ample ; ample fut le douaire

La fille étoit unique , & le garçon aussi.

Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'aff

Les mariés n'avoient souci

Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de paradis s'étant passés ainsi ,

L'enfer des enfers vint ensuite.

Une jalouse humeur saisit soudainement

Notre époux , qui fort sotement

S'alla mettre en l'esprit de craindre la pour

D'un amant , qui sans lui se seroit moris

Sans lui le pauvre homme eût perdu

Son tems à l'entour de la Dame ,

Quoique pour la gagner il tentat tout moy

Que doit faire un mari quand on aime sa fem

Rien.

Voici pourquoi je lui conseille

De dormir s'il se peut d'un & d'autre côté

Si le Galant est écouté ,

Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille

ENCHANTÉE. 81

ant à l'occasion, cent pour une. Mais si
discours du Blondin la Belle n'a souci ;
us le lui faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.
mon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
l'excuse & le plains; d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nerie
Fleurissoit lors ; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nerie eut à ses gages
Les Intendans des orages,
Et tint le Destin lié.
Les Zéphirs étoient ses Pages ;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes-fois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science
ne put trouver de remède à l'amour.
non la captiva : celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
le pour un Mortel, qu'en vain elle souhaite
éder une nuit à son contentement.
Nerie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite,
s elle alloit au point, & ne marchandait pas.
Damon, quoiqu'elle eût des apas,
pouvoit se resoudre à fausser la promesse
D'être fidelle à sa moitié ;
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié,

Où sont-ils ces maris ? la race en est cessée :
Et même je ne fais si jamais on en vit.

L'Histoire en cet endroit est selon ma pensée

Un peu sujette à contredit :

L'hipogrise n'a rien qui me choque l'esprit,

Non plus que la lance enchantée :

Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surpasse

Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres

Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres

On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie

Employa philtres & brevets,

Eut recours aux regards remplis d'afféterie,

Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon à ces ressorts oposoit l'himénée.

Nerie en fut fort étonnée.

Elle lui dit un jour : Votre fidélité

Vous paroît heroïque & digne de louange ;

Mais je voudrois savoir comment de son côté

Caliste en use, & lui rendre le change.

Quoi donc, si votre femme avoit un favori

Vous seriez l'homme chaste auprès d'une main

Et pendant que Caliste, attrapant son mari,

Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse

Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?

Je vous croyois beaucoup plus fin,

Et ne vous tenois pas homme de mariage.

Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage

C'est pour eux seuls qu'himen fit les plaisirs permis

Mais vous, ne pas chercher ce qu'Amour a d'exotique

Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pousse

Et vous les bannirez de votre République !

Non non, je veux qu'ils soient désormais vos amis

Faites-en seulement l'épreuve ;

Il vous feront trouver Caliste toute neuve,

Quand vous reviendrez au logis.

Apprenez tout au moins si votre femme est chaste

Je trouve qu'un certain Erasme

Va chez vous fort affidument.

Seroit-ce en qualité d'amant,

Je prit Damon, qu'Erasme nous visite?

est trop mon ami pour toucher ce point-là.

Votre ami tant qu'il vous plaira,

Dit Nerie honteuse & dépîte,

Aliste a des apas, Erasme a du merite;

à côté de l'adresse il ne leur manque rien;

Tout cela s'accommode bien.

es discours porta coup, & fit songer notre homme.

ne épouse fringante, & jeune, & dans son feu,

Et prenant plaisir à ce jeu,

Qu'il n'est pas besoin que je nomme:

un personnage expert aux choses de l'amour,

Hardi comme un homme de Cour,

en fait, & promettant beaucoup de sa personne:

Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux!

d'amis, moquez-vous; c'est une bagatelle.

En est-il de religieux,

qu'à desemparer alors que la Donselle

entre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,

tourne, s'inquiète, & regarde un Galant

En cent façons, de qui la moins friponne,

ut dire: Il y fait bon, l'heure du Berger sonna;

Êtes-vous sourd? Damon a dans l'esprit

de tout cela s'est fait, du moins qu'ils s'est pu faire.

ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage & mainte chimere.

Nerie en a bien-tôt le vent,

Et pour tourner en certitude

Le soupçon & l'inquiétude,

at Damon s'est coëffé si malheureusement,

L'enchanteresse lui propose

Une chose.

C'est de se frotter le poignet

ne eau dont les forciers ont trouvé le secret,

qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,

Ou des miracles autrement.

Cette drogue en moins d'un moment

84 LA COUPE

Lui donneroit d'Erasme, & l'air, & le visage,
 Et le maintien, & le corsage,
 Et la voix : & Damon sous ce feint personnage
 Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
 Damon n'attend pas davantage.
 Il se frote, il devient l'Erasme le mieux fait
 Que la Nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme ;
 Met la fleur au vent ; & cachant son ennemi
 Que vous êtes belle aujourd'hui !
 Lui dit-il. Qu'avez-vous, Madame,
 Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps
 Caliste qui savoit les propos des amans,
 Tourna la chose en raillerie.
 Damon changea de batterie.
 Pleurs & soupirs furent tentés,
 Et pleurs & soupirs rebutés.
 Caliste étoit un roc ; rien n'émuvoit la Belle
 Pour dernière machine, à la fin notre époux
 Proposa de l'argent ; & la somme fut telle
 Qu'on ne s'en mit point en courroux :
 La quantité rend excusable.
 Caliste enfin l'invincible
 Commença d'écouter raison.
 Sa chasteté plia ; car comment tenir bon
 Contre ce dernier adversaire ?
 Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon
 L'argent en auroit fait l'affaire.
 Et quelle affaire ne fait point
 Ce bienheureux métal, l'argent maître du Monde
 Soyez beau, bien-disant, ayez perruque blonde
 N'omettez un seul petit point ;
 Un Financier viendra qui sur votre moustaque
 Enlèvera la Belle ; & dès le premier jour
 Il fera présent du panache ;
 Vous languirez encore après un an d'amour
 L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable
 Le rocher disparut ; un mouton succéda ;

ENCHANTE'E. 85

Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui sur le point de ne rien refuser]

Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose ;
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse voyant cette métamorphose,
Remeura bien surprise : elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.

Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, & sans venir au point ?

L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nerie.

Vous êtes, dit-elle, en doute de cela,

Buvez dans cette coupe-là.

En la fit par tel art que dès qu'un personnage,

Dument atteint de cocuage,

Veut porter la levre, aussi-tôt tout s'en va :

N'en avale rien, & répand le breuvage

Sur son sein, sur sa barbe & sur son vetement,

Car s'il n'est point censé cocu suffisamment,

Il boit tout sans répandre goutte.

Damon, pour éclaircir son doute,

Porte la levre au vase ; il ne se répand rien.

Est, dit-il, réconfort ; & pourtant je fais bien

Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de
coupe ?

Faites-moi place en votre troupe

Messieurs

Messieurs de la grand' bande : Ainsi disoit Damon
 Faissant à sa femelle un étrange sermon.
 Misérables humains, si pour des cocuages
 Il faut en ces pays faire tant de façon,
 Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
 A l'entour de sa femme, & la rendit Coquette

Quand les Galands sont defendus,

C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
 Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
 Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal
 De quart d'heure en quart d'heure il consulte

Il y boit huit jours sans disgrâce. [Caliste]

Mais à la fin il y boit tant,

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale!

Science que Damon eût bien fait d'éviter!

Il jette de fureur cette coupe infernale:

Lui-même est sur le point de se précipiter.

Il enferme sa femme en une tour quarée;

Lui va soir & matin reprocher son forfait:

Cette honte qu'auroit le silence enterrée,

Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie.

Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,

Le Geolier fut fidelle; elle eut beau le tester

Enfin la pauvre malheureuse

Prend son tems que Damon, plein d'ardeur

Etoit d'humeur à l'écouter. [mouvement]

J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable

Mais quoi, suis-je la seule? hélas, non; peu d'hommes

poux

Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable

Que le moins entaché se moque un peu de vous

Pourquoi donc être inconsolable?

Hé bien, reprit Damon, je me consolerai,

Et même vous pardonnerai,

Tout

Tout incontinent que j'aurai
trouvé de mes pareils une telle légende,
qu'il s'en puisse former une armée assez grande
pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
le v se qui me fut vos secrets r veler.
Le mari sans tarder exécutant la chose
attire les passans ; tient table en son château.
Sur la fin des repas à chacun il propose
l'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
La femme, leur dit-il, m'a quit  pour un autre ;

Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidelle ? il est quelquefois bon
d'apprendre comme tout se passe à la maison.
Voici le moyen ; buvez dans cette tasse.

Si votre femme de sa grace
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne r pandrez nullement.
Mais si du Dieu nommé Vulcan
Vous suivez la banniere, étant de nos confreres
En ces redoutables misteres,
De part & d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre, à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; & selon les esprits
Cocuage en plus d'une forte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déja l'armée est assez forte
Pour faire corps, & battre aux champs ;
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :
Car pour être Royale il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.

Les

Les differens degrés où monte cocuage
 Reglent les pas & les emplois :
 Ceux qu'il n'a visité seulement qu'une fois
 Sont fantassins pour tout potage.
 On fait les autres cavaliers.
 Quiconque est de ses familiers,
 On ne manque pas de l'élire
 Ou Capitaine, ou Lieutenant,
 Ou l'on lui donne un Régiment ;
 Selon qu'entre les mains du Sire,
 Ou plus ou moins subitement,
 La liqueur du vâse s'épand.
 Un versa tout en un moment :
 Il fut fait Général : & croyez que l'armée
 De haut Officiers ne manqua :
 Plus d'un Intendant se trouva ;
 Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
 Et plus que suffisant pour se mettre en campagne
 Renaud, neveu de Charlemagne,
 Passa par ce château : l'on l'y traite à souhait
 Puis le Seigneur du lieu lui fait
 Même harangue qu'à la troupe.
 Renaud dit à Damon : Grand-merci de la coupe
 Je crois ma femme chaste ; & cette foi suffit.
 Quand la coupe me l'aura dit,
 Que m'en reviendra-t-il ? cela sera-t-il cause
 De me faire dormir de plus que de deux jours
 Je dors d'autant, grâces aux Dieux :
 Puis-je demander autre chose ?
 Que fais-je ? par hasard si le vin s'épandoit
 Si je ne tenois pas votre vâse assez droit ?
 Je suis quelquefois mal-adroit :
 Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre
 Messire Damon, je suis vôtre :
 Commandez-moi tout, hors ce point.
 Ainsi Renaud partit, & ne hasarda point.
 Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
 Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant

E N C H A N T E' E. 89

Tous avons des pareils ; c'est un grand avantage ;
 Il s'en rencontra tant & tant,
 Que l'armée à la fin Royale devenue,
 Caliste eut liberté, selon le convenant ;
 Par son mari chere tenue,
 Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renand vous montre à vivre.
 Pour Damon, gardez de le suivre.
 Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,
 Que fait-on ? nul Mortel, soit Roland, soit Re-
 naud,
 Au danger de répandre exempt ne se peut croire.
 Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



L E F A U C O N.

Nouvelle tirée de Boccace.

E me souviens d'avoir damné jadis
 L'amant-avare ; & je ne m'en dédiai
 La raison des contraires est bonne ;
 Le liberal doit être en paradis :
 m'en raporte à Messieurs de Sorbonne

c'étoit donc autrefois un amant,
 Qui dans Florence aimait certaine femme.
 Comment aimer ? c'étoit si follement,
 Que pour lui plaire il eût vendu son âme.
 Agissoit-il de divertir la Dame ;
 Pleines mains il vous jettoit l'argent :
 Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre,
 On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
 Enverse murs, jette portes par terre ;
 Ne prend rien dont il ne vienne à bout ;
 Dit taire chiens, & quand il veut servantes ;
 Et quand il veut les rend plus éloquentes

Que

Que Ciceron, & micux persuadantes :
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre Belle.
Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc, & le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pouroit dire
Belles Comtés, beaux Marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'apelloit Messire
A longue queue ; enfin grace à l'Amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme
Et peu d'amis ; même amis, Dieu fait comme
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire, c'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint-là :
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le merite, & les belles raisons
De Frédéric, & sa premiere vie.
Le Protestant de Madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du son.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré valon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employat pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'oeil, l'autre quelque autre avan
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Helene favorable,
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
 Il envoya les Marquisats au diable
 Premièrement; puis en vint aux Comtés,
 Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
 Et dont alors on faisoit plus de compte.
 Delà les monts, chacun veut être Comte,
 Si Marquis, Baron peut-être ailleurs.
 Je ne fais pas lesquels sont les meilleurs:
 Mais je fais bien qu'avecque la patente
 De ces beaux noms on s'en aille au marché,
 On reviendra comme on étoit allé;
 Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
 Clitie avoit aussi beaucoup de bien.
 Son mari même étoit grand terrien.
 Ainsi jamais la Belle ne prit rien,
 Argent ni dons; mais souffrit la dépense,
 Et les cadeaux; sans croire pour cela
 Être obligée à nulle récompense.
 Il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
 Au pauvre amant rien qu'une métairie,
 Hétiève encor, & pauvrement bâtie.
 À Frédéric alla se confiner;
 Monteux qu'on vît sa misère à Florence;
 Monteux encor de n'avoir su gagner
 Ni par amour, ni par magnificence,
 Ni par six ans de devoirs & de soins,
 Une Beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
 Il s'en prenoit à son peu de mérite,
 Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
 Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
 Plainte de lui ni grande ni petite.
 Notre Amoureux subsista comme il put
 Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
 Pour le servir qu'une vieille édentée;
 Cuisine froide & fort peu fréquentée;
 À l'écurie un cheval assez bon,
 Mais non pas fin: sur la perche un faucon.
 Donc à l'entour de cette métairie
 Defunt Marquis s'en alloit sans valets,

Sacri-

Sacrifiant à sa melancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautés de Madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant.
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands
Avoit toujours considéré sa femme;
Par testament il déclare la Dame
Son heritiere, arrivant le décès
De l'enfance, qui peu de tems après
Devint malade. On fait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne fait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux
Zele souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose
Il le refuse; & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric; pleure & mene une vie
A faire gens de bon coeur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château.
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler: on en disoit merveilles;
On en contoit des choses nompareilles:

que devant lui jamais une perdrix
se le fauvoir, & qu'il en avoit pris
tant ce matin, tant cette après-dinée,
son maître n'eût donné pour un trefor
un tel faucon. Qui fut bien empêchée,
fut Clitie. Aller ôter encore
Fédéric l'unique & seule chose
qui lui restoit? Et supposé qu'elle ose
lui demander ce qu'il a pour tout bien,
après de lui méritoit-elle rien?
elle l'avoit payé d'ingratitude:
tant de faveurs; toujours hautaine & rude
à son endroit. De quel front s'en aller
après cela le voir & lui parler,
tant été cause de sa ruine!
d'autre côté l'enfant s'en va mourir;
refuse tout; tient tout pour médecine.
Lors qu'il mange, il faut l'entretenir
ce faucon: il se tourmente, il crie:
il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Les raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la Dame un beau matin
en va sans suite, & sans nul équipage.
Fédéric prend pour un Ange des cieux
elle qui vient d'aparoître à ses yeux.
Mais cependant il a honte, il enrage,
n'avoir pas chez soi pour lui donner
tant seulement un malheureux dîner.
Dans un pauvre état où sa Dame le trouve
il rend confus. Il dit donc à la veuve
soi, venir voir le plus humble de ceux
que vos beautés ont rendus amoureux!
Un villageois, un haïre, un misérable!
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.
Sûrement vous alliez autre part.
Sur ce propos notre veuve repart:
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visiter.
Viens manger avec vous ce matin.
N'ai, dit-il, cuisinier ni marmite
pour vous donner? N'avez-vous pas du pain?

Reprit

Reprit la Dame. Incontinent lui-même
 Il va chercher quelque oeuf au poulailler,
 Quelque morceau de lard en son grenier.
 Le pauvre amant en ce besoin extrême
 Voit son faucon, sans raisonner le prend :
 Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
 Et l'assaisonne, & court de place en place.
 Tandis la vieille a soin du demeurant ;
 Fouille au bahu, choisit pour cette fête
 Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
 Met le couvert ; va cueillir au jardin
 Du serpolet, un peu de romarin,
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
 Pour abrégér, on sert la fricassée.
 La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
 Le repas fait, cette femme resoud
 De hasarder l'incivile requête,
 Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
 De m'en venir vous arracher le coeur.
 Encore un coup il ne m'est guere honnête
 De demander à mon defunt amant
 L'oiseau qui fait son seul contentement.
 Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
 Mais excusez une mere affligée,
 Mon fils se meurt : il veut votre faucon.
 Mon procédé ne merite un tel don :
 La raison veut que je sois refusée.
 Je ne vous ai jamais accordé rien.
 Votre repos, votre honneur, votre bien,
 S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
 Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
 A cet amour j'ai très mal répondu :
 Et je m'en viens pour comble d'injustice
 Vous demander . . . & quoi ? c'est sans pitié
 Votre faucon. Mais non, plutôt perisse
 L'enfant, la mere, avec le demeurant,
 Que de vous faire un déplaisir si grand.
 Souffrez sans plus que cette triste mere,
 Aimant d'amour la chose la plus chere

e jamais femme au Monde puisse avoir,
 fils unique, une unique espérance,
 n vienne au moins s'aquiter du devoir
 la Nature ; & pour toute allégeance
 votre sein décharge sa douleur.
 us savez bien par votre expérience
 e c'est d'aimer ; vous le savez, Seigneur,
 si je crois trouver chez vous excuse.
 as ! reprit l'amant infortuné,
 oiseau n'est plus ; vous en avez diné.
 oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
 n, reprit-il, plutôt au ciel vous avoir
 vi mon coeur, & qu'il eût pris la place
 ce faucon ! Mais le sort me fait voir
 il ne sera jamais en mon pouvoir
 meriter de vous aucune grace.
 mon pailler rien ne m'étoit resté :
 uis deux jours la bête a tout mangé.
 i vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
 n conte-t-il quand on reçoit sa Reine ?
 que je puis pour vous est de chercher
 bon faucon ; ce n'est chose si rare,
 e dès demain nous n'en puissions trouver.
 o, Frédéric, dit-elle, je déclare
 e c'est assez. Vous ne m'avez jamais
 votre amour donné plus grande marque,
 e mon fils soit enlevé par la Parque,
 que le ciel le rende à mes souhaits,
 urai pour vous de la reconnoissance.
 neez me voir, donnez m'en l'espérance.
 ore un coup venez nous visiter.
 e partit, non sans lui présenter
 e main blanche, unique témoignage
 Amour avoit amolli ce courage.
 pauvre amant prit la main, la baisa,
 de ses pleurs quelque tems l'arrosa.
 ux jours après, l'enfant suivit le pere.
 deuil fut grand : la trop dolente mere
 dans l'abord force larmes couler.
 is comme il n'est peine d'ame si forte,
 Qu'il

66 LE PETIT CHIEN.

Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;
 Deux Médecins la traitèrent de sorte
 Qu'après les pleurs l'allégresse eut son tour ;
 L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour,
 On épousa Frédéric en grand' pompe,
 Non, seulement par obligation ;
 Mais qui plus est par inclination,
 Par amour même. Il ne faut qu'on se tienne
 A cet exemple, & qu'un pareil espoir
 Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
 Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
 A cela près ce sont choses charmantes :
 Sous le ciel n'est un plus bel animal.
 Je n'y comprends le sexe en général ;
 Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.
 Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
 J'ai les desseins du monde les meilleurs :
 Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

Qui secoue de l'argent & des pierres

LE clef du coffre-fort & des cœurs c'est la même

Que si ce n'est celle des coeurs ;
 C'est du moins celle des faveurs.

Amour doit à ce stratagème

La plus grand' part de ses exploits :

A-t-il épuisé son carquois,

Il met tout son salut en ce charme suprême.

Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents

Tous les humains en sont friands,

Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une Belle

En croira l'usage permis,

Fine

Quand

Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
je ne m'écrierai pas contre elle :

On a bien plus d'une querelle
à lui faire sans celle-là.

Le Juge Mantouan belle femme épousa.
Elle étoit Anselme ; on la nommoit Argie ;
c'étoit un vieux barbon , elle jeune & jolie ,
et de tous charmes assortie.

Le Juge époux non content de cela ,
fit si bien par sa jalousie ,
qu'il rehaussa de prix celle-là , qui d'ailleurs
méritoit de se voir servir
par les plus beaux & les meilleurs.

Il fut aussi : d'en dire la manière ,
et comment s'y prit chaque amant ,
et long ; suffit que cet objet charmant
fût soupirer , & ne s'en émut guère.

Il établissoit chez le Juge ses loix ;
l'Etat Mantouan , pour chose de grand poids ,
d'envoyer ambassade au Saint Pere.

Anselme étoit Juge , & de plus Magistrat ,
il avoit avec assez d'éclat ,

il ne manquoit pas de prudence ,

il le députa en diligence.

Il ne fut pas sans résister

choix qu'on fit de lui consentit le bon hom-

l'affaire étoit longue à traiter ; [me :

il devoit demeurer dans Rome

, & plus encor ; que savoit-il combien ?

l'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :

longue ambassade & long voyage

aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte notre époux

fit cette harangue à la Belle :

Je t'en sépare , Argie ; adieu , soyez fidelle

à celui qui n'aime que vous.

Donnez-le moi ; car entre nous

il y a sujet d'être un peu jaloux.

I.

E

Que

Que fait autour de notre porte
 Cette soupirante cohorte ?
 Vous me direz que jusqu'ici
 La cohorte a mal réussi :
 Je le crois ; cependant pour plus grande aise
 Je vous conseille en mon absence
 De prendre pour séjour notre maison des champs
 Fuyez la ville & les amans,
 Et leurs presens.
 L'invention en est damnable ;
 Des machines d'Amour c'est la plus redoutable
 De tout tems le monde a vu Don
 Etre le pere d'Abandon.
 Déclarez-lui la guerre ; & soyez sourde,
 A sa soeur la Cajolerie.
 Dès que vous sentirez approcher les Biais
 Fermez vite vos yeux , vos oreilles ,
 Rien ne vous manquera ; je vous fais la loi
 De tout ce que le ciel m'a donné de pouvoir
 Tenez , voilà les clefs de l'argent , de l'or
 Faites-vous payer des fermiers ;
 Je ne vous demande aucun compte
 Suffit que je puisse sans honte
 Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets
 Hors ceux d'amour qu'à votre épouse
 Vous garderez entiers pour son retour
 C'en étoit trop pour le bon homme
 Helas ! il permettoit tous plaisirs , bonhomme
 Sans lequel seul il n'en est point.
 Son épouse lui fit promesse solennelle,
 D'être sourde , aveugle & cruelle,
 Et de ne prendre aucun present :
 Il la retrouveroit au retour toute telle,
 Qu'il la laissoit en s'en allant,
 Sans nul vestige de Galant.

Anselme étant parti , tout aussi-tôt Anselme
 S'en alla demeurer aux champs ;
 Et tout aussi-tôt les amans
 De l'aller voir firent partie.

LE PETIT CHIEN. 99

les renvoya ; ces gens l'embarassoient ,
 L'attiédissoient , l'affadissoient ,
 L'endormoient en contant leur flâme ;
 Ils déplaïsoient tous à la Dame ,
 Horsmîs certain jeune Blondin ,
 Bien fait , & beau par excellence ;
 Mais qui ne put par sa souffrance
 Atteindre à son but cet objet inhumain.
 Son nom c'étoit Atis , son métier Paladin.
 Il ne plaingnit en son dessein ,
 Ni les soupîrs ni la dépense.
 Tout moyen par lui fut tenté.
 Si des soupîrs il se fût contenté ,
 La source en est inépuisable ;
 Mais de la dépense c'est trop.
 En de notre amant s'en va le grand galop ;
 Voilà mon homme misérable.
 Fait-il ? il s'éclipse , il part , il va chercher
 Quelque desert pour se cacher.
 En chemin il rencontre un homme ,
 Manant , qui fouillant avecque son bâton ,
 Veut faire sortir un serpent d'un buisson ;
 Atis s'enquit de la raison.
 Reprit le manant , afin que je l'affomme :
 Quand j'en rencontre sur mes pas ,
 Je leur fais de pareilles fêtes.
 Reprit Atis , laisse-le ; n'est-il pas
 L'œuvre de Dieu comme les autres bêtes ?
 À remarquer que notre Paladin
 N'avoit pas cette horreur commune au genre hu-
 main la gent reptile , & toute son espèce. [main
 Dans ses armes il en portoit ;
 Et de Cadmus il descendoit ,
 Là qui devint serpent sur sa vieillesse.
 Fut au manant de quitter son dessein.
 Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
 Habitoit dans un bois écarté , solitaire :
 Silence y faisoit sa demeure ordinaire ;
 Hors quelque oiseau qu'on entendoit ,
 Et quelque Echo qui répondoit.

100 LE PETIT CHIEN.

Là le bonheur & la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu pe-
quenté.

Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y suivit; & cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude

En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment
Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir sa belle
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort

Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ses traits.

Adieu ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle;

Mon inhumaine seule attire à soi mes sens
Eloigné de ses yeux je ne vois ni n'entends
L'esclave fugitif se va remettre encor

En ses fers quoique durs, mais hélas! trop près
Il aprochoit des murs qu'une Fée a bâtis
Quand sur les bords du Mince, à l'heure
l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thémis

Une Nimphe en habit de Reine,
Belle, majestueuse, & d'un regard charmant
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du
amant,

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux
Je le veux, je le puis, étant Manto la belle

Votre amie & votre obligée;

Vous connoissez ce nom fameux.

Mantoue en tient le sien: jadis en cette ville

J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtiments

Dont Memphis voit le Nil laver les fondements

La Parque est inconnue à toutes nos machines

Nous opérons mille merveilles;

LE PETIT CHIEN. 101

heureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
 nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
 de l'infirmité de la nature humaine.
 devenons serpens un jour de la semaine.
 Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
 Vous en tirates un de peine ?
 Et moi qu'un manant s'en alloit assommer ;
 Vous me donnates assistance.
 Atis, je veux pour récompense ,
 Vous procurer la jouissance
 De celle qui vous fait aimer.
 Je-nous-en la voir , je vous donne assurance
 Qu'avant qu'il soit deux jours de tems ,
 Vous gagnerez par vos presens
 Argie & tous ses surveillans.
 Isez, dissipez , donnez à tout le monde ;
 A pleines mains répandez l'or ;
 N'en manquerez point, c'est pour vous le tre-
 uer me garde en sa grotte profonde. [for
 Belle saura quel est notre pouvoir.
 pour m'approcher de cette inexorable ,
 Et vous la rendre favorable ,
 Un petit chien vous m'allez voir
 Faisant mille tours sur l'herbette ;
 En Pelerin jouant de la musette ,
 urez à ce son mener chez la Beauté
 Qui tient votre coeur enchanté.

ôt fait que dit ; notre amant & la Fée
 changent de forme en un instant :
 à Pelerin chantant comme un Orphée ,
 un petit chien faisant tours & sautant.
 vont au château de la Belle.
 & gens du lieu s'assembloit autour d'eux.
 Le chien fait rage : aussi fait l'Amoureux ;
 La danse , & Guillot fait sauter Perronnelle.
 Elle entend ce bruit , & sa nourrice y court.
 Elle dit qu'elle vienne admirer à son tour
 Des épagneux , charmante créature ,
 Et vrai miracle de Nature.

102 LE PETIT CHIEN.

Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent
 Madame en fera ses amours ;
 Car veuille ou non son maître, il faut qu'il
 S'il n'aime mieux le lui donner. [v
 La nourrice en fait la demande.
 Le Pelerin, sans tant tourner,
 Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la
 Et voici ce qu'il lui propose :

Mon chien n'est point à vendre, à donner
 Il fournit à tous mes besoins : [m
 Je n'ai qu'à dire trois paroles,
 Sa pâte entre mes mains fait tomber à l'
 Au lieu de pucés des pistoles,
 Des perles, des rubis, avec maint diamant
 C'est un prodige enfin : Madame cependant
 En a, comme on dit, la monnaie.
 Pourvu que j'aye cette joie
 De coucher avec elle une nuit seulement,
 Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.
 Quoi Madame l'Ambassadrice !
 Un simple Pelerin ! Madame à son chevet
 Pouroit voir un bourdon ! Et si l'on le fa
 Si cette même nuit quelques hospital av
 Hébergé le chien & son maître !
 Mais ce maître est bien fait, & beau comme
 Cela fait passer en amour
 Quelque bourdon que ce puisse être.
 Atis avoit changé de visage & de traits.
 On ne le connut pas, c'étoient d'autres
 La nourrice ajoutoit : A gens de cette m
 Comment peut-on refuser rien ?
 Puis celui-ci possède un chien,
 Que le Royaume de la Chine
 Ne pairoit pas de tout son or.
 Une nuit de Madame aussi c'est un tré
 J'avois oublié de vous dire,
 Que le drôle à son chien seignit de parler

Il tombe aussi-tôt dix ducats,
 Qu'à la nourrice offre le Sire.
 Il tombe encore un diamant :
 Atis en riant le ramasse.
 dit-il, pour Madame ; obligez moi de grace
 lui présenter avec mon compliment.
 Vous direz à son Excellence,
 Je lui suis acquis. La nourrice à ces mots
 Court annoncer en diligence
 le petit chien & sa science,
 le Pelerin & son propos.
 Il ne s'en falut rien qu'Argie
 dit sa nourrice. Avoir l'effronterie
 de mettre en l'esprit une telle infamie !
 quel ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
 Ses cruautés font cause de sa perte.
 Elle proposa jamais de tels partis.
 Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte,
 Quelque don que l'on pût m'offrir ;
 En porte-bourdon je la pourrais souffrir,
 Moi qui suis une Ambassadrice !
 Madame, reprit la nourrice,
 Quand vous seriez Imperatrice,
 Je vous dis que ce Pelerin
 Ne sauroit marchander non pas une Mortelle,
 Mais la Déesse la plus belle.
 Atis, votre beau Paladin,
 N'est pas seulement un doigt du personnage.
 Mais mon mari m'a fait jurer !
 Quel ? de lui garder la foi de mariage.
 Jurer ! ce serment vous lie-t-il davantage
 Le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?
 Je saura ? J'en vois marcher tête levée,
 Ils iroient pas ainsi, j'ose vous l'affirmer,
 Le bout du nez tache pouvoit montrer
 Que telle chose est arrivée.
 Cela nous fait-il empirer
 D'un ongle ou d'un cheveu ? non, Madame, il faut
 être
 Bien habile pour reconnoître

Bouche ayant employé son tems & ses ans
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire

Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trefors de l'Amour
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira point
Vous n'aurez pas grand' peine à fêter son jour

La fausse vieille fut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien, & des charmes du

Pour cela l'on les fit monter.

La Belle étoit au lit encore :

L'Univers n'eut jamais d'Aurore

Plus paresseuse à se lever.

Notre heureux Pelerin traversa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens
des Saints.

Son compliment parut galand & des plus fins
Il surprit & charma la Belle.

Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller

A Saint Jacques de Compostelle,
Cependant pour la régaler,

Le chien à son tour entre en lice,

On eût vu sauter Favori

Pour la Dame & pour la nourrice,

Mais point du tout pour le mari.

Ce n'est pas tout ; il se secoue :

Aussi-tôt perles de tomber ,

Nourrice de les ramasser ,

Soubrettes de les enfiler ,

Pelerin de les attacher

A de certains bras, dont il loue

La blancheur & le reste. Enfin il fait fin

Qu'avant que partir de la place

On traite avec lui de son chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la place

Qu'il demandoit ; & la nuit vint,

Aussi-tôt que le drôle tint

Entre ses bras Madame Argie,
 devint Atis, la Dame en fut ravie.
 C'étoit avec bien plus d'honneur
 Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
 La nuit eut des soeurs, & même en très bon
 nombre.

On s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
 Une telle aise, le moyen ?
 Jeunes gens font-ils jamais rien
 Que le plus aveugle ne voie ?

Quelques mois de là le Saint Pere renvoie
 Anselme avec force pardons,
 Et beaucoup d'autres menus dons. [sonne.
 Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa per-
 sonne. Vicegerent il apprend tous les soins :

Bons certificats des voisins :
 Pour les valets, nul ne lui donne
 D'éclaircissement sur cela.

Monsieur le Juge interrogea
 La nourrice avec les soubrettes,
 Sages personnes & discrettes ;
 Il n'en put tirer ce secret.

Mais comme parmi les femelles
 Volontiers le diable se met,
 Il survint de telles querelles,
 Madame & la nourrice eurent de tels débats,
 Que celle-ci ne manqua pas
 À venger de l'autre, & déclarer l'affaire.

Elle aussi se perdre, il falut tout conter.
 D'exprimer jusqu'où la colere
 Autôt la fureur de l'époux put monter,
 Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Je m'en tairai : l'on peut par les effets
 Combien Anselme étoit homme sensible.

Il choisit un de ses valets,
 Charge d'un billet, & mande que Madame
 Aille voir son mari malade en la cité.
 Elle n'avoit point son village quitte :
 Elle alloit, venoit, & laissoit là la femme.

106 LE PETIT CHIEN.

Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressés
La perfide a couvert mon front d'ignominie:
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde-la; mais prends ton tems:
Tâche de te sauver: voilà pour ta retraite;
Prends cet or: si tu fais ce qu'Anselme souh
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien agit
Je crois que par la jupe il tire;
Il se plaint, il jape, il soupire,
Il en veut à chacun; pour peu qu'on ait d'ég
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; & tout bas il aprit
Un tel peril à sa maitresse.

Partez: pourtant, dit-il, on ne vous fera rien
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traitresse.

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui ser
Souvent aux voleurs de refuge:

Le Ministre cruel des vengeances du Juge
Envoye un peu devant le train qui les suiv
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La Dame disaroit aux yeux du personnage
Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; & son maître en cour
Va lui-même à l'endroit. O prodige! o merve
Il y trouve un Palais de beauté sans pareille:
Une heure auparavant c'étoit un champ tout

Anselme à son tour éperdu,
Admire ce Palais bâti, non pour des hommes
Mais aparemment pour des Dieux:
Apartemens dorés, meubles très précieux,
Jardins & bois délicieux.

auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes
 si si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;
 Les chambres sans hôte, & desertes ;
 une ame en ce Louvre ; excepté qu'à la fin
 More très lippu, très hideux, très vilain,
 re aux regards du Juge, & semble la copie
 D'un Esope d'Ethiopie.

Notre Magistrat l'ayant pris
 Pour le balayeur du logis,
 voyant l'honorer lui donnant cet office :
 ami, lui dit-il, aprens-nous à quel Dieu
 Appartient un tel édifice ;
 Car de dire un Roi, c'est trop peu.
 Il est à moi, reprit le More.

Le Juge à ces mots se prosterne, l'adore,
 demande pardon de sa témérité.
 heur, ajouta-t-il, que votre Déesse
 Excuse un peu mon ignorance.

es tout l'Univers ne vaut pas la chevanee
 je rencontre ici. Le More lui répond :
 Veux-tu que je t'en fasse un don ?
 es lieux enchantés je te rendrai le maître,
 A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pouras être
 De ces lieux absolu Seigneur,
 me veux servir deux jours d'enfant d'hon-
 neur.

Entends-tu ce langage,
 Et fais-tu quel est cet usage ?
 Il te le faut expliquer mieux.

Connois l'Echanfon du Monarque des Dieux ?

Anselme.

Ganimede ?

Le More.

Celui-là même.

as que je sois Jupin, le Monarque suprême ;
 Et que tu sois le jouvenceau ;
 n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

Anselme.

Ah! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop
Regardez la vicillese, & la magistrature.

Le More.

Moi railler? point du tout.

*Anselme.**Seigneur.**Le More.*

Ne veux-tu pas

Anselme.

Seigneur.... Anselme ayant examiné ce
Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas
En Page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur, Anselme avec cet équipage
Suit le More partout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin caché.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée.

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce Louvre en un moment, par son art fait un
Sexagenaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son
Se montre tout d'un coup. Est-ce Anselme, dit-elle

Que je vois ainsi déguisé?

Anselme? il ne se peut; mon oeil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh oh! Monsieur notre bon
Notre législateur, notre homme d'ambassade
Vous êtes à cet âge homme de mascarade?
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire?

Vous qu'Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultere!

Du moins n'ai-je pas pris un More pour Galas.
Tout me rend excusable, Atis, & son meurtre
Et la qualité du présent.

LE PETIT CHIEN. 109

Vous verrez tout incontinent
 femme qu'un tel don à l'amour sollicite,
 Peut résister un seul moment.
 More, devenez chien. Tout aussi-tôt le More
 Redevient petit chien encore.
 Faut-il que l'on danse. A ces mots Favori
 Danse, & tend la pate au mari.
 Qu'on fasse tomber des pistoles.
 Pistoles tombent à foison.
 Mais bien qu'en dites vous ? sont-ce choses frivoles ?
 C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
 Il a bâti cette maison.
 Mais faites-moi trouver au Monde une Excellence,
 Une Altesse, une Majesté,
 Qui refuse sa jouissance
 A dons de cette qualité ;
 surtout quand le donneur est bien fait, & qu'il ai-
 Et qu'il merite d'être aimé. [me,
 En échange du chien l'on me vouloit moi-même :
 Mais que vous possédez de trop je l'ai donné ;
 On m'a entendu, Monsieur, suis-je chose si chere ?
 On m'a même vous me croiriez bien pauvre ménagere,
 Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
 Mais savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
 Louvre pour lequel ... Mais oublions cela ;
 Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
 Mais moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir ;
 Mais le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
 Des mêmes armes combatue.
 Toucher-là, mon mari ; la paix ; car aussi bien
 Je vous desie ayant ce chien :
 Le fer, ni le poison pour moi ne sont à craindre :
 Mais m'avertit de tout, il confond les jaloux.
 Mais le foyez donc point ; plus on veut nous con-
 Moins on doit s'assurer de nous. [traindre,
 Mais l'afelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
 On lui promit de ne pas dire
 Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tu,
 Cocuage, s'il eût voulu,

Auroit

N°10 LE PETIT CHIEN.

Auroit eu ses franchises coudées.
Argie en rendit grace : & compensations
D'une & d'autre part accordées,
On quita la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque Critique.
Le Palais ? que m'importe : il devint ce qu'il put.
A moi ces questions ! suis-je homme qui se
D'être si régulier ? le Palais disparut. [pique
Et le chien ? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'impor-
tunes.

Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?

Favori se perdoit souvent :

Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant

L'alloit voir fort assidument :

Et même en l'accommodement

Argie à son époux fit un serment sincère

De n'avoir plus aucune affaire.

L'époux jura de son côté

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;

Et qu'il vouloit être fouetté,

Si jamais on le voyoit Page.



PATÉ D'ANGUILLE

MEME beauté, tant soit exquise,
Rassasie, & soûle à la fin.

Il me faut d'un & d'autre pain ;
Diversité c'est ma devise.

Ces

PATE' D'ANGUILLE. 117

Cette maitresse un tantet bise
dit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; & celle-là
qui depuis long-tems m'est acquise,
blanche qu'elle est, en nulle guise
ne me cause d'émotion.

Mon coeur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raison,
L'Université c'est ma devise.

L'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise :
Avant la loi de ce dicton,
L'Université c'est ma devise.

Celle fut aussi d'un mari,
Celle qui la femme étoit fort belle.
Elle trouva bientôt guéri

L'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen & la possession
Reignirent sa passion,

Le sien valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :

Le maître étant bon compagnon,
Il bientôt empaumé la Dame.

Elle ne plut pas au valet,
Mais les ayant pris sur le fait,

Il indiqua son bien de couchette,
Et sa moitié chanta goguette,

Il appella tout net & tout franc....

Il se fit de faire un bruit si grand
Sur une chose si commune.

Il nous gard de plus grand' fortune !

Il fit à son maître un sermon :

Monsieur, dit-il, chacun la sienne,

Il n'est pas trop ; Dieu & raison

Nous recommandent cette antienne.

Prenez-vous, je suis sans Chrétienne ?

Nous en avez à la maison

Une qui vaut cent fois la mienne.

Ne prenez donc plus tant de peine :

C'est

112 PATE' D'ANGUILLE.

C'est pour ma femme trop d'honneur ;
 Il ne lui faut si gros Monsieur.
 Tenons-nous chacun à la nôtre ;
 N'allez point à l'eau chez une autre,
 Ayant plein puits de ces douceurs ;
 Je m'en raporte aux connoisseurs,
 Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
 Qu'ainsi que vous je disposasse
 De Madame, je m'y tiendrois,
 Et d'une Reine ne voudrois.
 Mais puisqu'on ne sauroit defaire
 Ce qui s'est fait, je voudrois bien,
 (Ceci soit dit sans vous déplaire,)
 Que content de votre ordinaire
 Vous ne goûtassiez plus du mien.
 Le patron ne voulut lui dire
 Ni oui ni non sur ce discours ;
 Et commanda que tous les jours
 On mît au repas, près du Sire,
 Un pâté d'anguille : ce mets
 Lui chatouilloit fort le palais.
 Avec un apétit extrême
 Une & deux fois il en mangea :
 Mais quand ce vint à la troisième,
 La seule odeur le dégoûta.
 Il voulut sur une autre viande
 Mettre la main ; on l'empêcha :
 Monsieur, dit-on, nous le commande :
 Tenez-vous-en à ce mets-là :
 Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
 M'en voilà sou, reprit le Sire.
 Et quoi toujours patés au bec !
 Pas une anguille de rôtie !
 Pâtés tous les jours de ma vie !
 J'aimerois mieux du pain tout sec.
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre :
 Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
 Au diable ces pâtés maudits ;
 Ils me suivont en paradis,
 Et par delà, Dieu me pardonne.

PATE' D'ANGUILLE. 139

Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
Son ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si-tôt dégoûté.
E vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit là votre ragout ?
Faut qu'en peu de tems, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût ?
N'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez, lors que je change
En mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
De faire de certains apétits,
De changer son pain blanc en bis :
Versité c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé,
Son valet fut tout consolé.
En que ce dernier n'eût à dire
Nulque chose encor là-dessus :
Après tout doit-il suffire
À alléguer son plaisir sans plus ?
Aime le change. A la bonne heure,
Je vous l'accorde ; mais gagnez
Et se peut les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure :
Prenez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change,
Ce conseil tenta l'essai.
Il dit qu'il parloit comme un Ange,
En mots dorés usant toujours :
Mots dorés font tout en amours.
C'est une maxime constante :
Chacun fait quelle est mon entente :
Si rebatu cent & cent fois
En cent dans cent & cent endroits.
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,

LE MAGNIFIQUE

Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la Donselle,
Son petit chien, sa Demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; & dame
Les Orateurs du tems jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, & toujours depuis,
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'avantures
Du Chrétien & de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Etoient pour lui les plus gentilles ;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nymphes, Grisettes, ce qu'il put ;
Toutes étoient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.



LE MAGNIFIQUE

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine,
Par qui maint fort est bientôt emporté ;
Rocher fût-il, rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,

LE MAGNIFIQUE 115

Que les cordons de la bourse ne tiennent ;
 Je vous le dis, la place est au Galant.
 On la prend bien quelquefois sans ces choses,
 Bon fait avoir néanmoins quelques doses
 D'entendement, & n'être pas un sot.
 Quant à l'avare, on le hait : le magot
 A grand besoin de bonne rhétorique :
 La meilleure est celle du liberal.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
 La possédoit en propre original.
 Le Magnifique étoit un nom de guerre
 Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
 Son train de vivre, & son honnêteté,
 Ses dons surtout, l'avoient par toute terre
 Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
 L'esprit galant, & l'air des plus polis.
 Il se piqua pour certaine femelle
 De haut état. La conquête étoit belle :
 Elle excitoit doublement le desir :
 Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette Dame
 Mari jaloux ; non comme d'une femme ;
 Mais comme qui depuis peu jouïroit
 D'une Philis. Cet homme la veilloit
 De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
 Il les eût tous à ce soin occupés :
 L'amour le rend, quand il veut, inutile ;
 Ses Argus-là sont fort souvent trompés.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc ; il deshoit les gens :
 Au demeurant il étoit fort sensible
 A l'interêt, aimoit fort les présents.
 Son concurrent n'avoit encor su dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
 On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
 Et le surplus de l'amoureux martire,
 Car c'est toujours une même chanson.)
 Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? que fait-on ?

116 LE MAGNIFIQUE.

Jà n'est besoin qu'au Lecteur je le die.
 Pour revenir à notre pauvre amant,
 Il n'avoit su dire un mot seulement
 Au Médecin touchant sa maladie.
 Or le voilà qui tourmente sa vie,
 Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas
 Point de fenêtre, & point de jalousie
 Ne lui permet d'entrevoir les apas,
 Ni d'entrouir la voix de sa maitresse.
 Il ne fut onc semblable forteresse.
 Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
 Voici comment s'y prit notre assiégeant.
 Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
 Qu'Aldobrandin homme à presens étoit ;
 Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
 Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
 Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas.
 Il l'apelloit à cause de son pas,
 La hagenée. Aldobrandin le loue :
 Ce fut assez ; notre amant proposa
 De le troquer ; l'époux s'en excusa :
 Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
 Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
 Je perds toujours. Alors le Magnifique,
 Qui voit le but de cette politique,
 Reprit : Eh bien, faisons mieux ; ne troquez,
 Mais pour le prix du cheval permettez
 Que vous présent j'entretienne Madame.
 C'est un desir curieux qui m'a pris.
 Encor faut-il que vos meilleurs amis
 Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
 Je vous demande un quart d'heure sans plus.
 Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
 J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?
 Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
 Quoi vous présent ? Moi présent. Et quel mal
 Encore un coup peut-il en la presence
 D'un mari fin comme vous arriver ?
 Aldobrandin commence d'y rêver :
 Et raisonnant en soi : quelle aparence

Qu'il

LE MAGNIFIQUE. 117.

Qu'il en mévienne en effet moi présent ?
 C'est marché sûr, il est fol ; à son dam ;
 Que prétend-il ? pour plus grande assurance,
 Sans qu'il le sache, il faut faire défense
 A ma moitié de répondre au Galant.
 Us, dit l'époux, j'y consens. La distance
 De vous à nous, poursuit notre amant,
 Sera réglée, afin qu'aucunement
 Vous n'entendiez. Il y consent encore :
 Puis va querir sa femme en ce moment.
 Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
 Il se croit être en un enchantement.
 Ses saluts faits, en un coin de la salle
 Il se vont seoir. Notre Galant n'étale
 Un long narré ; mais vient d'abord au fait,
 Et n'ai le lieu ni le tems à souhait,
 Commença-t-il ; puis je tiens inutile
 De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
 Partant, Madame, en un mot comme en mille,
 Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
 Enseriez-vous que ce fût un péché
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
 Je ferois voir par les formes ma flâme,
 Et vous dirois de cet ardent desir
 Tout le menu : mais que je brûle, meure,
 Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
 Tout ce chemin que l'on fait en fix mois,
 Me convient le faire en un quart d'heure :
 Et plus encor ; car ce n'est pas là tout.
 Croid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
 Et par sotise en si beau train demeure.
 Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est-ce là ?
 Envoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?
 Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
 Divinité ; mais faut-il pour cela
 Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
 Je vois, je vois, c'est une tricherie
 De votre époux : il m'a joué ce trait ;
 Et ne prétend qu'aucune repartie

Soit

118 LE MAGNIFIQUE.

Soit du marché : mais j'y fais un secret ;
 Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
 Je saurai bien me répondre pour vous :
 Puis ce coin d'oeil par son langage doux
 Rompt à mon sens quelque peu le silence.
 J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monsieur,
 Que la Nature ait composé mon cœur
 De marbre dur. Vos fréquentes passades,
 Joustes, tournois, devises, sérénades,
 M'ont avant vous déclaré votre amour.
 Bien loin qu'il m'ait en nul point offensé ;
 Je vous dirai que dès le premier jour
 J'y répondis, & me sentis blessée
 Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
 Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire.
 Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
 Goûter le fruit de ce commun martire ;
 De votre époux nous venger & nous rire ;
 Bref le payer du soin qu'il prend ici :
 De ces fruits-là le dernier est le pire.
 Votre jardin viendra comme de cire :
 Descendez-y ; ne doutez du succès.
 Votre mari ne se tiendra jamais,
 Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure.
 Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
 Vos Douagnas en leur premier sommeil,
 Vous descendrez, sans nul autre appareil
 Que de jeter une robe fourée
 Sur votre dos, & viendrez au jardin ;
 De mon côté l'échelle est préparée.
 Je monterai par la cour du voisin :
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique
 Que je vous aime ! & que je vous fais gré
 De ce dessein ! venez, je descendrai.
 C'est vous qui parlez ; & plutôt au ciel, Madame
 Qu'on vous osât embrasser les genoux !
 Mon Magnifique, à tantôt ; votre flâme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'amant la quite : & feint d'être en courroux.

Pa

L

Puis tou
 Aldobra
 Autant
 Que d'
 si vous
 Vous le
 e mien
 est prop
 or sus,
 quiconq
 a qu'a
 Aldobra
 es jeun
 mettent
 votre sé
 avec le
 y tiend
 ous y si
 t cepen
 a haque
 lus ne
 es aujou
 ous me
 ans le c
 n'y ma
 u rende
 ire com
 est un
 e m'en
 a Dame
 amant l
 rois ren
 loins n'e
 ucun per
 ons dorm
 ux Doua
 n pavill
 int à pro
 e l'avoit
 onclusion

LE MAGNIFIQUE. 119

Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.

Autant vaudroit n'être avecque personne,
Que d'être avec Madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.

Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.

Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.

Quiconque veut le reste du quart d'heure,

A qu'à parler ; j'en ferai juste prix.

Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.

Les jeunes gens, dit-il, en leurs esprits

Mettent toujours quelque haute entreprise.

Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;

Avec le tems on en viendrait à bout.

Je y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;

Vous y savons encor quelque rubrique :

Et cependant, Monsieur le Magnifique,

La haquenée est nettement à nous :

Plus ne fera de dépense chez vous.

Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,

Vous me verrez dessus fort à mon aise,

Dans le chemin de ma maison des champs.

N'y manqua sur le soir ; & nos gens

Se rendez-vous tout aussi peu manquerent.

Voire comment les choses s'y passèrent,

C'est un détail trop long ; Lecteur prudent,

Je m'en remets à ton bon jugement.

La Dame étoit jeune, fringante & belle,

L'amant bien fait, & tous deux fort épris.

Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;

Moins n'en valoit si gentille femelle.

Aucun peril, nul mauvais accident,

Ons dormitifs en or comme en argent

Dans les Douagnas, & bonne sentinelle.

Un pavillon vers le bout du jardin

Avint à propos ; Messire Aldobrandin

Le l'avoit fait bâtir pour cet usage,

En conclusion qu'il prit en cocuage

Tout

Tous ses degrés : un seul ne lui manqua ;
 Tant fut jouer son jeu la haquenée,
 Content ne fut d'une seule journée
 Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
 Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
 J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
 Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
 Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



L A

M A T R O N E

D'EPHÈSE.

S'IL est un conte usé, commun & rebattu,
 C'est celui qu'en ces vers j'accommode à
 Et pourquoi donc le choisis-tu ? [gu
 Qui t'engage à cette entreprise ?
 N'a-telle point déjà produit assez d'écrits ?
 Quelle grace aura ta Matrone
 Au prix de celle de Pétrone ?
 Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits
 Sans répondre aux censeurs, car c'est chose insaisissable
 Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
 Une Dame, en sagesse & vertus sans égale,
 Et selon la commune voix,
 Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
 Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
 On l'alloit voir par rareté :
 C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie
 Chaque mere à sa bru l'alléguoit pour patronne.
 Chap

que époux la prônoit à sa femme chérie,
descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & celebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut : de dire comment,
Ce seroit un détail frivole ;
Il mourut, & son testament
Est plein que de legs qui l'auroient consolée,
biens réparoient la perte d'un mari
amoureux autant que chéri.
La veuve pourtant fait la déchevelée,
abandonne pas le soin du demeurant,
bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Elle par ses cris mettoit tout en allarme ;
celle-ci faisoit un vacarme,
dit & des regrets à percer tous les coeurs ;
rien qu'on sache qu'en ces malheurs
quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,
leur est toujours moins forte que la plainte ;
ors un peu de faste entre parmi les pleurs.
Elle fit son devoir de dire à l'affligée,
tout a sa mesure, & que de tels regrets
pourroient pécher par leur excès :
Elle rendit par-là sa douleur rengrégée.
Elle ne voulant plus jouir de la clarté
que son époux avoit perdue,
entre dans sa tombe, en ferme volonté
d'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et ce que peut l'excessive amitié !
Soudainement aussi va jusqu'à la folle)
Elle en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Et m'entends bien ; c'est à dire, en un mot
Examiné qu'à demi ce complot,
Elle à l'effet courageuse & hardie.
Et avec la Dame avoit été nourie.
Les deux s'entr'aimoient, & cette passion
Cruelle avec l'âge au coeur des deux femelles.
Elle entier à peine eût fourni deux modeles,
D'une telle inclination.

I.

F

Comme

Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame
 Elle laissa passer les premiers mouvements;
 Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette
 Dans l'ordinaire train des communs sens.
 Aux consolations la veuve inaccessible,
 S'apliquoit seulement à tout moyen possible
 De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
 Le fer auroit été le plus court & le mieux.
 Mais la Dame vouloit paître encore ses

Du trésor qu'enfermoit la bière,
 Froide dépouille, & pourtant chère.
 C'étoit-là le seul aliment

Qu'elle prit en ce monument.
 La faim donc fut celle des portes.
 Qu'entre d'autres de tant de sorts,

Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
 Un jour se passe & deux sans autre repos
 Que ses profonds soupirs, que ses fréquents

Qu'un inutile & long murmure
 Contre les Dieux, le Sort, & toute la Nature.
 Enfin sa douleur n'omit rien,

Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
 Non loin de ce tombeau, mais bien différente

Car il n'avoit pour monument
 Que le dessous d'une potence,

Pour exemple aux voleurs on l'avoit lié
 Un soldat bien récompensé

Le gardoit avec vigilance.
 Il étoit dit par Ordonnance,

Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
 L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi

Rempliroit aussi-tôt sa place.
 C'étoit trop de sévérité,

Mais la publique utilité
 Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau

Curieux il y court, entend de loin la Dame

Remplissant l'air de ses clameurs.
tre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ?
Pourquoi cette triste musique ?
Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?
Pée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
avons fait serment, ajouta la suivante,
ous laisser mourir de faim & de douleur.
er que le soldat fût mauvais Orateur,
ur fit concevoir ce que c'est que la vie.
ame cette fois eut de l'attention,
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
ms avoit agi. Si la foi du serment,
suivit le soldat, vous defend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement ;
n'en mourrez pas moins. Un tel tempera-
Ne déplut pas aux deux femelles. [ment
Conclusion, qu'il obtint d'elles
permission d'apporter son soupé,
il fit, & l'esclave eut le cœur fort tenté
noncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
me, ce dit-elle, un penser m'est venu :
apporte à votre époux que vous cessiez de vivre ?
z-vous que lui-même il fût homme à vous
suivre,
r votre trepas vous l'aviez prévenu ?
Madame, il voudroit achever sa carrière.
tre sera longue encor si nous voulons.
at-il à vingt ans enfermer dans la biere ?
aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
e meurt que trop tôt, qui nous presse ? at-
tendons.

Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos apas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois, hélas ! c'est dommage ;

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son tems ; il tira
Deux traits de son carquois ; de l'un il enta
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat

Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant la
femme.

Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,

Tout y fit : une Belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle meurt
Il fait tant que de plaisir, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux

Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange ;
Elle écoute un amant, elle en fait un mari
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant de

Pendant cet himénée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas
Mais en vain, la chose étant faite.

Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?

loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
 Mettons notre mort en la place,
 Les passans n'y connoîtront rien.
 Dame y consentit. O volages femelles!
 femme est toujours femme: il en est qui sont
 Il en est qui ne le sont pas. [belles,
 S'il en étoit d'assez fidelles,
 Elles auroient assez d'apas.

les, vous vous devez defier de vos forces,
 vous vantez de rien. Si votre intention
 Est de resister aux amorces,
 votre est bonne aussi; mais l'exécution
 trompe également; témoin cette Matrone:
 Et n'en déplaît au bon Pétrone,
 étoit pas un fait tellement merveilleux,
 en dût proposer l'exemple à nos neveux.
 veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit
 faire,
 u dessein de mourir mal conçu, mal formé;
 Car de mettre au patibulaire
 Le corps d'un mari tant aimé,
 étoit pas peut-être une si grande affaire.
 lui savoit l'autre; & tout considéré,
 x vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Macbiavel.

A MADEMOISELLE

DE CHAMMELAY.

vosre nom j'orne le frontispice
 Des derniers vers que ma Muse a pollis.
 Puisse le tout, o charmante Phillis,
 si loin que notre los franchisse

La nuit des tems: nous la saurons dompter,
 Moi par écrire, & vous par réciter.
 Nos noms unis perceront l'ombre noire;
 Vous régnerez long-tems dans la mémoire,
 Après avoir régné jusques ici
 Dans les esprits, dans les coeurs même aussi.
 Qui ne connoît l'inimitable Astrite
 Representant ou Phèdre, ou Berénice,
 Chimene en pleurs, ou Camille en fureur!
 Est-il quelqu'un que votre voix n'enchant
 S'en trouve-t-il une autre aussi touchante!
 Une autre enfin allant si droit au coeur!
 N'attendez pas que je fasse l'éloge
 De ce qu'en vous on trouve de parfait;
 Comme il n'est point de grâce qui n'y lo
 Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
 De mes Philis vous seriez la première,
 Vous auriez eu mon ame toute entière,
 Si de mes vœux j'eusse plus presumé;
 Mais en aimant qui ne veut être aimé?
 Par des transports n'espérant pas vous plu
 Je me suis dit seulement votre ami,
 De ceux qui sont amans plus d'à-demi:
 Et plutôt au fort que j'eusse pu mieux faire
 Ceci soit dit: venons à notre affaire.

Un jour Satan, Monarque des enfers,
 Faisoit passer ses Sujets en revue.
 Là, confondus tous les états divers,
 Princes & Rois, & la tourbe menue,
 Jettoient maint pleur, pouffoient maint &
 Tant que Satan en étoit étourdi.
 Il demandoit en passant à chaque ame:
 Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
 L'une disoit, hélas! c'est mon mari;
 L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma fem
 Tant & tant fut ce discours répété,
 Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire:
 Si ces gens-ci disent la verité,
 Il est aisé d'augmenter notre gloire!

s n'avons donc qu'à le vérifier.
cet effet il nous faut envoyer
que démon plein d'art & de prudence,
non content d'observer avec soin
les hiemens dont il sera témoin,
igne aussi sa propre expérience.
Prince ayant proposé la sentence,
oir Sénat suivit tout d'une voix.
Belphegor aussi-tôt on fit choix.
diable étoit tout yeux & tout oreilles,
d'éplucheur, clair-voyant à merveilles,
ble enfin de pénétrer dans tout,
poussier l'examen jusqu'au bout.
subvenir aux frais de l'entreprise,
ui donna mainte & mainte remise,
es à vue, & qu'en lieux differens
toucher par des correspondans.
et au surplus, les fortunes humaines,
iens, les maux, les plaisirs & les peines,
ce qui suit notre condition,
ne annexe à sa légation.
pouvoit tirer d'affliction,
es bons tours, & par son industrie,
non mourir, ni revoir la patrie,
n'eût ici consumé certain tems:
ission devoit durer dix ans.
là donc qui traverse & qui passe
le ciel voulut mettre d'espace
ce Monde & l'éternelle nuit;
en mit guère, un moment y conduït.
démon s'établit à Florence,
pour lors de luxe & de dépense.
e il la crut propre pour le trafic.
us le nom du Seigneur Roderic,
logea, meubla, comme un riche homme,
e maison; grand train, nombre de gens;
ipant tous les jours sur la somme,
ne devoit consumer qu'en dix ans.
étonnoit d'une telle bombance.

Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie
Son coeur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de Bel
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attrait
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les presens s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile,
Je l'ai jà dit, & le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque himen, en journaux differens ;
L'un, des époux satisfaits & contents,
Si peu rempli que le diable en eût honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle, & bien faite, & peu d'autres tressors
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroïssoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pouroit bien Roderic preferer,
Et demandoit tems pour deliberer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, serenades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apétissoient,

teroient fort le fonds de l'ambassade.
n'y plaign rien, en use en grand Seigneur,
puise en dons. L'autre se persuade
elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
clusion qu'après force prières,
des façons de toutes les manières,
ut un oui de Madame Honeſta.
aravant le Notaire y paſſa :
et Belphégor ſe mocquant en ſon ame,
quoi, dit-il, on acquiert une femme
ame un château ! Ces gens ont tout gâté.
et raiſon : ôtez d'entre les hommes
ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
les procès en prenant le revers.
ſi, les car, les contrats ſont la porte
où la noiſe entra dans l'Univers :
perons pas que jamais elle en ſorte.
nnités & loix n'empêchent pas.
avec l'Himen Amour n'ait des débats.
le cœur ſeul qui peut rendre tranquile :
œur fait tout, le reſte eſt inutile.
inſi ne ſoit, voyons d'autres états.
les amis tout ſ'excuse, tout paſſe ;
les amans tout plaît, tout eſt parfait ;
les époux tout ennuie, & tout laſſe.
voir nuit ; chacun eſt ainſi fait.
dira-t-on, n'eſt-il en nullois guises
eux ménage ? Après mûr examen,
le un bon, voire un parfait himen,
d les conjoints ſe ſouffrent leurs ſouſes.
e point-là c'eſt aſſez raiſonné.
que chez lui le diable eût amené
pouſſée, il jugea par lui-même
eſt himen avec un tel démon :
urs débats, toujours quelque ſermon
de ſotiſe en un degré ſuprême.
ait fut tel que Madame Honeſta
une fois les voiſins éveilla ;

Plus d'une fois on courut à la noisse.
 Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
 Ce disoit-elle: un petit trafiquant
 Traiter ainsi les filles de mon rang!
 Meritoit-il femme si vertueuse?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
 J'en ai regret, & si je faisois bien...
 Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fût rien:
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux, à ce que dit l'Histoire,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
 D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un mot
 D'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour comble enfin Roderic épousa
 La parenté de Madame Honestà,
 Ayant sans cesse & le pere, & la mere,
 Et la grand' soeur avec le petit frere;
 De ses deniers mariant la grand' soeur,
 Et du petit payant le Précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine, infaillible accident;
 Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
 Un Intendant? qu'est-ce que cette chose?
 Je définis cet être, un animal
 Qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble.
 Et plus le bien de son maître va mal,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble.
 Tant qu'aisément lui-même acheteroit
 Ce qui de net au Seigneur resteroit.
 Donc par raison bien & dûment déduite,
 On pouroit voir chaque chose réduite
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devînt l'Intendant à son tour;
 Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
 Ils reprendroient tous deux leur premier

seul r
 a seul
 il pré
 voir do
 étoit di
 notre é
 agens t
 abusoie
 vit alle
 ompé d
 emprunt
 qu'à fa
 ce lui-
 nant le
 e sauva
 certain
 Mathéo,
 tant to
 un doub
 créancie
 il n'y fa
 corps de
 tenir bo
 ne Honé
 elle a re
 le ennuy
 de ces c
 et que lu
 is fois sa
 l'avoir m
 t aussi-tô
 t grand b
 que le fie
 ant alors,
 coup d'es
 le Galand
 Mathéo
 fit sortir
 it à Nap
 un corp

seul recours du pauvre Roderic,
seul espoir, étoit certain trafic
il prétendoit devoir remplir sa bourse,
soir douteux, incertaine ressource,
étoit dit que tout seroit fatal
notre époux; ainsi tout alla mal.
agens tels que la plupart des nôtres,
abusoient: il perdit un vaisseau,
vit aller le commerce à veau-l'eau,
ompé des uns, mal servi par les autres,
emprunta. Quand ce vint à payer,
qu'à sa porte il vit le créancier,
ce lui fut d'esquiver par la fuite,
nant les champs, où de l'âpre poursuite
e sauva chez un certain Fermier,
certain coin remparé de fumier.
Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
tant tourner il dit ce qu'il étoit;
un double mal chez lui le tourmentoit,
créanciers, & la femme encor pire:
il n'y savoit remède que d'entrer
corps des gens, & de s'y remparer,
tenir bon: iroit-on là le prendre?
ne Honesta viendroit-elle y prôner,
elle a regret de se bien gouverner?
se ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.
de ces corps trois fois il sortiroit,
et que lui Mathéo l'en prieroit;
is fois sans plus, & ce pour récompense
l'avoir mis à convert des sergens.
et aussi-tôt l'Ambassadeur commence
grand bruit d'entrer au corps des gens.
que le sien, ouvrage fantastique,
int alors, l'Histoire n'en dit rien.
coup d'essai fut une fille unique
le Galand se trouvoit assez bien;
Mathéo, moyennant grosse somme,
fit sortir au premier mot qu'il dit.
oit à Naples, il se transporte à Rome;
et un corps: Mathéo l'en bannit,

Le chasse encore : autre somme nouvelle,
 Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
 Remarquez bien, notre diable sortit.
 Le Roi de Naple avoit lors une fille,
 Honneur du sexe, espoir de sa famille :
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
 Là d'Honesta Belphegor se sauvant,
 On ne le put tirer de cet asile.
 Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
 Que d'un manant qui chassoit les esprits.
 Cent mille écus d'abord lui sont promis.
 Bien affligé de manquer cette somme ;
 (Car les trois fois l'empéchoient d'espérer
 Que Belphegor se laissât conjurer)
 Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
 Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
 Sans dons du ciel, par hasard seulement,
 De quelques corps a chassé quelque diable,
 Apparemment chétif, & misérable,
 Et ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire ; on le force, on l'amène,
 On le menace ; on lui dit que sous peine
 D'être pendu, d'être mis haut & court
 En un gibet, il faut que sa puissance
 Se manifeste avant la fin du jour.
 Dès l'heure même on vous met en présence
 Notre démon & son conjurateur.
 D'un tel combat le Prince est spectateur :
 Chacun y court ; n'est fils de bonne mere
 Qui pour le voir ne quite toute affaire.
 D'un côté sont le gibet & la hart,
 Cent mille écus bien comptés d'autre part
 Mathéo tremble, & lorgne la finance.
 L'esprit malin voyant sa contenance
 Rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
 Dont Mathéo suoit dans son harnois,
 Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
 Le tout en vain : plus il est en alarmes,
 Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
 Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.

On vous le hape, & mene à la potence.
 Comme il alloit haranguer l'assistance,
 Nécessité lui suggera ce tour :
 Il dit tout bas qu'on batît le tambour,
 Ce qui fut fait, dequoi l'esprit immonde
 Un peu surpris au manant demanda :
 Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ?
 L'autre répond : C'est Madame Honesta
 Qui vous reclame, & va par tout le monde,
 Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
 Incontinent le diable décampa,
 S'enfuit au fond des enfers, & conta
 Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le noeud du mariage
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
 Votre grandeur voit tomber ici-bas,
 Non par flocons, mais menu comme pluie,
 Ceux que l'himen fait de sa confrairie ;
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de soi la chose ne soit bonne ;
 Elle eut jadis un plus heureux destin ;
 Mais comme tout se corrompt à la fin,
 Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Atan le crut : il fut récompensé ;
 Encor qu'il eût son retour avancé ;
 Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
 Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
 Toujours le même, & toujours sur un ton,
 Il fût contraint d'enfiler la venelle ;
 Dans les enfers encore en change-t-on ;
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
 Je voudrois voir quelque Saint y durer.
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
 De tout ceci que prétends-je inferer ?
 Premièrement je ne fais pire chose
 Que de changer son logis en prison :
 En second lieu, si par quelque raison
 Votre ascendant à l'himen vous expose,
 Épousez point d'Honestas, s'il se peut ;
 A pas pourtant une Honesta qui veut.

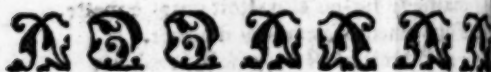


LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme est inconstant, divers,
 Foible, léger, tenant mal sa parole !
 J'avois juré, même en assez beaux vers,
 De renoncer à tout conte frivole.
 Et quand juré ? c'est ce qui me confond.
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
 Puis fiez-vous à rimeur qui répond
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
 Pour les cerveaux qui hantent les neuf soirs ;
 Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaindre,
 Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
 Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
 Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
 Temperament pour accorder ce point :
 Et supposé que tant à la matière
 J'eusse failli, du moins pourrais-je pas
 Le réparer par la forme en tout cas ?
 Voyons ceci. Vous saurez que naguère
 Dans la Touraine un jeune Bachelier,
 (Interprétez ce mot à votre guise :
 L'usage en fut autrefois familier,
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
 Ores ce sont supôts de Sainte Eglise)
 Le nôtre soit sans plus un jeune homme,
 Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
 Vous cajolait la jeune Bachelette,
 Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps
 Pendant qu'il, portant une clochette,
 Aux environs allait l'herbe mangeant.
 Notre Galant vous conte une histoire,

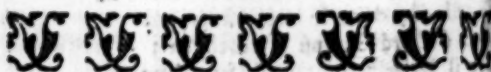
De celles-là que je viens d'exprimer.
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeune;
 Et d'âge encore incapable d'aimer.
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
 Même les loix ont avancé ce tems:
 Les loix songeoient aux personnes de ville,
 Bien que l'amour semble né pour les champs.
 Le Bachelier déploya sa science.
 Ce fut en vain; le peu d'expérience,
 L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
 Ou tous les trois firent que la bergere,
 Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
 Répondit mal à tant de passion.
 Que fit l'amant? Croyant tout artifice
 Libre en amours, sur le coi de la nuit
 Le compagnon détourne une génisse
 De ce bétail par la fille conduit.
 Le demeurant non compté par la Belle
 Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
 prit aussi-tôt le chemin du logis.
 La mere étant moins oublieuse qu'elle,
 vit qu'il manquoit une piece au troupeau,
 Dieu sait la vie; elle tance Ifabeau;
 Tous la renvoye; & la jeune pucelle
 En va pleurant, & demande aux échos,
 Pas un d'eux ne fait nulle nouvelle
 De celle-là, dont le drôle à propos
 avoit d'abord étoupé la clochette;
 puis il la prit, puis la faisant sonner
 se fit suivre, & tant que la fillette
 au fond d'un bois se laissa détourner.
 Lisez, Lecteur, quelle fut sa surprise,
 quand elle ouït la voix de son amant.
 Elle, dit-il, toute chose est permise,
 pour se tirer de l'amoureux tourment.
 A ce discours la fille tout en transe
 remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
 Seul n'accourut. O Belles, évitez
 le fond des bois, & leur vaste silence.



LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athenée.

A Son souper un glouton
 Commande que l'on aprête
 Pour lui seul un éturgeon,
 Sans en laisser que la tête.
 Il soupe, il creve ; on y court ;
 On lui donne maints clisteres.
 On lui dit, pour faire court,
 Qu'il mette ordre à ses affaires.
 Mes amis, dit le goulou,
 M'y voilà tout resolu ;
 Et puisqu'il faut que je meure,
 Sans faire tant de façon,
 Qu'on m'apporte tout à l'heure
 Le reste de mon poisson.



LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades,
 Jeunes, bienfaits, galans & vigoureux,
 Par bon accord, comme grands camarades,
 En même nid furent pondre tous deux.
 Qu'arrive-t-il ? l'un de ces Amoureux
 Tant bien exploite autour de la donfelle,
 Qu'il en naquit une fille si belle,

Qu'il

LE JUGE DE MESLE. 137

Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
 Le tems venu que cet objet charmant
 Put pratiquer les leçons de sa mere,
 Chacun des deux en voulut être amant;
 Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
 Frere, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire,
 Que cet enfant ne soit vous tout craché.
 Parbleu, dit l'autre, il est à vous, compere:
 Je prends sur moi le hasard du péché.



L E

JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats, qui ne s'accordoient point,
 Rendoient perplexe un Juge de Province.
 Si ne put onc découvrir le vrai point;
 Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
 Deux pailles prend d'inégale grandeur;
 Du doigt les serre; il avoit bonne pince.
 La longue échet sans faute au defendeur,
 Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
 La Cour s'en plaint, & le Juge repart:
 Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard;
 De nouveauté dans mon fait, il n'est maille:
 Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
 Sans que pour ce tire à la courte paille.

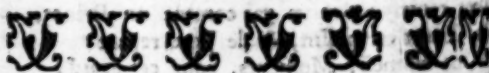


ALIX.



ALIX MALADE.

ALIX malade, & se sentant presser,
 Quelqu'un lui dit: Il faut se confesser!
 Voulez-vous pas mettre en repos votre ame!
 Oui je le veux, lui répondit la Dame:
 Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
 Car il entend d'ordinaire mon cas.
 Un messager y court en diligence;
 Sonne au couvent de toute sa puissance.
 Qui venez-vous demander? lui dit-on.
 C'est Pere André, celui qui d'ordinaire
 Entend Alix dans sa confession.
 Vous demandez, reprit alors un Frere,
 Le Pere André! le Confesseur d'Alix?
 Il est bien loin: hélas! le pauvre Pere
 Depuis dix ans confesse en paradis.



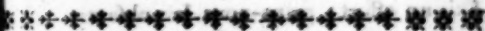
LE

BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée.
 Un Gentilhomme à son gré la trouvant,
 Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
 Que je la baise, à la charge d'autant.

SOEUR JEANNE. 139

Bien volontiers, dit Guillot à l'instant :
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office
En apuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zele,
Puisque, Monsieur, dit-il, est si fidelle,
J'ai grand regret, & je suis bien fâché
N'ayant baisé seulement Perronnelle,
N'ait encore avec elle couché.



SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille;
Toujours étoit en oraison;
Et toujours ses Soeurs à la grille.
Un jour donc l'Abbesse leur dit :
Vivez comme Soeur Jeanne vit;
Suyez le monde & sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle.
Quand nous en aurons fait autant.





IMITATION
D'ANACREON

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette Beauté charmante,
Me diras-tu: tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement mets des lis & des roses;
Après cela des Amours & des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère:
Traits si pareils, jamais ne se sont vus;
Et tu pouras à Paphos & Cythere,
De cette Iris refaire une Vénus.



AUTRE



AUTRE IMITATION

ANACREON.

Etois couché mollement;
 Et contre mon ordinaire
 dormois tranquillement;
 quand un enfant s'en vint faire
 ma porte quelque bruit.
 pleuvoit fort cette nuit:
 vent, le froid, & l'orage
 contre l'enfant faisoient rage.
 vrez, dit-il, je suis nu.
 si charitable & bon homme
 avre au pauvre morfondu,
 m'enquiers comme il se nomme.
 te le dirai tantôt,
 partit-il; car il faut
 auparavant je m'essuie.
 lume aussi-tôt du feu.
 regarde si la pluie
 point gâté quelque peu
 arc dont je me mesie.
 m'aproche toutefois,
 de l'enfant prends les doigts,
 réchauffe, & dans moi-même
 dis: Pourquoi craindre tant?
 peut-il? c'est un enfant:
 couardise est extrême
 voir eu le moindre effroi:
 e seroit-ce si chez moi
 vois reçu Poliphême?

L'en-

142 AUTRE IMIT. D'ANACREON

L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pieces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du coeur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souvien-toi bien de Climene,
Et de l'Amour; c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon?
Amour fit une gambade;
Et le petit scelerat
Me dit: Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton coeur est bien malade.



DISSE

22

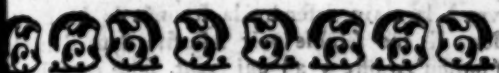
D I

O

ar Mr.

M o

Votre
j'ai ri
ec laqu
ffi peu
m'a
aujourd'
t trouve
iniâtres
force ou
d'exem
ayez ou
ur, qui
bête aux
t pas qu
es de vi
an. Le
ose d'au



DISSERTATION

SUR LA

OCCONDE.

*A Monsieur B.****

par Mr. BOILEAU DESPREAUX;

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante,
 j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi
 avec laquelle votre ami soutient une opinion
 aussi peu raisonnable que la sienne: mais cela
 ne m'a point du tout surpris; ce n'est pas
 aujourd'hui que les plus méchants ouvrages
 ont trouvé de sincères protecteurs, & que des
 miniâtres ont entrepris de combattre la raison
 de force ouverte. Et pour ne vous point citer
 d'exemples du commun, il n'est pas que vous
 n'avez ouï parler du goût bizarre de cet Empe-
 reur, qui préfère les écrits d'un je ne sais quel
 poète aux ouvrages d'Homère, & qui ne vou-
 lait pas que tous les hommes ensemble pendant
 des de vingt siècles eussent eu le sens com-
 mun. Le sentiment de votre ami a quelque
 chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand
 je

je songe à la chaleur avec laquelle il va le livre à la main défendre la Joconde de M. Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puisque Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans, que cette vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'oeuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais passe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire, qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute; puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction sèche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même tems il s'est rendu maître de sa matière: ce n'est point une copie qu'il a tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homère; Terence, Ménandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire on peut dire de M. Bouillon, que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un Traducteur maigre & décharné; les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit, deviennent seches entre ses mains, & à tous momens quitte le François pour s'attacher à l'Italien, si n'est ni l'italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant, & je soutiens que non seulement la Nouvelle de M. de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de Monsieur, mais qu'elle est même plus agréable-

ment

nt contée que celle d'Arioste. C'est beau-
dire sans doute, & je vois bien que par-
vais m'attirer sur les bras tous les ama-
de ce Poète. C'est pourquoi vous trou-
ez bon que je n'avance pas cette opinion,
l'appuyer de quelques raisons.

remierement donc je ne vois pas par quelle
ce poétique Arioste a pu dans un poème
ique & sérieux, mêler une fable & un con-
de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque
est l'histoire de Joconde. Je sais bien, dit
Poète, grand Critique, qu'il y a beaucoup
choses permises aux Poètes & aux Peintres;
ils peuvent quelquefois donner carrière à leur
ination; & qu'il ne faut pas toujours les
errer dans les bornes de la raison étroite &
reuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce
ilège, je le leur accorde pour eux, & je le
ande pour moi. Ce n'est pas à dire toute-
qu'il leur soit permis pour cela de confon-
toutes choses, de renfermer dans un même
mille especes différentes, aussi confuses que
réveries d'un malade; de mêler ensemble
choses incompatibles; d'accoupler les oiseaux
les serpens, les tigres avec les anneaux.
ame vous voyez, Monsieur, ce Poète avoit
le procès à Arioste plus de mille ans a-
qu'Arioste eût écrit. En effet ce corps
posé de mille especes différentes, n'est-ce
proprement l'image du poème de Roland le
ux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus
ique que certains endroits de ce poème?
a-t-il de plus bas & de plus bouffon que
tres? Et sans chercher si loin, peut-on rien
de moins sérieux que l'histoire de Jo-
& d'Astolfe? Les aventures de Bulcon
Lazarille ont-elles quelque chose de plus
vagant? Sans mentir, une telle bassesse est
éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'au-
on dit de Virgile, bon Dieu! si à la des-
om. I. G cente

centé d'Enée dans l'Italie, il lui avoit
 conter par un hotelier l'histoire de Peau d'
 ou les contes de ma Mere l'Oye? Je
 contes de ma Mere l'Oye, car l'histoire
 conde n'est guere d'un autre rang. Que
 mere a été blâmé dans son Odyssée (q
 pourtant un ouvrage tout comique, m
 l'a remarqué Aristote) si, dis-je, il a été
 par de fort habiles Critiques, pour avoir
 dans cet ouvrage l'histoire des comp
 d'Ulysse changés en pourceaux, comme éta
 digne de la majesté de son sujet; que
 ces Critiques, s'ils voyoient celle de
 dans un poëme hermique? N'auroient-
 raison de s'écrier, que si cela est reçu,
 sens ne doit plus avoir de juridiction
 ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus
 d'art ni de regles? Ainsi, Monsieur, q
 bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'A
 il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas
 lieu.

Mais examinons un peu cette histo
 elle-même. Sans mentir, j'ai de la pe
 souffrir le serieux avec lequel Arioste
 conte si bouffon. Vous diriez que non
 ment c'est une histoire très veritable, m
 c'est une chose très noble & très heroique
 va raconter. Et certes s'il vouloit décri
 exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlem
 il ne débiteroit pas plus gravement:

*Astolfo Re de' Longobardi, quello
 A cui lascio il fratel monaco il Regno,
 Fù ne la giovanexxa sua sì bello,
 Che mai poch' altri giunsero à quel se
 N'avria à fatica un cal fatto à par
 Appelle, Zeusi, d se v'è alcun più deg*

Le bon Messier Ludovico ne se souvenoit
 ou plutôt ne se soucioit pas du précepte
 Horace,

subus exponi tragicis res comica non vult.

Ordonnant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus froid, que de raconter une histoire comique en termes graves & sérieux; à moins que sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de raconter d'une telle manière, que vous fassiez voir au Lecteur, que vous ne croyez pas même la chose que vous lui contez. Car il aide lui-même à se décevoir, & ne se met qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un conteur qui se joue, & ne lui parle pas tout de sérieux. Et cela est si véritable, qu'on dit même souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas néanmoins d'être agréables, à cause qu'elles excitent à rire. Tel est cette hyperbole d'un ancien Poëte comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre fort petite étendue. *Il possédoit, dit-il, une terre à la campagne, qui n'étoit plus grande qu'une épître de Liacédémonien.* Il n'y a rien, ajoute un ancien Rhéteur, de plus agréable que cette pensée. Cependant elle ne peut pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet, ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, & les celles du brôchet & de la berne, dont l'attention est absurde d'elle même, mais dont on a taché les absurdités par l'enjouement de la narration, & par la manière plaisante dont il raconte toutes choses? C'est ce que M^r de la Fontaine a observé dans sa Nouvelle. Il a cru que pour un conte, comme celui de Joconde, il ne

falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte la vérité des avantures extravagantes, mais les donne pour telles : partout il rit & il se moque & si le Lecteur lui veut faire un procès pour peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées, & plus absurdes que la chose même ; mais il s'en sauve en se jouant du Lecteur, qui est la seule manière qu'on doit tenir en ces rencontres.

*Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque secatur*

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve une femme couchée entre les bras d'un valet, il n'a pas d'apparence que dans la fureur il ne se jette contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? C'est que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire ce déplaisir à sa femme.

*Mà, da l'amor che porta, al suo dispetto,
A l'ingrata moglie, li fu interdetto.*

Voilà, sans mentir, un amant bien parfait. Celadon ni Silvanore ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une ruse, non faite pour obliger Joconde à éclater, mais pour étoit assez pour lui faire poignarder dans sa femme, son valet & soi-même ; puisqu'il a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement si les hommes les plus amoureux & les plus modérés, ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, comment peuvent-ils s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers, qui ne font que de faire un jeune homme comme Joconde.

premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la fièvre? Etoit-il en état de garder des mesures avec une perfide, pour qui il pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? M. de la Fontaine a bien vu l'ordité qui s'ensuivoit de là; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour mesqué & extravagant: cela ne serviroit de rien & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est peint, ni avec ses aventures amoureuses. Il ne représente seulement comme un homme fondé à fond de la vertu & de l'honnêteté d'une femme. Ainsi quand il vient à reconnaître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien par un sentiment d'honneur, comme le fait M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, & il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que

deux dormoient dans cet abord Joconde
les envoyer dormir en l'autre monde.

Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire, le plus sûr de la moitié;

Soit par prudence, ou par pitié,

Le Romain ne tua personne, &c.

Arioste n'a supposé l'extrême amour de

celle, que pour fonder la maladie & la mai-

son qui lui vint ensuite, cela n'étoit point né-

cessaire, puisque la seule pensée d'un affront

est trop suffisante pour faire tomber mala-

d'un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces rai-

sons l'image d'un honnête homme lâche-

trahi par une ingratitude qu'il aime, tel que

il nous est représenté dans l'Arioste, &c.

quelque chose de tragique, & qui ne vaut
 dans un conte pour rire : au lieu que la peine
 d'un mari qui se resout à souffrir discrètement
 les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint
 de la Fontaine, n'a rien que de plaisant &
 agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos
 médies. Arioste n'a pas mieux réussi dans
 autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'ab-
 donnement de sa femme avec le plus laid me-
 tre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable
 le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc
 Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde
 veut que de découvrir ce secret au Roi, le
 jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'Âme
 Dei, ce sont ses termes, qu'il ne s'en mé-
 tiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention
 bien agréable ? Et le saint Sacrement n'est
 pas là bien placé ? Il n'y a que la licence
 lienne qui puisse mettre une semblable im-
 pudence à couvert, & de pareilles sottises ne
 souffrent point en Latin ni en François. Mais
 comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes
 autres absurdités qui s'ensuivent de là ? Où
 ce que Joconde trouve si vite une hostie
 pour faire jurer le Roi ? Et quelle apu-
 qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un
 Gentilhomme, par un serment si exécration-
 nous que M. de la Fontaine s'est bien plu-
 gement tiré de ce pas par la plaisanterie de
 conde, qui propose au Roi, pour le consoler
 cet accident, l'exemple des Rois & des Cœurs
 qui avoient souffert un semblable malheur
 une constance toute heroïque ; & peut-on en
 tir plus agréablement qu'il fait par ces vers

Mais enfin il le prit en homme de cour,

En galant-homme, & pour le faire cour,

En véritable homme de cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que

serieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant l'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il pu. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démosthène : *Non displicuisse illi jocari, sed non contigisse* ; qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire de Joconde reçut de sa femme en partant ? Cette raillerie contre la religion n'est-elle pas bien à son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent, pour se reprocher l'un à l'autre leur milliardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie, à propos du tour de Joconde à Rome ? *On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Cornetto.*

*Credeano che da lor si fosse tolto,
Per gire à Roma, e gito era à Cornetto.*

M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace aux yeux de ses Censeurs ; & une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eues d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas s'arrêter à cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Terence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que tous les gens connoissent, & qui fait pourtant tout le mérite du discours. C'est cette naïveté inimitable

imitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils se font étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribue à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples?

*Marié depuis peu, content, je n'en fais rien
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvat bien.*

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid, mais par ce doute où il s'embarasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il fait juger de ces vers de Virgile dans une de ses Églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfants.

*Crudelis mater magis, an puer improbus illi
Improbis ille puer, crudelis tu quoque mater.*

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la dissolution que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prêt à partir:

*Vous autres bonnes gens, auriez-vous cru qu'elle
Dame
Une heure après eût rendu l'ame?
Moi qui fais ce que c'est que l'esprit d'une
femme, &c.*

Je pourrais vous montrer beaucoup d'endroits de la même force; mais cela ne serviroit de rien.

pour convaincre votre ami : ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se voient point. C'est ce je ne sais quoi qui est son charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté. Mais après tout c'est un je ne sais quoi ; & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir l'air ; & c'est aussi pourquoi vous me dispensez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les autres objections qu'il vous a faites ; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant-homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la comtesse, une maîtresse d'Astolse & de Joconde, au lieu de ces deux Galans ; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hotellerie où Astolse & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & où ils doivent partir le lendemain, qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne pas perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse ; parceque s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer, au lieu que dans la Nouvelle de M. de la Fontaine tout ce mystère arrive chez un hôte, où Astolse & Joconde font un assez long séjour. Mais si ce valet logeant avec celle qu'il aime, & qui est avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je réponds, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure.

& qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il doit être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence qu'il faut avoir un honnête homme. Il y a quelque chose à dire, si M. de la Fontaine ne l'avoit représenté comme un Amoureux de man, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui ne pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent trop bien à un muletier. Je soutiens en ce lieu, que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, si je, a dû subsister plusieurs jours, & qu'ils étant continuellement observés l'un & l'autre, les gens d'Assolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est à nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela ? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai pas besoin de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même, dans la Nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet, qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parceque si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Assolfe & Joconde lui avoient promis ; il s'ensuit de là infailliblement, qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'il y ait donc besoin que M. de la Fontaine allât

en paroles inutiles, le tems qui est si cher
 une narration ? On me dira peut-être, que
 de la Fontaine après tout n'avoit que faire
 changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au
 traire que par-là il a évité une absurdité ma-
 este, c'est à savoir ce marché qu'Astolse &
 conde font avec leur hôte, par lequel ce pere
 sa fille à beaux deniers comptans. En effet
 marché n'a-t-il pas quelque chose de cho-
 ant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans
 Nouvelle de M. de la Fontaine, Astolse & Jo-
 conde sont trompés bien plus plaisamment, par-
 qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils
 abusée, comme une jeune innocente, à qui
 ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste c'est une infame
 va courir le pays avec eux, & qu'ils ne
 oient regarder que comme une garse publi-
 e viens à la seconde objection. Il n'est pas
 semblable, vous a-t-on dit, que quand As-
 & Joconde prennent resolution de courir
 ble le pays, le Roi dans la douleur où il
 soit le premier qui s'avise d'en faire la pro-
 ion, & il semble qu'Arioste ait mieux ré-
 de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est
 le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence
 un simple Gentilhomme fasse à un Roi une
 osition si étrange que celle d'abandonner son
 aume, & d'aller exposer sa personne en des
 éloignés, puisque même la seule pensée en
 coupable : au lieu qu'il peut fort bien tom-
 dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensible-
 t outragé en son honneur, & qui ne sauroit
 voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandon-
 la Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de
 devant

devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos idées assez bien résolues; ce n'est pas pourtant de là je veuille inferer que M. de la Fontaine a sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde. Il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser; ce seroit vouloir en vaguer sagement, puisqu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écoulé de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins il faut avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention; n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de son même ne pussent entrer en parallèle avec ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emportèrent, pour marquer les noms de celles qui ne seroient pas conformes à leurs vœux; car cette badinerie semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette fameuse contestation qui s'émut entre Aristote et Joconde pour ce pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point caner mal à propos; donnons si vous voulez à l'Arioste toute la gloire de l'invention; ne dénuons pas le prix qui lui est justement dû de l'élégance, la netteté & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots; ne rabaissons point malicieusement le mérite de notre nation le plus ingénieux d'un des derniers siècles: mais que les graces & les charmes de son esprit ne nous enchanterent de telle sorte, qu'ils nous empêchent de voir

de ju
its; &
frappe
aine ay
très pl
caracte
près cel
vouluffie
exacteme
ce de M
onné à
du Pont-
stote. Ja
na, & j
de M.
seur, qu
de M.
defauts;
tomber d
y peuve
e-t-il po
y passe in
pour faire

ubi plur
adar muc

n'en est
Auteur se
rudes &
puisse é
à chaque
er pour
it & le
point q
d'accord
le que j'ai
eur de vou
er seuleme
m. I.

de jugement qu'il a faites en plusieurs
its; & quelque harmonie de vers dont il
frappe l'oreille, confessons que M. de la
ine ayant conté plus plaisamment une
très plaisante, il a mieux compris l'idée
caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que
voulussiez exiger de moi de vous marquer
exactement tous les défauts qui sont dans
ce de M. Bouillon; j'aimerois autant être
condamné à faire l'analyse exacte d'une chan-
son de Pont-neuf par les regles de la Poétique
d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que
celui de M. de la Fontaine. Ce n'est pas,
Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ou-
vrage de M. de la Fontaine pour un ouvrage
sans défauts; je le tiens assez galant-homme
pour tomber d'accord lui-même des négligences
qu'il y peut rencontrer; & où ne s'en ren-
contre-t-il point? Il suffit pour moi que le
poète passe infiniment le mauvais, & c'est as-
sez pour faire un ouvrage excellent.

*ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
obscurar maculis.*

Il n'en est pas ainsi de M. Bouillon, c'est
un Auteur sec & aride; toutes ses expressions
sont rudes & forcées; il ne dit jamais rien
qui ne puisse être mieux dit; & bien qu'il bron-
che à chaque ligne, son ouvrage est moins à
reprocher pour les fautes qui y sont, que pour
le style & le génie qui n'y est pas. Je ne
peux point que vos sentimens en cela ne
soient d'accord avec les miens; mais s'il vous
paraît que j'aie trop avancé, je veux bien pour
vous de vous me faire un effort, & en ex-
aminer seulement une page.

Am. J.

H

Astolfe,

*Astolfe, Roi de Lombardie,
 A qui son frere plein de vie
 Laisse l'Empire glorieux,
 Pour se faire Religieux,
 Naquit d'une forme si belle,
 Que Zeuxis, & le grand Apelle,
 De leur docte & fameux pinceau
 N'ont jamais rien fait de si beau.*

Que dites-vous de cette longue periode? Ne ce pas bien entendre la maniere de conter, doit être simple & coupée, que de comme une narration en vers, par un enchainement de paroles à peine suportable dans l'exorde d'une oraison?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajoutée de sa grace, car il n'y a point de beauté qui l'y ait contraint.

Laisse l'Empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Perses, & qu'il a dit l'Empire glorieux, comme un autre diroit l'Empire Ottoman? Ou il faut tomber d'accord que le mot de glorieux en cet endroit-là est une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire Religieux.

Cette maniere de parler est basse, & non point poëtique.

Naquit

pourquoi
 tent fort
 la suite
 on pas q
 l'age en su

Que Z

on peut b
 tre; mai
 épithete
 is qu'à d
 bien ap
 il seroit
 la auroit

Mais q
 rurer sans
 d Apelle
 que la m
 l auroit ét

De leur
 N'ont ja

a voulu
 quand Zeu
 efforts, p
 les per
 celle d'A
 e cette f
 i rien fa

Mais s

ni pareill
 as pu dir
 la suite q

Naquit d'une forme si belle.

pourquoi naquit ? n'y a-t-il pas des gens qui
sont fort beaux, & qui deviennent fort laids
à la suite du tems ? Et au contraire n'en
a-t-on pas qui viennent fort laids au monde, &
l'âge ensuite embellit ?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand
peintre ; mais qui a jamais dit *le grand Apelle* ?
L'épithète de *grand* tout simple ne se donne
qu'à des Conquerans & à nos Saints. On
peut bien appeler Cicéron *un grand Orateur* ;
il seroit ridicule de dire *le grand Cicéron* ;
cela auroit quelque chose d'enflé & de pue-
r. Mais qu'a fait ici le pauvre Zeuxis pour
ajouter sans épithète, tandis qu'Apelle est *le*
grand Apelle ? Sans mentir il est bien malheu-
reux que la mesure du vers ne l'ait pas permis,
il auroit été du moins *le brave Zeuxis*.

*De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.*

A voulu exprimer ici la pensée d'Arioste,
quand Zeuxis & Apelle auroient épuisé tous
leurs efforts, pour peindre une beauté douée de
toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas
été celle d'Astolfe. Mais-qu'il y a mal réüssi,
cette façon de parler est grossière ! n'ont
rien fait de si beau de leur pinceau.

Mais si sa grace sans pareille.

La *grace sans pareille* est là une cheville ; & le Poëte
n'a pas pu dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare
à la suite qu'il y avoit un homme au mon-

de plus beau que lui, c'est à savoir Jocrisse.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

*Ni les avantages que donne
Le Royal éclat de son sang.*

Ne diriez-vous pas que le sang des Aïeux
Lombardie est ce qui donne ordinairement
l'éclat ? Il falloit dire, *ni les avantages que
donnoit le Royal éclat de son sang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler sent le poëme épique
où même elle ne seroit pas fort bonne, mais
vaut rien du tout dans un conte où les faits
parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevés
au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son corps.

De son corps, est dit baslement, & pour
éviter ; il falloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître ;

Naître est maintenant aussi peu nécessaire
l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

SU

Sire

N'a

Si

Qui

Le pauvre

é dans c

dit là-b

pareille ;

est sans

pareille

sans pare

l'Arioste,

it, je tro

qu'il n'e

de bu

d'être l

un frere

e a bien

nt que ce

beauté de

dessus de

Comme v

où il n'

Quintilie

is en voi

e prise d

ez bon qu

ue je ne

bon Dieu

ertinences

de parle

les froides

t partout

les ouv

Astolfe &

mans ?

elle langu

teux pour

*Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.*

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrasé dans ces termes de pareil, & de sans pareil. Il dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de là il conclut que la beauté du Roi, n'a de pareille que la beauté de Joconde. Mais sauf l'honneur d'Arioste, que M. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, & qu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Courtisan se but en blanc dire à un Roi, qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle: à un frere plus beau que vous. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au dessus de celle du Roi.

Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un mot où il n'y ait quelque chose à reprendre, & Quintilien n'envoyait rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez; & quelque résolution que je prise d'examiner la page entière, vous trouvez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce bon Dieu! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les phrases froides & platement dites, qui s'y rencontrent partout? Que dirons-nous de ces murailles & les ouvertures baïllent? De ces errements d'Astolfe & Joconde suivent dans les pays étrangers? Suivre des errements, juste ciel! quelle langue est-ce là? Sans mentir, je suis fatigué pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pu

pu être mis en parallèle avec un tel Auteur ; mais je suis encore plus honteux pour votre part, si je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi s'armer de cent pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il se livre souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la manière d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous ombre d'un sens commun, tout pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, & condamnent tout au hasard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre ; je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la pièce de Bouillon ; je lui pardonne même d'avoir cherché sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage ; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde condamnera son sentiment. Pense-t-il donc que tous les plus galants hommes de France aillent à la gayeté de cœur se perdre d'estime dans l'opinion des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux. Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a un long-tems que je vous entretiens, & ma lettre pourroit à la fin passer pour une Dissertation préméditée. Que voulez-vous ? c'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été si embarrassé de vous justifier à vous-même, le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami, que j'espère que cela servira à vous faire voir combien de passion je suis, &c.

Fin du premier Tome.

TABL



T A B L E

DES CONTES CONTENUS DANS LE PREMIER TOME.

CONDE. <i>Nouvelle tirée de l'Arioste,</i>	pag. 1.
Cocu battu & content. <i>Nouvelle tirée de Bo-</i>	
<i>cace,</i>	15.
Mari Confesseur. <i>Conte tiré des cent Nouvel-</i>	
<i>les Nouvelles,</i>	19.
Savetier,	20.
Payfan, qui avoit offensé son Seigneur,	22.
Muletier. <i>Nouvelle tirée de Bocace,</i>	24.
Servante justifiée. <i>Nouvelle tirée des Contes</i>	
<i>de la Reine de Navarre,</i>	28.
gageure des trois Commeres, où sont deux	
<i>Nouvelles tirées de Bocace,</i>	32.
Calendrier des Vieillards. <i>Nouvelle tirée de</i>	
<i>Bocace,</i>	41.
omme avare galant escroc. <i>Nouvelle tirée</i>	
<i>de Bocace,</i>	48.
ne s'avise jamais de tout. <i>Conte tiré des</i>	
<i>cent Nouvelles Nouvelles,</i>	50.
Gascon puni. <i>Nouvelle,</i>	51.
Fiancée du Roi de Garbe. <i>Nouvelle,</i>	55.
Coupe enchantée. <i>Nouvelle tirée de l'A-</i>	
<i>rioste,</i>	76.
Faucon. <i>Nouvelle tirée de Bocace,</i>	89.
petit Chien, qui secoue de l'argent & des	
<i>pierreries,</i>	96.
<i>d'anguille,</i>	110.
Magnifique,	114.
Matrone d'Ephese,	120.
Bel-	

T A B L E

Belphégor. *Nouvelle tirée de Machiavel,*
 La Clochette. *Conte,*
 Le Glouton. *Conte tiré d'Atbenée,*
 Les deux amis.
 Le Juge de Messe,
 Alix malade,
 Le baiser rendu,
 Soeur Jeanne,
 Imitation d'Anacréon,
 Autre Imitation d'Anacréon,
 Dissertation sur la Joconde. *A Monsieur*
par Monsieur Boileau Despréaux,

